

Antoine Ragondin

Z'AVEZ PAS VU LE WAPITI ?

**(POUR EN FINIR UNE BONNE FOIS POUR TOUTES
AVEC LA BIODIVERSITÉ)**

TOME 1

par
le professeur Antoine Ragondin,
titulaire de la chaire de Prospective yaourtière
de l'Université de Sofia,
docteur *honoris causa* de
l'École Supérieure de Trampoline
de San Diego,
naturaliste *in partibus* et polyglotte mondain

PRÉFACE DE L'AUTEUR

Il ne s'agit pas de tomber dans la paranoïa.

Il s'agit seulement d'être lucide.

Car les bestioles sont partout.

Elles nous cernent.

De quelque côté qu'on se tourne, elles sont là.

C'est à ne pas croire.

Mais si.

Et même quand on ne se tourne pas, il y en a toujours une, grande ou petite, en train de vadrouiller à la limite de notre champ de vision.

Ou volant, ou courant, ou nageant, ou marchant, ou rampant, ou se tortillant, ou dansant le quadrille.

Que veulent-elles ?

On ne sait pas.

Elles ne disent rien ; elles ne s'expliquent pas ; elles attendent.

Qu'attendent-elles ?

Là encore, on ne sait pas.

Leur silence agace, à la fin.

Et inquiète.

Ne dirait-on pas qu'elles nous cachent quelque chose ?

Ou qu'elles fomentent, mine de rien, un mauvais dessein ?

Le principe de précaution recommande d'en finir une bonne fois pour toutes avec elles.

Cependant, vu leur profusion démente, c'est une besogne herculéenne que de toutes les ratiboiser.

Aussi ne nous reste-t-il que le choix d'essayer de les exorciser.

La tâche est sans fin.

Car, comme Shakespeare, s'il avait été conscient du problème, aurait pu le faire dire à Hamlet : il y a plus d'animaux

dans le ciel et sur la terre que dans toute la zoologie.

Cependant nous ne nous découragerons pas.

Que toutes ces bestioles se le tiennent pour dit.

Parce que c'est notre devoir, d'homme et de citoyen.

Nous n'en attendons aucune reconnaissance, aucun remerciement.

Nous accomplissons simplement ce qui pour nous n'est rien d'autre qu'une obligation morale, un impératif zookantien.

TABLE DES MATIÈRES

L'abeille , <i>p.6</i>
L'agamemnon à collerette , <i>p.12</i>
L'agneau , <i>p.14</i>
L'albatros , <i>p.17</i>
L'alouette , <i>p.20</i>
L'anacolithe , <i>p.26</i>
L'anaconda , <i>p.28</i>
L'âne , <i>p.31</i>
L'araignée , <i>p.34</i>
L'astérie , <i>p.38</i>
L'asticot , <i>p.43</i>
L'autruche , <i>p.46</i>
La baleine , <i>p.50</i>
Le barbouze , <i>p.54</i>
La bécasse , <i>p.58</i>
Le béribéri , <i>p.61</i>
Le bernard l'ermite , <i>p.63</i>
Le bigornot , <i>p.67</i>
Le bison , <i>p.70</i>
Le blaireau , <i>p.76</i>
La blatte , <i>p.82</i>
Le bonobo , <i>p.89</i>
Le boulingrin , <i>p.93</i>
Le bousier , <i>p.95</i>
Le cabillaud , <i>p.101</i>
Le califourchon , <i>p.104</i>
Le canard , <i>p.107</i>
Le castor , <i>p.113</i>
Le centaure , <i>p.118</i>
Le cerf-volant , <i>p.124</i>
Le chacal , <i>p.127</i>
Le chameau , <i>p.130</i>
Le chat , <i>p.136</i>
La chauve-souris , <i>p.141</i>
Le cheval , <i>p.149</i>

La chèvre, p.150
Le chien, p.154
La cigale, p.157
La cigogne, p.162
La coccinelle, p.165
Le cochon, p.167
Le cochon d'Inde, p.171
La colombe, p.174
Le condor des Andes, p.177
Le coq, p.183
Le corail, p.188
Le corbeau, p.190
Le cormoran, p.194
Le coucou, p.199
Le couillu des clochers, p.204
La courtilière, p.207
Le couscous, p.212
Le cousin, p.214
Le crapaud, p.217
La crevette, p.221
Le criquet, p.224
Le crocodile, p.227
Le dhole, p.232
Le dindon, p.238
Le dingo, p.241

L'ABEILLE

Il va de soi (mais il est des évidences qu'il n'est pas inutile de répéter, tant on prend de plaisir à le faire – pourquoi se priverait-on d'une satisfaction aussi peu onéreuse ?) ; il va de soi qu'on ne discourra pas ici sur l'Abeille Bourbon, l'Abeille Flandre, l'Abeille Languedoc, non plus que sur l'Abeille Liberté.

Ce n'est pas que l'envie nous en manque (l'éclectisme n'est pas pour nous effrayer), mais ces quatre abeilles-là ne sont pas des hyménoptères et, conséquemment, sortent du cadre strict de nos préoccupations animalières.

En effet – et notre cousin germain Germain Cousin (c'est son nom) ne nous contredira pas, lui qui exerce la profession de garde-barrière en rade de La Pallice, le port de La Rochelle – ; en effet, des hyménoptères, ces insectes n'en sont pas, pour la raison assez logique que ce sont des remorqueurs de haute mer destinés à la protection du littoral français et que nul, jamais, n'a pu prétendre les avoir surpris en train de butiner emmi le thym et le serpolet.

Si ça ne te dérange pas, bredouille ici notre cousin Germain, j'aimerais autant ne pas être mêlé à tes affaires.

J'ai charge de famille, moi, figure-toi, nous explique-t-il, embarrassé, tout en manœuvrant ses barrières pour laisser le passage à l'Abeille Cognac qui, elle, est un remorqueur portuaire (il n'est pas toujours aisé, dans le remorquage, de s'y retrouver ; il semble qu'il faille plutôt commencer jeune, comme pour le piano).

Et notre cousin de se lancer dans des considérations socio-économiques absconses, qu'on ne rapportera pas ici parce qu'elles sortent des limites reconnues de l'entomologie, mais qu'on peut résumer par une crainte viscérale de s'embrouiller avec ses chefs, sous-chefs et sous-sous-chefs.

Ma hiérarchie, s'excuse-t-il, ne rigole pas avec ses rafiots.

On le croit d'autant plus volontiers qu'on ne se rappelle pas, pour notre part, avoir jamais croisé une hiérarchie en train de se taper sur les cuisses.

Il semblerait que, d'une manière assez générale, dans des conditions normales d'utilisation, les hiérarchies ne possèdent pas un sens de l'humour colossalement développé.

On se souvient, par exemple, d'un adjudant-chef qu'on surnommait entre nous, troufions sans plus de déférence que de galons, *l'Ordonnateur des pompes funèbres*, tant nous avait frappés l'extrême désopilance de sa physionomie associée à l'aimable folichonnerie de ses ordres lâchés d'une voix d'acerbe fossoyeur.

Ô folle jeunesse, qu'est loin la claire et joyeuse impertinence de tes vertes années !



Loin de la mer, donc (la mer toujours recommencée, relevait le poète, qui s'extasiait de ce que la mer paraisse n'avoir jamais rien de mieux à faire que de se sempiternellement imiter), penchons-nous sur le cas de l'insecte, hyménoptère avons-nous déjà dit (ce qui, rassurons-nous, ne signifie rien de plus que *muni de quatre ailes membraneuses transparentes* [ainsi s'exprime fortement notre dictionnaire] ; comme on le voit, pas de quoi s'affoler).

Sur la planète, au moins 20 000 espèces ont été recensées (recenseur d'abeilles est un métier ; il demande de la persévérance et une vue excellente, l'insecte étant sensiblement moins gros que l'éléphant Dumbo), dont 2000 en Europe et pas loin de 1000 en France.

Ayant, par ailleurs, nombre d'autres occupations pressantes (en particulier le dressage de Françoise-Amélie, notre petite dernière, qui, depuis sa naissance, semble avoir pour mission en ce bas monde de nous mener, sa mère et moi, le plus diligemment possible à l'asile), on ne s'occupera ici que d'*Apis mellifera*, celle-là même qu'on retient dans nos ruches pour être sûrs que ce n'est pas le voisin qui profitera indûment de son miel (notre voisin est ce genre d'individu sans foi ni loi qui, déjà, par-dessus la haie, lorgne sans vergogne notre épouse légitime, née Feydeau, quand celle-ci, aux beaux jours, en véritable héroïne de vaudeville, se trémousse sur la terrasse

dans le plus simple appareil – et ce, malgré nos objurgations véhémentes : *Mais n'te promène donc pas toute nue !*



Le mot *abeille* est attesté pour la première fois en français au 14^{ème} siècle.

On est trop jeune pour se souvenir de quel nom on la baptisait auparavant (car on n'ose pas imaginer que l'abeille n'a commencé à butiner qu'au 14^{ème} siècle), mais notre filleule Théodora, qui fait une assez jolie carrière dans la lexicographie aéroportée, nous signale qu'il fut un temps où on lui donnait aussi bien du *mouque à mié* que du *mouchette*, du *mohhâte*, du *môtchotte* ou de *l'avène*.

Montaigne, ajoute-t-elle, histoire sans doute de nous montrer que la lexicographie bien comprise n'exclut pas obligatoirement la culture (encore, trouve-t-on, qu'on puisse se demander à quoi sert d'engranger des savoirs pareil, pas même utiles quand vient notre tour d'ouvrir les huîtres) ; *Montaigne* employait le mot *eps* pour désigner l'abeille.

On prend bonne note de l'information et on passe discrètement à autre chose – discrètement, parce qu'il n'y a aucune raison d'offusquer notre filleule Théodora (qu'on appelle entre nous Théthé) et risquer de nous fâcher avec elle.

Après tout, qui sait si, un jour, on n'aura pas besoin, sur des sujets d'un intérêt plus vif, de ses lumières.



Les abeilles (en tout cas, celles qui nous intéressent, car il y en a des solitaires) vivent en colonies.

Celles-ci sont composées de trois castes : la reine (unique femelle fertile qui passe ses jours à pondre comme une dératée), les ouvrières (qui, comme partout, se tapent tout le sale boulot) et les mâles appelés aussi faux-bourçons (ils passent leur temps à forniquer, mais il n'y a pas à les envier car ils meurent assez généralement après l'accouplement – *C'est bien fait pour leurs pieds*, commente notre tante Euphrasine, laquelle, plus prude que la pudibonderie en personne, vieille fille par vocation, aura

passé son existence entière à regretter que l'homme ne se reproduise pas par parthénogenèse, comme le puceron, le varan de Komodo ou le lézard à queue en fouet.

Et puisqu'on vient d'évoquer les faux-bourçons, c'est donc qu'il en existe des vrais, et peut-être est-il temps de dire tout haut ce qu'on pense de-puis longtemps tout bas, à savoir que si l'on trouve tout à fait cohérent et judicieux que les bourçons bourdonnent, notre logique se cabre, telle la jument devant le lézard à queue en fouet, quand on dit que l'abeille fait de même.

Bien sûr, ça n'a l'air de rien, mais, étant donné que le bourçon est, quoique de la même famille, une espèce différente de l'abeille, ne devrait-on pas réserver le verbe *bourdonner* au premier et utiliser le verbe *abeiller* pour la seconde ?

Le verbe abeiller n'existe pas ! proteste-t-on au parterre, par l'entremise de notre neveu Noël, lequel, malgré son nom, n'est pas un cadeau (même sa mère en convient).

Qu'à cela ne tienne, neveu Noël, rétorque-t-on, car on n'est pas homme à se laisser interrompre sans réagir ; l'Académie française n'a qu'à l'inventer.

Tiens ! c'est vrai, ça, s'exclame notre neveu Noël, faisant ainsi preuve, incidemment et contre toute attente, d'une certaine sagacité ; pour une fois qu'elle servirait à quelque chose...

On ne le lui a pas fait dire.



Dissserter de l'abeille n'est pas une sinécure à nulle autre pareille.

(On en prend tout soudainement conscience.)

Parce que l'abeille est aussi connue que le loup blanc (encore que le loup blanc ne soit en aucun cas un hyménoptère ; de plus, nul n'a jamais rapporté la découverte d'une meute de loups blancs en essaim), ce qui rend passablement difficile d'apporter sur l'insecte des informations propres à ébaubir le chaland.

Quand on aura dit qu'à l'inverse de la guêpe et du frelon, l'abeille n'est pas un prédateur mais que ce n'est pas une raison pour lui chercher des noises, qu'elle est tout à fait capable de marquer sa désapprobation par une piqûre douloureuse de son

dard dentelé, quand on aura ajouté que, sauf en cas d'intolérance, il faut au moins compter entre 600 et 1750 injections (selon l'espèce) pour obtenir une dose létale de venin, on aura exprimé à peu de choses près tout ce qui, chez l'insecte, est à même de passionner les foules toujours avides de sensationnel et de morbidité ; on ne juge ni ne condamne ici personne ; nous-même on est toujours un peu déçu quand, rencontrant un accident sur la route, ralentissant afin de ne rien perdre de l'aubaine, on s'aperçoit qu'il n'y a au final que peu de sang répandu sur la chaussée ; l'homme est ainsi fait que rien ne le met plus en joie que les peines et les malheurs de ses congénères.

Car ça n'arrive qu'aux autres, pense-t-il dans sa bienheureuse innocence, et, n'en déplaise à Rimbaud, je ne suis pas un autre (on voit que l'homme n'est pas dénué d'une certaine culture littéraire ; cela lui est utile quand il doit remplir un constat d'accident).

Bref, tout ceci exposé, que reste-t-il à dire ?

En attendant une réponse, on retourne se coucher.

NB : On appelle osmiculture la technique d'élevage local d'abeilles indigènes et solitaires qui nichent hors sol. L'osmiculteur, chose notable, ne récolte aucun miel, car les abeilles indigènes ne s'embêtent pas à en produire. Tout cela est bel et bon, mais on ne peut s'interdire de penser que certains de nos contemporains ne savent vraiment plus quoi inventer pour occuper leurs loisirs. L'abeille indigène serait-elle un indice du malaise de notre civilisation ?

L'AGAMEMNON À COLLERETTE

On dit de lui qu'il est endémique.

Il ne faut pas comprendre qu'il souffrirait d'une rare et grave infirmité physique ou psychologique, mais simplement qu'on ne le trouve que dans le Péloponnèse.

Ce qui, somme toute, est pour lui moins dramatique que de passer sa vie dans le 9-3.

Ou d'avoir une jambe de bois, observe notre petit-cousin Michel, lequel, depuis son enfance et la lecture traumatisante de *L'île au Trésor* (on devrait, sans hésiter, expurger nos bibliothèques de toutes ces œuvres délétères), redoute de croiser un jour Long John Silver à l'angle de la rue Poissonnière.

Voire une épouse acariâtre, ajoute-t-on, par souci d'exhaustivité.

Grec, donc, ingambe et d'ordinaire heureusement apparié, l'agame non à collerette est un reptile de l'ordre des Squamates.

Il n'y aurait pas lieu d'en faire toute une histoire, s'il n'avait la mauvaise idée d'appartenir aussi à la famille des Atrides, un joli ramassis de lézards voleurs, violeurs, incestueux, parricides, cannibales et tricheurs à la pelote grecque.

Sauf à le faire exprès, on ne peut guère tomber plus mal.



La vie de l'agame non n'est donc pas sans nuages.

Elle ressemble, de fait, à un éternel guet-apens.

Car l'animal ne sait jamais qui, dans sa parentèle, complotte ou complote de lui faire la peau.

C'est pourquoi un œil supplémentaire lui a poussé derrière la tête.

Ce qui accroît ses frais de lunetterie mais lui permet de surveiller ses arrières.

Et s'il porte une collerette, le zoologue conjecture que c'est pour éviter de se faire couper la gorge lors d'un repas de famille – une famille tuyau de poêle qui compte parmi ses membres la Clytemnestre, l'Égisthe, le Thyeste, le Pélops et l'Oreste.

On comprend mieux, dès lors, les craintes de l'animal ; on s'explique mieux pourquoi il n'est pas un reptile plus alcyonien ; on se résigne à ne jamais le surprendre en train de lézarder au soleil hellénique.

On s'en fait une raison.

NB : Eschyle (un herpétologue antique) a consacré un ouvrage entier à la vie de l'agame non à collerette. Ce qui

rend malgré tout cet ouvrage lacunaire, c'est que l'auteur oublie de dire (sans doute par une sorte de pudeur scientifique) que, contrairement à la plupart des lézards, l'agamemnon à collerette ne perd jamais sa queue. On ne sache pas que son épouse s'en plaigne.

L'AGNEAU

Encore que le gourmet vante sa selle, l'agneau n'est pas un animal de monte.

On imagine mal, en effet, un western où le garçon vacher chevaucherait un *lamb* pour rassembler son troupeau de *cows*.

Le Sioux en ferait des gorges chaudes ; le bison se bidonnerait comme un gaur ; l'Ouest sauvage en perdrait de son sérieux, de sa crédibilité.



Fils du mouton et de la brebis, l'agneau est avant tout le mets favori du loup.

Tout de suite après lui vient la bergère (il suffit qu'elle ait la cuisse tendre et le mollet dodu) ; au dernier rang arrive en râlant la concierge parisienne (elle est tendineuse et souvent rassise ; le loup y a goûté, un jour qu'il s'était égaré entre les Invalides et la Pyramide du Louvre ; il s'y est ébréché les dents ; on ne l'y reprendra plus.)



L'agneau est doux.

C'est sa nature.

Il l'est tant qu'on le prend facilement pour bouc-émissaire.

(Plutôt devrait-on dire *mouton-émissaire*, mais la langue obéit à des principes qui échappent à la zoologie.)

De ce point de vue, l'agneau de Dieu qui porte les péchés du monde n'est pas le mieux loti.

Au train où vont les choses, on lui espère les reins solides.

Qu'il ne fasse pas un lumbago : ça lui gâterait le filet.



Élevé pour sa chair, pour être sacrifié par Abraham (son premier prédateur) ou pour amuser Marie-Antoinette (quand, en son Petit Trianon, il lui poussait une âme de fermière modèle), l'agneau est consommé dans sa prime jeunesse.

C'est pourquoi l'on entend parler si rarement d'un agneau centenaire.

On en entend d'autant moins parler qu'alors ce ne serait plus un agneau mais un mouton.

Et que ferait-on d'un mouton décati, sinon s'y meurtrir la mâchoire ?

Ce n'est pas le but de la chose quand on fait un méchoui.



L'animal est parfois dit de prés salés.

C'est quand il broute sur des terrains situés en bordure de mer, inondés par les eaux salées lors des grandes marées.

Dès lors, on doit scrupuleusement veiller à ne pas le confondre avec la crevette.

Ou avec la patelle.

Voire avec le bigorneau.

Mais la crevette, la patelle et le bigorneau portent moins de laine sur le dos.

Il est utile de ne pas l'ignorer.



L'agneau bêle.

Cela peut se révéler agaçant ; à la longue.

Surtout quand on a passé une mauvaise nuit et qu'il nous gâche la méridienne.

Mais même s'il est des plus horripilant, on ne peut pas tenir l'agneau responsable de son bêlement ; c'est tout ce que lui ont appris ses parents ; le berger n'a pas fait mieux ; la bergère encore moins, qui ne rêve que falbalas et idylles champêtres au lieu de prendre en charge l'instruction de son troupiou ; quant à l'Éducation nationale, elle ferait mieux d'intervenir dans les pacages plutôt que d'accabler le cancre à coups de théorèmes.

L'Administration n'est pas toujours à la hauteur de sa tâche.

NB : L'agneau a toujours un frère. C'est le loup qui le dit. Par l'entremise du fabuliste. Parce que lui, il est trop occupé à ailler le gigot pour perdre son temps à façonner des vers et des morales.

L'ALBATROS

L'albatros est un oiseau pélagique.
Il ne faut pas s'en effrayer.
Cela signifie seulement que l'albatros est un oiseau de haute mer.
On voit qu'il n'y a pas de quoi paniquer.
Surtout si l'on sait nager.
Au moins faire la planche.



L'albatros se distingue par des ailes très longues ; elles font de lui un excellent voilier.

L'étude a montré que l'oiseau le plus rapide de cette espèce peut parcourir dans les 22500 km en seulement 46 jours.

(Les annales n'expliquent pas pourquoi ce nombre précis de 46 jours, pourquoi pas 45 ou 47 ; on soupçonne qu'il y a une bonne raison à cela ; on ne la connaîtra pas ; on essaiera de vivre le reste de nos jours avec le poids de cette énigme ; il y a

fort à parier qu'on y parviendra ; sans, d'ailleurs, trop de dommages ; les voyages de l'albatros n'occupent pas une place prépondérante dans la longue liste de nos tracas ; les précèdent largement le stationnement en ville, les incartades de notre épouse, la conversion subite de notre petite dernière au végétarisme babylonien et la démission surprise de Simone Laberlue, notre femme de ménage.)

22500 km en 46 jours, c'est énorme (surtout en comparaison des performances de l'escargot ou du tabouret de traite) ; c'est plus que ne couvrira jamais notre poêle à bois installé dans la cuisine ou notre tante Edmée clouée sur son fauteuil roulant suite à un stupide accident de pantoufles ; c'est moins, cependant, que ce que pourrait avaler un A380 dans les mêmes conditions.

Il faut toutefois souligner que l'albatros consomme plutôt moins de kérosène que l'avion : il reste compétitif.



Le Poète s'est intéressé à l'albatros.

Dans un poème célèbre formé de quatre quatrains composés d'alexandrins avec des rimes croisées (c'est ce qu'en dit, un peu sèchement, le dictionnaire).

On le trouve dans le recueil des *Fleurs du mal*.

Ce qui est confondre, semble-t-il, zoologie et botanique ; on attendait plus de perspicacité du Poète ; mais peut-être est-on mal placé pour en juger, nous qui avons perdu notre latin à essayer de faire rimer pamplemousse et vilebrequin.

Dans son œuvrette plutôt bien tournée, l'amant du Parnasse (comme dit la cousine Adélaïde, qui pète plus haut que sa rime) considère l'animal au moment où celui-ci trébuche sur le pont d'un navire.

La chose arrive ; des témoins fiables l'ont rapportée ; l'albatros est peut-être pélagique, il est surtout myope comme une taupe (laquelle n'est pourtant pas pélagique, même dans ses meilleurs moments) ; il a confondu le bateau avec le dos de la baleine ; il s'y est posé pour lui picorer amicalement l'échine ; il s'est aperçu, mais trop tard, qu'il s'était mis la rémige dans l'œil.

Les marins en profitent pour lui apprendre à fumer la pipe ; ils lui enseignent à danser la gigue et le vire-breton ; l'oiseau est ridiculisé ; *ses ailes de géant l'empêchent de marcher* ; le Poète se désole ; et l'oncle Gaspard conclut qu'il a toujours été bien inspiré de se méfier de la baleine.



L'Albatros est aussi un film de Jean-Pierre Mocky.

Il raconte en 24 images/seconde la cavale d'un kidnappeur et de sa victime – celle-ci prenant fait et cause, selon les modalités cocasses du syndrome de Stockholm, pour celui qui l'a enlevée.

C'est donc du Mocky scandinave.

On se creuse la cervelle, on se pince les neurones pour comprendre ce que *le prince des nuées* vient faire au milieu de cette pétaudière viking ; on se dit que l'oiseau se prête décidément à toutes les recettes ; on se dit aussi que c'est bien fait pour lui, qu'il n'avait qu'à mieux surveiller ses fréquentations.

NB : Quoique pélagique (l'a-t-on assez dit), l'albatros ne pond pas sur la vague, à l'instar de la barcasse turque ou la galéasse vénitienne, mais sur la terre ferme. L'expérience lui a enseigné que ses œufs ne présentent pas le bon indice de flottabilité. De plus, l'albatros n'est pas un alcyon, autre oiseau qu'il méprise, lui reprochant assez justement de ne pas exister.

L'ALOUETTE

L'alouette est un oiseau qui ne croit plus en l'homme, nous déclare d'emblée notre bon ami Scipion.

Il connaît l'oiseau, semble-t-il, comme si c'était lui qui l'avait pondu.

Allons bon ! lui répond-on (car on nous reconnaît un sens aigu de la répartie) ; *qu'est-ce donc qu'il s'est passé entre ces deux volatiles ?*

Ah là là ! fait alors le fin connaisseur de la bête, en hochant gravement la tête, avec une douloureuse réprobation.

Ah là là ! répète-t-il, accablé par on ne sait quelle insondable affliction.

Allons, bon ami Scipion, lui suggère-t-on, *ouvre-nous ton cœur et décharge ta peine.*

Il relève alors le front (qu'il avait baissé auparavant, sinon ça n'aurait aucun sens).

Tu connais la comptine, nous accuse-t-il, en rivant au nôtre son regard de procureur – ce qui nous donne l'impression (désagréable) que ça va chauffer pour notre matricule.

Mais de quoi qu'est-ce qu'il raconte ? s'interroge-t-on en notre Ford intérieure, comme dit la petite Paprika, la fille de notre garagiste.

Depuis le temps qu'on lui promet de la plumer, explique-t-il sombrement, *et que rien ne se passe !...*

Des promesses, toujours des promesses..., ajoute-t-il d'un air dégoûté.

On sent bien qu'il est profondément déprimé, notre bon ami Scipion, mais peut-on être personnellement tenu pour responsable de cette contristante affaire ?

Après tout, on ne la connaît même pas, nous, la gentille alouette.

Pour dire les choses, on ne savait même pas qu'elle était gentille ; aussi bien, on ignore tout de sa psychologie.

En outre, et pour ne rien taire, cette fameuse comptine, on ne l'a seulement jamais marmonnée.

Alors pourquoi cet air incriminateur ?

C'est qu'il est parfois injuste, notre bon ami Scipion.

Mais on ne lui en veut pas : c'est la désillusion, terrible, qui l'égare.



L'alouette des champs (car c'est son nom complet à l'état-civil – ce qui laisse à supposer qu'il en existe une espèce citadine, mais on ne l'a jamais rencontrée) court au ras du sol, note notre encyclopédie.

On imagine volontiers que, pour le vol, l'oiseau préfère s'élever dans les airs.

De très sérieuses études ont démontré, explique justement Adrien Létourneau, ornithologue-magnétiseur (il a le don de savoir hypnotiser les poules en plongeant dans leurs pupilles son regard de fakir des Batignolles – car il habite les Batignolles, ce qui est quand même plus pratique que de vivre à Bangalore quand on a sa famille qui réside rue Brochant – ; il les tire ensuite de leur transe en leur soufflant dans les naseaux) ; *de très sérieuses études ont démontré que pour nombre de volatiles, le milieu aérien est significativement plus propice que le milieu terrestre pour s'élancer à tire-d'aile et se rendre à Bourg-la-Reine à vol d'oiseau.*

On ne dira pas le contraire.

D'autant que c'est lui le professionnel de la chose.

Et d'autant qu'à notre connaissance, nulle alouette ne fut jamais surprise à se rendre à Bourg-la-Reine en vélo.

Bref, si l'alouette des champs batifole à ras de terre, il n'en reste pas moins qu'elle fait un large usage du vol, ne serait-ce que pour se dégourdir les ailes (ou aller à Bourg-la-Reine).

Ce vol, d'ailleurs, a ceci de particulier qu'il s'effectue en spirale montante au moment du grand rut printanier.

Ayant atteint la hauteur appropriée, le mâle redescend (toujours en spirale, mais cette fois descendante – on voit que c'est très technique et qu'on ne peut pas s'improviser alouette mâle : il y faut au moins un CAP), et lorsqu'il est à une altitude moindre, il se laisse tomber comme une pierre.

Suite à quoi (s'il a survécu à la chute, mais il paraît qu'il s'en sort toujours sans plaies ni bosses) il effectue tout un tas d'autres absurdes simagrées, en espérant que la femelle le choisira pour être son prochain cocu.

À ceux qui veulent en savoir plus sur les mœurs amoureuses de l'alouette, on conseillera de se reporter à l'ouvrage d'Adrien Létourneau déjà cité : *L'Alouette et le clergyman* aux Éditions Universitaires de Valparaiso.



L'alouette grisolle.

On dit aussi qu'elle turlute.

Il ne faut pas entendre par là qu'elle se plaît à offrir des fellations à tous ses congénères de passage.

Ce serait une erreur d'interprétation.

Pour notre part, on évite de la commettre, parce qu'on a reçu une bonne éducation et qu'on rougirait d'introduire dans notre ouvrage obscénité, gaudriole et paillardise.

On a une idée plus haute de notre mission.



L'alouette est chassée.

Dans certaines provinces reculées.

(Place de la Concorde, et sur le pont de l'Alma, la chose est passée de mode depuis belle lurette, le zouave nous l'a confirmé.)

Selon une pratique bien particulière, qu'on appelle *la chasse au miroir*.

Ce qui tombe bien, parce que l'on utilise justement un miroir pour ce faire.

Pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer (au reste, on ne les connaît pas, et les inventer irait contre notre réputation de sérieux), l'oiseau est en effet attiré et fasciné par un miroir tournant à mouvement rotatoire et alternatif (là encore on mesure combien l'alouette est technique); il vole autour de lui ou l'observe en *daltant*, c'est-à-dire en vol stationnaire dit *du Saint-Esprit*.

Il ne reste plus alors au chasseur qu'à lui truffer le croupion de petits plombs.

C'est un jeu d'enfant, même si l'alouette a toutes les raisons de penser que c'est surtout un jeu de con.

Et que le Saint-Esprit est un bel attrape-couillon.



L'alouette n'est pas totalement absente de l'art.

En témoigne le tableau de Jules Breton (1827-1906, né dans le Pas-de-Calais malgré son patronyme), justement intitulé *Le Chant de l'alouette*.

On peut le découvrir à l'*Art Institute of Chicago*.

Si l'on a les moyens de se payer le voyage.

Et si l'on est dévoré de curiosité pour l'oiseau.

Sans curiosité pour l'oiseau, on peut penser que c'est beaucoup de kilomètres pour pas grand-chose, étant entendu que Chicago a perdu la plus grande partie de son charme depuis qu'Al Capone n'y joue plus de la mitraillette..

Bref, cette œuvre est remarquable par le soin qu'elle met à ne dévoiler aucune alouette ; quant à son chant, la peinture étant un art muet depuis au moins Lascaux, on n'a que la parole de l'auteur pour croire que la jeune paysanne armée d'une faucille est en train d'écouter le ramage de l'oiseau.

Pourquoi, du reste, cette faucille ?

S'apprête-t-elle à froidement zigouiller l'animal pour en faire du pâté ?

Et dans ce cas, faut-il en conclure qu'elle s'appelle Guillaumette ?

Décidément, l'art n'a pas fini de nous ébaubir de ses énigmes.

NB : L'alouette sans tête n'a rien à voir avec l'ornithologie. La meilleure preuve en est qu'elle n'a pas non plus d'ailes. Et qu'elle ne grisolle pas, qu'elle reste coite au fond du plat. Car il s'agit en réalité d'une sorte de paupiette, et l'on sait que la paupiette, même la mieux disposée, ne raffole pas de ravir la cuisinière par son chant mélodieux. La paupiette est ainsi ; il faut l'admettre ou s'en priver à table.

L'ANACOLUTHE

L'anacolithe est un Ellipsidé.

Pour mémoire, rappelons que les Ellipsidés sont une vaste famille qui regroupe des membres aussi divers que le zeugma australien, la tmèse à tête molle, l'anastrophe ocellée, l'anantapodoton des marais, l'enthymémisme de Sibérie et l'aposiopèse à crinière floue.



Le terme *anacolithe* provient du grec ancien *ἀνακόλουθος*, qui signifie *qui est sans suite*.

L'Hellène avait ainsi baptisé l'animal, parce qu'il avait constaté sa stérilité.

D'où la question pertinente de savoir comment il se fait qu'on en rencontre encore aujourd'hui.

On rapporte qu'Aristote, dans un ouvrage aujourd'hui disparu mais dont la postérité a retenu le titre : *La Mésotes et l'autobus*, avait élaboré une théorie pour expliquer cette étonnante énigme.

Malheureusement, cette théorie a péri avec le livre dans la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie – on n'en saura pas plus.

Il est quand même intéressant de noter que Raoul Dugredin, helléniste distingué et régulateur à la RATP (1927-1988), s'inscrivait en faux contre cette histoire.

Tout ça, c'est de la blague, prononça-t-il, en 1952, lors d'une conférence à l'Institut français de Prosélytisme circum-ambulatoire ; *nos recherches nous ont montré que La Mésotès et l'autobus ne s'intéressait nullement à l'anacolithe mais plutôt aux problèmes de circulation dans l'Athènes antique.*

Ce qui sort du sujet.

De nos jours, deux hypothèses coexistent : l'immortalité ou la génération spontanée.

Aucune des deux n'est satisfaisante pour un esprit rationnel.
(*Faudrait pas prendre les enfants du bon Dieu pour des manches à air !* proteste à ce propos notre petit neveu Aymeric, véhémentement parce qu'il est jeune ; nous qui avons de l'âge, nous savons bien qu'il n'est pas rare que les enfants du bon Dieu soient pris pour pis que des manches à air.)

Mais cela tend à démontrer que l'anacoluthé se fiche comme de sa première chemise de la rationalité.

On ne sait pas s'il faut l'en féliciter.



Morphologiquement parlant, l'anacoluthé ressemble à madame Tout-le-Monde.

Et ce qui est intrigant, c'est qu'en même temps elle ne ressemble à personne en particulier.

On ne sait qu'en penser.

La zoologie ne nous est d'aucune aide, qui traite l'animal par-dessous la jambe et détourne la tête quand on fait montre à son sujet de la moindre curiosité.

De l'anacoluthé et de sa problématique lignée, il est clair qu'elle ne veut pas entendre parler.

Là encore, on ne sait qu'en penser.

Ce qui ne nous empêche pas de penser que, quelque part, quelqu'un se paie notre bobine.

D'autres que nous, moins familiers des arcanes zoologiques, pourraient la trouver mauvaise.

Et pourraient facilement s'en offusquer.

NB : Un instant, on a pu redouter que l'anacoluthé n'ait pas plus d'existence que le catoblépas ou l'hippocampéléphantocamélos de Rostand. Qu'en quelque sorte, elle ne soit qu'un songe, une fumée. Fort heureusement, la lecture d'Hergé nous a rasséréiné : Anacoluthé n'est-il pas l'un des jurons préférés du Capitaine Haddock ? C'est à tout le moins la preuve irréfutable de l'existence de l'animal. Au moins dans la bande dessinée.

L'ANACONDA

Qu'on l'appelle anaconda ou eunecte, c'est toujours le même genre de bestiole qu'on ne souhaiterait pas rencontrer dans le décolleté de notre fiancée.

Ni sous les jupons de notre maîtresse.

On n'aimerait pas non plus la croiser, le soir, lovée en bas de l'escalier, au moment de sortir les poubelles ; on ne l'inviterait pas au Bal des débutantes ni au mariage de la petite nièce Bérénice.

L'herpétologiste le plus impavide ne peut réprimer un frisson en évoquant son nom (surtout s'il l'évoque depuis le fond du congélateur où il s'est dissimulé pour échapper à la bête) ; les colons espagnols d'Amérique du Sud, obsédés par la corrida, ne l'appelaient pas autrement que *tueur de taureau* (lui accordaient-ils une oreille ou la queue s'il avait bien combattu le bovidé ?) ; les Indiens de Colombie et du Pérou le nommaient *yacumama*, qui signifie *la mère des eaux* (ils avaient remarqué que le serpent vendrait ses droits d'aînesse pour s'offrir un bain de pieds).



L'anaconda n'est pas, on le comprend, un reptile qu'il est prudent de contrarier.

Constricteur comme pas deux, il n'est toutefois pas venimeux.

(On se sent tout de suite mieux.)

On peut donc, conclut le cousin Norbert, qui se pique de subjuguier la vipère ; on peut donc se laisser mordre autant qu'on y prendra plaisir ; on ne risquera pas d'agoniser dans les souffrances atroces qu'occasionne la consommation abusive de substances neurotoxiques, hémorragiques, cytolysiniques, hémolysiniques ou histaminiques.

(Au passage, on constate avec plaisir que le cousin Norbert a du vocabulaire, qu'il n'a pas butiné dans la lecture des *Pieds Nickelés*.)



On dit l'anaconda mangeur d'hommes.

C'est très exagéré.

De nombreuses expériences ont été tentées : on a offert à l'appétit du reptile un apothicaire chauve, un premier violon des *Wiener Philharmoniker*, une pédicure mondaine, une infirmière diplômée, un danseur de tango irascible, une femme de ménage sri lankaise, un employé du gaz bègue et une meneuse de revue du Lido de Paris ; chaque fois l'eunecte les a fort convenablement étouffés et broyés ; c'est à peine, cependant, s'il a daigné leur suçoter un peu l'omoplate, avant de s'enfuir sans demander son reste dans la direction opposée.

Il ne les a pas mangés.

On voit par là que les craintes générées par l'animal ne sont pas toutes fondées.

Au vrai, l'anaconda n'est véritablement dangereux que si on lui écrase les métatarses au cours d'une virée dans la forêt amazonienne.

Il ne prend pas la chose avec équanimité.

C'est même plutôt le contraire.

On conseille donc au touriste de regarder où il met les pieds.

En revanche, il peut se promener sans précautions particulières dans le bois de Vincennes ; à ce jour, aucun eunecte n'y a encore été signalé.



L'anaconda a la réputation d'avoir mauvais caractère.

C'est aussi le cas de l'oncle Charles.

Toutefois, il est à noter que l'oncle Charles est moins grand que l'eunecte (1,70 m au garrot pour le tonton, de 7 à 8 m de long pour le serpent) ; il est aussi moins redouté que le reptile par le peuple quechua.

NB : L'anaconda n'a jamais été l'amant de la femme-serpent du Grand Cirque Barnum. Aux dernières nouvelles, celle-ci poursuivrait une liaison torride avec le python réticulé.

L'ÂNE

C'est un de ces racontars absurdes, qui, si l'on n'avait pas un moral d'acier, nous ferait désespérer de la sagacité de nos contemporains : non, l'âne n'est pas un âne (pas plus que le

pangolin, le ouistiti pygmée, l'antipodiste Federico du cirque Berlingo ou l'assiette anglaise).

Cela peut paraître surprenant, mais non, l'âne n'est pas un cancre.

Le cancre est, certes, comme l'âne, un mammifère domestique, mais il ne porte pas en permanence de longues oreilles sur la tête ; elles ne lui poussent que lorsqu'on le met au coin.

L'âne, lui, de la naissance jusqu'au trépas, arbore ces deux appendices veloutés et duveteux ; ils lui servent, pense-t-on, à entendre mieux les ordres pour leur désobéir avec plus d'efficacité.



C'est un plaisir réel, voluptueux, de caresser les oreilles de l'âne (on dirait du velours).

Il faut toutefois se méfier de ses dents (on dirait des touches de piano faites d'un ivoire ancien).

On pourrait se faire mordre ; on pourrait y laisser un doigt, les doigts, la main, voire le bras tout entier pour peu qu'on ait affaire à une bourrique hystérique ou du genre affamé.

Prudence est donc requise dans le maniement de l'âne.

Le port de gants de sécurité n'est pas obligatoire, mais il est conseillé.

En revanche, le port de l'armure serait excessif : l'aliboron pourrait en être effrayé.



L'âne appartient à la famille des Équidés.

Cela fait de lui un cousin du cheval d'arçon.

Ce qui le différencie surtout de ce parent proche, c'est que lui ne fréquente quasiment jamais les gymnases et qu'il n'apprécie pas qu'on joue avec son dos à saute-mouton.

L'âne n'est pas un mouton, n'a jamais été un mouton et ne sera jamais un mouton.

Il n'a rien à reprocher aux ovins (d'une manière générale), mais il déteste qu'on mélange les torchons et les serviettes, les chèvres et les bilboquets.

Non, rien ne l'en fera démordre : il n'a rien à voir, mais rien de rien, avec le bélier.

Cela confirme sa réputation proverbiale d'animal obstiné.



L'âne produit du lait.

(De fait, c'est plutôt sa femelle ; le mâle a d'autres occupations ; notamment de brouter le chardon ; d'autres s'y estropieraient la langue, lui mastique longuement et avale le tout, impavide ; comme notre aïeule Léocadie sa purée de fenouil ; le chardon n'a qu'à bien se tenir.)

On prête à ce lait des vertus, tant alimentaires que cosmétiques et médicinales.

En vérité, la première de ses vertus consiste en ceci : que s'il ne fait pas de bien, il ne fait pas de mal.

Ce n'est déjà pas un si mince mérite.

Il ne faut donc pas reculer à l'utiliser sous forme de bains, de savons, de crèmes, de sucettes, de gargarismes, de sinapismes ou de suppositoires ; on n'aura qu'à s'en féliciter.



L'âne fait *hi-han*.

(Les meilleurs auteurs le confirment ; Buridan aussi, qui connaissait la bête comme d'autres le fond de leur poche et ne manquait jamais de le placer entre son picotin d'avoine et un grand seau d'eau fraîche.)

On dit alors qu'il braie.

C'est un son des plus pénibles à entendre ; il donne envie de creuser sa tombe.

À moins d'être sourd comme un fossoyeur.

Comme un bec de gaz ou une planche à clous.

On dirait la plainte d'un chanteur lyrique (une basse) travaillé par la colique, la lamentation d'une sirène d'usine

déchirée par un amour sans espoir, le *Dies irae* du requiem d'un abandonné de Dieu.

Ça donne envie d'achever l'animal, d'investir dans la maison Quies, de démolir le Palais Garnier, d'aller pointer au chômage, d'abjurer et de renvoyer Dieu à ses affaires.



Dans le Poitou, l'âne est appelé *baudet*.

Ça ne le vexe pas.

Il en a entendu d'autres.

Et, de toute façon, les Poitevins, il s'en fout.

NB : Charles Perrault n'était qu'un naturaliste tout approximatif. On se souvient de Barbe-Bleue. C'est Ânesse, ma sœur ânesse, ne vois-tu rien venir ? qu'il aurait dû faire dire à son héroïne. Car la femelle de l'âne est appelée ânesse – il n'y a pas à revenir là-dessus.

L'ARAIGNÉE

L'araignée fait partie de la classe des Arachnides (elle a trop de pattes pour faire un insecte vraisemblable).

Pour mémoire, rappelons que c'est dans ce groupe qu'on recrute le scorpion, le solifuge, l'acarrien et peut-être notre copine Angèle – toutes bestioles qui n'encouragent pas à se

mettre en ménage avec elles – notre copine Angèle, parce qu'elle a la poitrine aussi plate que les pieds.

Et rappelons aussi, pour les distraits et les dyslexiques, qu'ils ne doivent pas confondre *arachnide* et *arachide* – cela leur évitera l'inconvénient de gober des épeires comme si c'étaient des cacahuètes.



L'araignée peut être minuscule ou énorme ; elle a des yeux qui peuvent être simples ou multiples ; elle est cannibale ou strictement végétarienne ; elle est terrestre ou aquatique ; elle est venimeuse ou inoffensive ; elle est diurne ou nocturne ; elle est agressive ou amicale ; elle est solitaire ou sociale ; elle tisse des toiles ou elle n'en tisse pas : la vérité oblige à reconnaître que chez l'araignée, c'est le capharnaüm : on trouve tout et n'importe quoi.

Et l'on se demande où le Créateur avait la tête pour bricoler un pareil barnum.

Et l'on se dit qu'il fit bien de chômer le septième jour ; et l'on s'effare du pandémonium auquel le zoologue se trouverait aujourd'hui confronté si Dieu n'avait pas eu la bonne idée de mettre alors un frein à ses lubies créatrices.



L'arachnophobe a une franche horreur de l'araignée.

Ne nous le cachons pas : c'est ce qui lui vaut son nom.

Le bestion lui colle peurs bleues ou trouilles vertes (c'est selon) ; il lui hérissé le cheveu sur la tête ; il lui horripile le poil sur l'échine ; il lui file des sueurs froides (l'animal est hitchcockien) ; il lui flanque des boutons.

Parfois, il lui fait pousser des cris de femelle en gésine.

Mais ce que l'arachnophobe ignore (ou feint d'ignorer), c'est que sans l'araignée il y a déjà beau temps qu'il aurait été dévoré par les mites.

Ou par les doryphores.

Voire par les hannetons.

Car l'araignée capture annuellement 400 millions d'insectes par hectare (on les a comptés).

Ce n'est pas rien.

C'est même énorme.

Bien sûr, l'araignée n'a que ça à faire.

Personne ne lui demande de bitumer les routes, de repeindre la clôture, d'apprendre la liste des sous-préfectures, de baptiser les nains de jardin, de remettre les pendules à l'heure ou de démontrer que le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des côtés de l'angle droit.

Ça aide, c'est vrai, mais ça n'explique pas tout.

La vérité est que l'araignée est une stakhanoviste doublée d'une ogresse insatiable.



Il ne faut toutefois pas croire que l'existence de l'araignée est une sinécure à nulle autre pareille, où elle n'aurait qu'à s'empiffrer comme un Romain de la décadence.

L'animal a aussi ses prédateurs.

D'abord elle-même, quand la femelle dévore sans plus de façon, comme une saucisse apéritif, le mâle qui vient de la saillir (c'est un spectacle horrifique, révélateur des mœurs féminines, et qui découragera plus d'un de s'adonner aux plaisirs du sexe).

Ensuite certaines guêpes et certains amphibiens, de nombreux reptiles et de nombreux oiseaux, quelques mammifères comme la chauve-souris, le renard, la fouine, la belette, le hérisson et R.M. Renfield dans le roman *Dracula*.



Il peut arriver que votre boucher vous propose de l'araignée.

Cela s'est vu.

(Mme Rossignol, notre pédicure de l'âme, le confirme ; la mésaventure lui est quelquefois fois arrivée.)

Ne croyez pas alors que le jovial commerçant est en train de tourner brindezingue, ne criez pas au fou et ne vous enfuyez pas en courant.

Votre boucher n'est pas un aliéné ou un pervers (pas obligatoirement) ; c'est seulement qu'il vous suggère une pièce de boucherie qui correspond aux muscles adducteurs du bovin.

Vous ne le saviez pas ; c'est vous qui êtes en tort.



On ne saurait conclure cet article sans offrir à nos lecteurs, toujours avides de poésie, cette œuvrette de Prunelle Lampion, poétesse protoromantique, plus connue aujourd'hui pour sa recette du paturon d'alouette aux figues molles que pour sa production littéraire, certes de qualité, mais qui a presque autant vieilli que notre tante Charline (celle-ci vient de remporter la grande course annuelle en déambulateurs de Lons-le-Saunier).

L'ARAIGNE

*Une maille à l'envers
une maille à l'endroit
l'araigne tricoteuse
en verte barboteuse
a capturé en vrac
de la malice en sac
une baleine commac
un coquet hydravion
un Scotsman en jupon
un tire-comédon
un œil de porcelaine
une veste en tiretaine
de la Samaritaine*

*Une maille à l'endroit
une maille à l'envers
sur ses pattes haut perchée
la vlà bien avancée*

l'épeire du matin
– *je m'en lave les mains*
l'épeire du soir
– *de toute cette histoire*

Il eût été dommage de laisser cette sympathique odelette s'abîmer dans le chaudron noir de l'oubli.

NB : Il existe un dicton qui affirme : Araignée du matin, chagrin ; araignée du midi, souci ; araignée du soir, espoir. On a eu beau chercher, on n'a jamais découvert le sens occulte de cette formule. À notre sens, son inventeur devait avoir une sérieuse mygale qui lui galopait au plafond.

L'ASTÉRIE

Nul n'est besoin d'être féru d'astronomie (ou cosmonaute) pour savoir que l'astérie porte plus couramment le nom d'*étoile de mer*.

(Il ne faut pourtant pas trop compter sur elle pour inspirer le poète, subjuguier le berger, guider le roi mage ou le nautonier, orner le képi du général et fréquenter le *Guide Michelin* ; il ne faut pas non plus trop escompter qu'elle enjolivera nos nuits :

la bestiole villégiature plus volontiers sur les fonds marins qu'au firmament ; on ne lui en fait pas reproche : on constate.)

Si l'on se sent l'âme romaine, on peut aussi lui donner du *Stella maris*, mais, à notre goût qui n'entend rien aux langues mortes, cela ressemble par trop à une invocation à la Vierge ; cela heurterait notre conception toute laïque de la zoologie ; ajoutons que, de toute manière, on se passe très bien d'un blanc-seing de l'évêché pour taquiner l'échinoderme.



Car l'astérie est un échinoderme.

Pour nos contemporains, cela paraît une évidence (encore que la plupart ne sachent pas très bien, si tant est qu'ils s'en soucient, ce qu'on entend par là) ; il est néanmoins amusant de savoir que pendant longtemps on s'est interrogé sur la nature exacte de l'animal ; d'aucuns l'auraient bien vu chez les insectes (mais avait-on seulement demandé leur avis aux lépidoptères ?) ; d'autres (dont Aristote) l'auraient volontiers classé parmi les mollusques, le penseur grec ajoutant : *Le coquillage appelé l'Étoile est naturellement si chaud que tout ce qu'il prend est brûlé, du moment qu'il le touche.*

Ici (qu'on nous pardonne cet excursus), quelques questions se posent – extra-zoologiques, certes, mais pertinentes, croit-on : a) Aristote avait-il bien toujours toute sa tête ? b) N'abusait-il pas, parfois, de la retsina ? c) Était-il, outre le fondateur de l'école péripatétique qu'on sait, un redoutable déconneur attique ? d) Lui était-il arrivé de croiser réellement la route d'une astérie ou bien en parlait-il seulement par ouï-dire ? e) Au vu de ce que le philosophe prétend de l'étoile de mer, quel crédit peut-on encore accorder à ses autres écrits ?

Aristote n'étant pas le sujet de cet article (on ne saurait, d'ailleurs, dans quel taxon le ranger), on ne s'empressera pas d'apporter une réponse à ces interrogations ; il nous paraissait cependant nécessaire de les soulever, car, trop souvent, avec une candeur angélique confinant à la nigauderie, on donne sa confiance à un penseur ou à un autre, au simple motif qu'il est Grec, antique, et qu'il a une réputation et quelques succès de

librairie.



L'astérie est donc, pour en revenir à nos moutons – lesquels n'en sont pourtant pas –, un échinoderme.

On ne sait pas trop si elle est satisfaite de son sort (l'étoile de mer a trop d'orgueil pour s'abaisser à se justifier), mais cela implique qu'elle n'a pas de sang (comme le fantôme des Canterville, le plant de laitue, le bœuf argentin après le passage de la chauve-souris vampire, le baromètre de Torricelli et la pendule murale) et qu'elle ne possède pas non plus de cerveau (comme le cousin Jean-Eudes, le bouton de porte, nombre de notables provinciaux et quelques vieux académiciens encalminés dans leur habit vert et endormis sous la Coupole).

Au reste, il est logique qu'il en soit ainsi, car à quoi lui servirait un cerveau quand la seule et unique préoccupation de l'astérie paraît être de déprimer le conchyliculteur en lui bouloquant à qui mieux mieux ses moules sur le bouchot (la nature n'a pas pour godiche habitude d'inventer des organes pour la seule décoration : *il faut qu'ils servent* ; ce n'est pas tonton Darwin ni cousin Lamarck qui viendront prétendre le contraire : ils sont trop bien élevés) ?

L'étoile de mer est en général pourvue de cinq branches (c'est six branches pour l'étoile de David, mais ça n'a rien à voir) ; ces branches présentent la particularité de pouvoir se régénérer (ce qui n'apparente pourtant pas l'astérie à l'orvet ; l'orvet est certes connu pour ses facultés d'autotomie, surtout par les garnements qui s'amuse à glisser sa queue encore agitée de mouvements réflexes dans le corsage de leur grande sœur, mais non pour posséder des branches ni pour être un fervent de la balnéothérapie).

Autre particularité : l'astérie possède deux estomacs (l'un dit cardiaque et l'autre, pylorique) ; ce n'est pas trop quand on se donne pour mission de mener, comme on l'a vu, toute la conchyliculture française à la ruine et au désespoir.

À ce sujet, d'ailleurs (c'est-à-dire au sujet des deux estomacs et non pas de la désespérance conchylicultrice qui sort de notre propos), il est remarquable que l'astérie a une

manière de se tenir à table que Nadine de Rothschild ne promouvrait jamais dans ses opuscules : elle ne trouve rien de mieux que de projeter son estomac cardiaque à l'extérieur d'elle-même pour capturer et digérer sa proie.

Le zoologue nomme cette repoussante opération *dévagination* et, dans le même mouvement, il se promet de ne jamais inviter l'animal à partager en famille un plat de fruits de mer : cela choquerait inutilement sa vieille maman et ce serait un exemple déplorable pour ses enfants.

Sans compter que ça dégueulasserait vraisemblablement le linge de table.



L'astérie se reproduit en général de façon sexuée.

Certaine, cependant, peut aussi le faire de manière asexuée.

(Cela présente alors pour elle l'avantage qu'elle n'a pas besoin de s'encombrer d'un conjoint ou d'une conjointe en passant devant monsieur le maire et monsieur le curé, qu'elle coupe donc ainsi à toutes les simagrées nuptiales et qu'elle se dispense, par la suite, des scènes de ménage qui tant souvent chahutent méchamment les couples de notre entourage.)

Pour ce faire, l'étoile de mer se sépare d'un de ses bras (notons au passage que c'est ce que fit aussi grand-papa Crépin lors de la Der des der, mais sans obtenir au final un clone de lui-même) ; ce bras, devenu indépendant, est tout à fait capable de se déplacer, de jouer à la pétanque ou à la boule lyonnaise avec les crabes, de faire le poirier ou le baisemain à l'épouse du bigorneau, d'enquiquiner le voisinage en faisant la fête jusque tard dans la nuit, de reprendre ses chaussettes et de s'alimenter en attendant la régénération de son disque central et de ses quatre autres bras ; c'est tout ce qu'il y a de pratique et c'est tout bénéfique ; ça évite à l'astérie de se ruiner en couches-culottes et de s'épuiser à trouver une place en crèche pour sa progéniture ; seul bémol : elle n'a pas droit aux allocations familiales.

Mais le naturaliste affirme qu'elle s'en bat les gonades.



Ce n'est pas parce qu'elle razzie les champs de coquillages, telle une Attila benthique, que l'étoile de mer n'a pas elle-même des prédateurs.

Parmi ceux-ci, on compte d'abord ses congénères, quand ils se laissent aller aux plaisirs faisandés du cannibalisme ; puis on trouve le triton (non pas le dieu marin de la mythologie grecque, fils de Poséidon et d'Amphitrite, ni même le paisible amphibien urodèle s'apparentant à la salamandre, mais le mollusque gastéropode prosobranche pectinibranche, alias *Charonia tritonis*) ; suit la crevette-arlequin qui, sous ses airs peinturlurés de Sioux marin, se révèle une furieuse astérophage ; arrive le goéland qui, dans la zone intertidale (se reporter à son dictionnaire favori), se l'envoie comme on s'envoie des cacahuètes ou des olives à l'heure de l'apéritif, talonné de près par le cousin Babybas qui la collectionne, elle et ses comparses, derrière une vitrine où, dessiquée et muette, elle finit par ressembler aux embaumés des Catacombes capucines de Palerme.

On ne le sait pas forcément, mais ça n'est pas toujours un fromage que la vie de l'étoile de mer.

NB : L'astérie barbote dans tous les océans. Certaine habite même sous la banquise. On imagine qu'elle possède le chauffage central, qu'elle porte des moufles, qu'elle s'accouple avec le renne et qu'elle parle eskimo.

L'ASTICOT

À proprement parler, l'asticot n'est pas un insecte.

En tout cas, un insecte à part entière.

Ce n'est pas non plus le fils de notre copine Josette, que son oncle Midas, VRP lacanien ayant appris l'humour chez les Hottentots, s'amuse à surnommer Ticot depuis sa prime enfance, pour se donner l'occasion de claironner à chaque rencontre : *Quel as, Ticot !* – subtil jeu de mots qui fait rigoler jusque dans les mouiroirs.

L'asticot est le rejeton de la mouche, sa larve – ce qui ne plaide pas nécessairement en sa faveur.

Et quant au fils de notre copine Odile, il se prénomme Anne – une lubie médiévale de sa mère (peut-être eût-on bien fait de lui retirer d'emblée l'autorité parentale et, Moyen Âge pour Moyen Âge, l'expédier *illico* en un cul-de-basse-fosse).



Ordinairement de couleur blanchâtre comme le touriste hollandais après un mois de vacances à Perros-Guirec, acéphale (ce qui le disqualifie pour être élu, un jour, au Collège de France), dépourvu de membres (ce qui ne lui laisse aucune chance de l'emporter au bras de fer ou de courir à Longchamp), l'asticot n'a pas non plus une conversation brillante qui pourrait faire de lui la coqueluche des salons parisiens.

L'asticot ne présente donc guère de séductions, hormis peut-être celle de faciliter à son propriétaire la pêche au goujon.

Mais tout le monde ne pratique pas la pêche au goujon ; on parle ici d'à peine 0,001% de la population ; c'est trop peu pour faire de l'asticot l'animal préféré des Français ; de fait, peu se soucient réellement de ses conditions d'existence ; on croit même savoir que la SPA se fiche comme d'une guigne de sa destinée.

On comprend dès lors qu'être un asticot n'est pas un sort enviable ; il y a nombre de bestioles, et pas toujours des plus avenantes, qui démarrent dans la vie avec des handicaps moindres ; c'est d'ailleurs le cas, malgré sa mère et en dépit de son oncle Midas, de l'Anne dont, on ne sait plus bien pourquoi, on dissertait plus haut.



On aurait tort, cependant, de traiter l'asticot par-dessous la jambe.

Car si, comme ça, il n'a l'air de rien (voire de moins que rien), il est néanmoins un domaine où le bestion se révèle sans rival : celui du traitement de la gangrène.

Parce qu'il est bien connu que l'asticot se repaît avec gourmandise, comme mémé Edwige des cachous Lajaunie, des chairs en décomposition (ça peut paraître proprement dégueulasse, mais dame Nature n'a pas de ces effarouchements de donzelle) ; il est champion du monde du nettoyage des plaies ; à tel point que la médecine a forgé rien que pour lui le terme d'*asticothérapie* ; ce n'est pas une blague de carabin mais au contraire un juste hommage à son professionnalisme ; si chacun d'entre nous comprenait son intérêt, il ne se déplacerait

jamais sans avoir sur lui une poignée de ces bestioles : on ne sait jamais, un accident est si vite arrivé.



Malgré cela, l'animal continue à n'avoir pas bonne presse.

Et d'aucuns, qui n'ont pas saisi tout le bénéfice qu'ils pourraient tirer du compagnonnage de la bête, s'entêtent à le génocider.

(C'est un carnage épouvantable ; une Saint-Barthélemy, une hécatombe, un holocauste ; tous les coups sont permis ; depuis l'eau bouillante jusqu'aux insecticides les plus pernicioeux ; l'emploi de la nitroglycérine n'est toutefois pas conseillé ; le voisinage pourrait trouver à y redire ; on sait comme les voisins peuvent se montrer procéduriers ; il est inutile d'exciter leur malveillance ; même pour faire rendre gorge à une archiconfrérie d'asticots.)



On n'y est pas allé voir, mais des voyageurs tout à fait dignes de foi rapportent qu'en Sardaigne les autochtones ont trouvé une façon originale de s'en débarrasser.

Ils en farcissent leur fromage, fromage qu'ils n'hésitent pas ensuite à avaler !

C'est difficile à croire ; on pensait pourtant ne plus vivre comme au temps des cavernes ; on espérait que le progrès n'était pas un vain mot ; mais non ; mais si.

Mais peut-être n'est-ce tout simplement que les Sardes souffrent d'une sorte de névrose insulaire, qui les pousse contre leur gré à cette navrante extrémité.

Vivre dans les îles ne présente pas que des avantages, nous certifie notre camarade Périclès, chasseur de pétoncles à Noirmoutier ; il faut y lutter sans cesse contre le mal de mer, et il arrive que l'isolement engendre chez l'îlien d'inouïes bizarreries.

Encore que notre camarade Périclès ait une réputation de pince-sans-rire, pour le coup on le croit volontiers.

NB : On peut sans aucun doute reprocher maintes choses à l'asticot (de ne pas se soucier du ménage, par exemple, ou de ne jamais se laver les mains avant de passer à table), mais, contrairement à ce que soutient le dictionnaire des synonymes, il n'est pas, même vieilli, un zigoto. Le dictionnaire des synonymes manque parfois d'égards pour la faune.

L'AUTRUCHE

D'abord une chose, parce qu'elle horripile le zoologue, gravement (il est toujours périlleux d'horripiler le zoologue, gravement, car il pourrait en prendre prétexte pour vous couper la patte afin de l'étudier sous son binoculaire) : jamais l'autruche ne se cache la tête dans le sable pour échapper à un danger.

La raison en est simple : elle est trop gourde pour y avoir seulement pensé.



Le nom de l'animal dérive de l'italien *ostruce*, lui-même issu du latin *avis struthio*, d'après le grec ancien *στρουθίων*.

Et l'on en déduit dans la foulée que l'autruche n'a pas été inventée en toute hâte la semaine dernière, qu'elle possède un passé qui pèse lourd dans la balance des âges, ce que nous confirme d'ailleurs Adélaïde Truchon, ornithologue systématique au musée d'histoire naturelle de Bran-sur-Goguenot (Haute-Nièvre), dans son livre *L'Oiseau qui mâchait des boules de gomme*, récit bouleversant de son enfance à Sartrouville, où, pourtant, à ce qu'on sache, les autruches ne courent pas les rues (ou c'est qu'on est mal renseigné).

Sidonie, écrit-elle (c'est le nom qu'elle donne à sa protagoniste empennée), *était particulièrement ingambe, bien qu'elle fût plus vieille que Mathusalem et mon aïeule Hugoline réunis.*

On n'est pas plus clair.



L'autruche est un ratite.

Ce n'est pas une injure.

Cela en serait-il une, que l'autruche s'en friserait le croupion.

Car c'est le problème avec l'autruche : cette manière de tout prendre de haut, d'afficher en tout temps, en tout lieu, sa superbe.

Ça agace.

Inévitablement.

Il ne faudrait pas qu'elle oublie qu'elle n'est qu'une emplumée.

Et un ratite, pour commencer.

C'est-à-dire un oiseau aux pattes robustes et aux ailes rudimentaires, dont le vol s'apparente à celui des sanisettes.

Ou à celui du piano à queue.



L'autruche n'est pas des plus chétives.

Le risque est quasi nul de la confondre avec le colibri.

Non plus qu'avec un dé à coudre.

Ou un nain de jardin.

Le moindre adulte mâle culmine tout de suite à des 2,50 m ; sans se forcer.

Et sans se tenir sur la pointe des pieds.

Dans le monde animal, ça le situe nettement au-dessus de la scolopendre, de l'amanite tue-mouche et du plombier lilliputien.

(Du chat pêcheur et de la trayeuse électrique.)

Il ne faudrait pourtant pas que l'autruche la ramène ; on serait alors obligé de lui rappeler que, dépourvue de bréchet, elle est incapable de voler.

Et qu'est-ce qu'un oiseau qui ne sait pas voler ? Rien d'autre qu'une sorte de fer à repasser : il n'y a pas de quoi pavoiser.



L'autruche a le derrière important et la tête petite (c'est le portrait craché de la cousine Yvette).

Ses yeux sont plus gros que son cerveau (c'est aussi le cas de la cousine).

Elle est pourvue de longs cils et se ruine en rimmel (il n'est pas possible de pousser aussi loin la ressemblance physique : cousine Yvette est une autruche ; il n'y a pas d'autres explications).

Il ressort de ceci que l'animal n'est pas un Pic de la Mirandole (cousine Yvette non plus) ; il ne faut pas espérer de sa part des prodiges en calcul intégral ou en philosophie soufiste, en physique quantique ou en ingénierie financière.

Au fond, le mieux est de n'attendre de l'autruche que les plumes de ses ailes (les belles les mettent à leur chapeau ou à leur derrière ; c'est joli, si ça n'augmente pas leur QI) et des records dans le 110 mètres haies (la bête peut atteindre les 100 km/h et faire des bonds de 1,50 m de haut ; ces bonds peuvent atteindre facilement les 3 m si l'oiseau a avalé par mégarde un ressort à boudin ou s'est par trop gavé de pois sauteurs mexicains – dans des conditions normales d'utilisation, l'autruche est une invétérée gourmande).



La cuisse de l'autruche se déguste comme la côte de bœuf.
Avec des frites.

Elle présente toutefois l'avantage d'être moins riche en cholestérol.

Enfin un bon point pour l'autruche : on commençait à désespérer.

NB : L'autruche est, avec le casoar, le seul oiseau capable de tuer un homme d'un coup de patte. Si l'on rapproche cela du fait qu'elle est omnivore et donc capable de venir nous voler le cassoulet dans l'assiette, on comprend qu'élever l'autruche dans un placard de sa cuisine n'est pas une sinécure. Il y faut et de la volonté et de la témérité ; c'est presque un sacerdoce.

LA BALEINE

Comme la tante Berthe qui frise le quintal, la baleine n'est pas un poisson mais un mammifère ; toujours comme la tante Berthe, elle adore les bains de mer.

Au final, ce qui différencie la baleine de la tante Berthe, c'est qu'elle ne porte pas de fanfreluches.

Et pas plus de bigoudis.



La baleine est un cétacé.

C'est nécessaire mais ce n'est pas suffisant ; il faut encore qu'elle soit un mysticète ; on risquerait, sinon, de la prendre pour un odontocète ; ça mettrait immanquablement le bazar dans l'espèce.

(Le cachalot, lui, est un odontocète ; indubitablement ; et c'est ce qui explique son air perpétuellement renfrogné : il aimerait faire partie de la joyeuse et pétulante famille des baleines ; il n'est au mieux qu'une branche rapportée.)



Dans l'Ancien Testament, la baleine avale Jonas comme une cacahuète.

Il passe trois jours dans son ventre.

(On ne sait pas trop ce qu'il y fait ; peut-être prophétise-t-il au bénéfice des crevettes avalées avec lui.)

Suite à quoi la baleine le recrache : elle l'avait pris pour du krill ; elle s'est trompée ; réflexion faite, elle ne le trouve pas si digeste.

Mais ceci est une légende farfelue.

Dans la réalité, la baleine n'avale pas les petits prophètes ; ils sont sans intérêt gustatif ou calorique ; outre le krill, la baleine leur préfère le copépode (c'est un insignifiant bestion, à la physionomie pas même humaine, qu'on ne prendrait pas la peine de saluer si on le croisait à la sortie de la messe), voire le petit poisson, le crustacé et le calmar (tous distraits et qui passaient par là au mauvais moment.)



Comme la Callas, la baleine chante.

Son succès moindre s'explique par l'exiguïté relative des scènes opératiques : il lui serait impossible d'y interpréter avec une comparse un duo – sans même parler d'un trio.

On a pu remarquer que la baleine ne chante que pendant la période d'accouplement.

On a pu remarquer aussi que ce n'est pas le cas de la Bartoli, non plus que celui de la Schwarzkopf, de la Caballé, de la Nilsson et de l'Arkhipova.

Le mélomane s'en félicite ; il se lève pour réclamer un bis ; on le lui accorde bien volontiers.



Si l'on arrête un passant dans la rue et qu'on lui demande de citer, au hasard, le nom d'une baleine, onze fois sur dix on obtient pour réponse Moby Dick.

C'est parce que le passant ne brille pas d'ordinaire par sa culture baleinière.

Ni melvillienne, par le fait.

À vrai dire, il a d'autres soucis : l'aménorrhée de son épouse et les amours tempétueuses de sa cadette (8 ans), l'accusation de viol en réunion qui plane au-dessus de la tête de son aîné (11 ans).

On comprend dans ces conditions que peu lui chaut que Moby Dick soit en fait un cachalot – ce qui est aussi le cas du Monstro de *Pinocchio*.

À sa place, on montrerait sans doute aussi peu d'enthousiasme pour les cétacés.

Il y a des priorités.



La chasse à la baleine est un sport essentiellement océanique.

Il serait grotesque de l'envisager sur le lac Léman (ou dans son lavabo).

Pour la raison simple, nous explique Ismaël Pequod, ci-devant sous-marinier helvétique, inventeur du crochet à orque qui lui valut le Dauphin d'Or à la Biennale genevoise du Pétoncle ; *pour la raison simple mais scientifiquement irréfutable, que la baleine ne fréquente pas plus le Léman que les lavabos – le Léman parce qu'elle ne se nourrit pas de fondue et que l'horlogerie suisse l'indiffère, les lavabos parce que ceux-ci n'abritent pas le hareng et le maquereau dont elle fait son ordinaire.*

C'est, en effet, irréfutable.

Scientifiquement.

Et il faudrait être habité d'une mauvaise foi particulièrement démoniaque pour prétendre le contraire.

La baleine une fois capturée (à l'aide de harpons à tête explosive qu'il vaut mieux ne pas laisser à la portée des enfants ; ceux-ci pourraient les utiliser pour occire malicieusement le grand-père dans son fauteuil roulant ou la grand-mère pendant qu'elle défrise, en ses rocailles, le saxifrage ; on remisera donc les harpons prudemment, hors période de chasse, dans le hangar où l'on soustrait aussi à l'espèglerie juvénile les mitrailleuses à moustiques et les mines anti taupe indispensables à la bonne santé des pelouses) ; la baleine une fois capturée, on lui inflige mille tourments pour la priver de sa viande, de son huile et de ses fanons – ce qui a pour inconvénient principal de la rendre méconnaissable, même à ses propres enfants.

Il s'ensuit alors des tragédies familiales, quoique maritimes, auprès desquelles l'enfance thénardière de Cosette ressemble à une idylle.

On s'en épargnera le récit.



Il est faux que la baleine épouse parfois le parapluie ; c'est encore une de ces fables dont on perd l'origine mais qui ont sans doute été forgées pour distraire le populo de ses intérêts politiques ; ce serait, de toute façon, une union stérile.

NB : La baleine à bec ne picore pas plus qu'elle ne trille. Car ce n'est pas un oiseau. Inutile d'espérer la trouver au sommet d'un buisson de corail. Quant à la baleine de Biscaye, elle ne possède pas de maison secondaire dans la campagne de Bilbao.

LE BARBOUZE

On connaît mal le barbouze.

Manière de dire que, pour l'essentiel, on ne le connaît pas du tout.

Car le barbouze, animal des plus discret, ne prospère guère que dans l'ombre, le secret.

Comprenons-nous bien : il ne cultive pas le mystère et ne pratique pas la clandestinité dans le seul but de dérouter le zoologiste ; c'est dans sa nature, c'est dans ses mœurs, c'est dans sa philosophie ; il serait vain, dès lors, de lui en faire reproche ; ce serait un peu comme blâmer l'âne de braire, le pape et le poisson rouge de faire des bulles, le zèbre d'arborer une tenue de forçat des savanes, le chameau d'être bibossué (*Bibossué ?* intervient notre camarade Pierre-Paul Jacques, lexicographe auprès du Club Méditerranée ; *t'es bien sûr que le terme existe quelque part, que tu l'as pas inventé ?*), l'oncle Amédée de s'adonner aux amours ancillaires, ou Madame Flamberge, notre concierge, de stationner dans l'escalier.

Son existence même, souligne Louis-Robert Taupe, ancien de la DGSE, aujourd'hui gendelette et chef de rayon au BHV, dans la préface à son *Espion qui tricotait des mitaines* (ouvrage qui remporta le Prix du meilleur livre étranger 2003 à la Grande Foire cryptographique de Lan-gley) ; *son existence même dépend entièrement de sa faculté à se fondre dans son environnement ; en réalité, on peut dire que le barbouze est un caméléon, hormis le fait qu'il n'en est pas un, même de loin, même avec la meilleure volonté du monde, parce qu'il ne doit rien à l'honorable famille des sauriens et que nul ne l'a jamais vu (si tant est que quelqu'un l'ait jamais vu) en train de capturer les mouches et autres bestioles hexapodes à l'aide de la langue protractile qu'il ne possède d'ailleurs pas.*

On ne peut pas être plus clair ni plus définitif.

Mais alors, quel est-il, ce barbouze ? quelles sont exactement ses spécificités ? d'où vient-il (sinon du froid) ? où va-t-il ? quelles sont les menues occupations qui remplissent ses jours (et, parfois, ses nuits) ? quelles sont ses joies et ses peines ? préfère-t-il les tissus écossais ou unis ? joue-t-il du pipeau ou de la mandoline ? est-il plus cartésien que maho-métan ? plus albanophile que collectionneur de bouchons de champagne ? moins zoroastrien que turfiste ? croit-il seulement à la transsubstantiation ? quelle est son aire de répartition ? comment se reproduit-il ? préfère-t-il la brouette birmane ou la balançoire cinghalaise ? ne confond-il pas, quelquefois, le décubitus et la communauté des âmes ? où passe-t-il les vacances de la Toussaint ? – dès qu'il est question du barbouze, une avalanche d'interrogations et d'énigmes se déclenche du haut des cimes de la curiosité pour dévaler les pentes de la connaissance, emportant tout sur son passage et laissant le zoologue Gros-Jean comme devant.

Ce qui explique que le zoologue (car, pour être zoologue, on n'en est pas moins homme) n'est pas content-content ; ce qui explique aussi que l'homme de l'art (ou plutôt de la science), à la simple évocation de l'animal, se renfrogne comme le bouledogue devant sa gamelle vide ; qu'il oppose une grimace malgracieuse à nos pourtant légitimes questionnements : le zoologue n'adore pas, mais alors pas du tout, que ses compétences dans le domaine animal soient prises en défaut (en revanche, on a pu noter que si l'on discute son talent à trier les lentilles ou à distiller de l'alcool de bois de Campêche au fond de sa cave – ce ne sont que deux exemples parmi d'autres –, il prend la chose avec un flegme à toute épreuve, à croire qu'il s'en fout).



On l'aura compris, les obstacles à la connaissance du barbouze sont innombrables.

Cependant, on se fait fort, sinon de tracer de lui un portrait exhaustif, au moins d'apporter ici certains enseignements qui pourraient être le point de départ d'une étude plus approfondie

– si quelqu'un, un jour, se mettait en tête de portraiturer l'animal, de pied en cap ou en plan américain.

Pour commencer, alerté par son titre, on a visionné et revisionné une pellicule lautnérienne, où s'agitent (dans ce qui, au premier coup d'œil, mais il ne faut pas s'y tromper, ressemblerait assez à une franche déconnade) des acteurs aussi cérébraux que Ventura, Blanche ou Blier, et où surgis-sent, des passages secrets d'un château improbable, une foulditude énigmatique de Chinois hérissée de revolvers.

Faut-il en conclure, s'est-on demandé, que le barbouze est originaire de l'Empire du Milieu et qu'il naît armé jusqu'aux dents ?

Le film n'apporte guère de réponse claire à cette interrogation, pas plus qu'il ne propose d'explication satisfaisante à l'ipséité barbouzienne.

Toutefois – et c'est à mettre à son crédit –, il nous délivre un indice dont il ne faudrait surtout pas négliger l'importance.

En effet, au détour d'une séquence, le film nous révèle qu'*un barbu, c'est un barbu ; trois barbuis, c'est des bar-bouzes*.

D'où l'on peut conclure, semble-t-il, que les barbouzes sont des animaux qui portent la barbe et se déplacent toujours en trio, comme les mousquetaires, les Parques, les Grâces, la Sainte-Trinité et les marches du podium.

Malheureusement, on n'en saura pas plus – à tel point, d'ailleurs, qu'on a fini par se demander si Lautner n'était pas au final un jean-foutre et si le titre de son film, *Les Barbouzes*, n'était pas quelque peu usurpé.



Résumons : de nos recherches il ressort que le barbouze est un hominien à barbiche et qu'il n'est véritablement reconnaissable que lorsqu'il déambule en compagnie de deux de ses congénères.

C'est peu, on vous l'accorde, mais c'est tout ce qu'on a pu découvrir.

Et force est d'admettre qu'il faudra nous en contenter.

NB : *L'une de nos sources bien informée (elle travaille comme grouillot à l'AFP) nous signale qu'on peut vraisemblablement découvrir toute la vérité sur le mystère barbouzien dans l'œuvre de John Le Carré. On laissera à d'autres le soin de s'y plonger, et ce pour deux raisons : d'abord parce qu'il nous faudrait apprendre à lire (or, à notre âge, les rhumatismes nous en interdisent l'effort) ; ensuite parce qu'on nourrit depuis toujours une certaine mais ferme prévention contre les écrivains britanniques, pour la raison qu'on comprend mal pourquoi ils préfèrent une tasse de thé à une rasade de bourbon. Il y a là l'indice d'une faille psychologique congénitale, faille dont on ne tient nullement à connaître l'exacte profondeur. Comme le dit si bien notre ami Jérôme Pédalier, qui a décroché son diplôme supérieur de vélocipédiste auprès de l'École Interarmes de Chignon-sur-Vaseline (Eure-et-Loir), ils tombent de la lune, tous ces mecs ! En effet, la chose paraît vraisemblable, et l'on est bien obligé d'admettre qu'on ne cultive aucune sympathie pour les Sélénites.*

Munie d'un bec long et pointu, la bécasse est un oiseau parmi les plus malchanceux.

Car tout se ligue contre elle : le chasseur, la cuisinière et l'étymologie.

Le chasseur n'aspire qu'à lui farcir le croupion de petits plombs, la cuisinière la plume et l'accommode avec des cèpes et de la compote maison, l'étymologie fait d'elle l'égale d'une buse.

Pourtant, autant qu'on sache, la bécasse n'est pas un rapace, et elle se montre sensiblement moins gourde que la cousine Géraldine, qui n'a jamais compris la règle de trois.

(De fait, ce qui trouble la cousine Géraldine, c'est que la règle ne précise pas exactement de quels *trois* il s'agit.

Sont-ce les trois mousquetaires, les trois petits cochons, les trois jours du condor, les trois brigands, les trois sœurs tchékoviennes ?

La cousine Géraldine s'effare et perd de vue la finalité de la chose, qui est tout de même, rappelons-le aux dyscalculiques, de déterminer la quatrième proportionnelle.

Mais la cousine Géraldine n'est pas notre sujet.

C'est dommage, car il y aurait beaucoup à dire sur la cousine Géraldine.

Ce sera peut-être pour une autre fois.)



Pour en revenir à la bécasse, soulignons que son nom vient de *bec* (qui signifie *bec*) et de *-asse* (qui est un suffixe tout ce qu'il y a de péjoratif et dont la fréquentation est à déconseiller à quiconque veut conserver une bonne opinion de soi-même et le respect de sa maisonnée).

Ce suffixe malencontreux suffit seul à faire de la bécasse la reine des cruches, l'impératrice des niaises, la papesse des idiots.

C'est injuste.

Et c'est ce qui explique que l'oiseau exige qu'on le décrive dans les manuels comme un limicole de la famille des Scolopacidés.

L'ornithologie obtempère ; l'ornithologie est prête à toutes les compromissions pour se faire bien voir des volatiles ; il n'y a pas à l'en féliciter ; la recherche de la connaissance n'excuse pas toutes les bassesses.



La bécasse, nous apprend la dernière livraison de *Friponne, le magazine des jeunes filles délurées*, est exposée au saturnisme aviaire.

Rappelons aux jeunes filles délurées que le saturnisme, aviaire ou pas, n'a pas grand-chose à voir avec la sixième planète du Système solaire, non plus qu'avec le dieu romain dont le passe-temps ordinaire était de dévorer ses propres enfants, au grand dam de sa femme, Rhéa, qui était aussi sa sœur (en ces temps immémoriaux, l'inceste ne souffrait pas de tous ces préjugés qui l'accablent aujourd'hui ; on savait encore s'amuser en famille).

Non, le saturnisme est la maladie provoquée par une ingestion excessive de plomb.

Faut-il en déduire que le plomb est l'aliment préféré de la bécasse ?

Ce serait une conclusion hâtive et, conséquemment, abusive ; pour notre part, on préfère croire que c'est une hallucination du rédacteur, qui, pour trouver l'inspiration, mordille à qui mieux mieux son crayon à mine de plomb.



La bécasse a une cousine, une cousine à la mode de Bretagne.

Il s'agit de la bécassine.

On distingue aisément la seconde de la première par le port de la coiffe et par le fait qu'elle ne se déplace jamais sans son parapluie rouge.

Ajoutons à cela qu'elle pouponne ingénument les marmots de la marquise de Grand'Air, et l'on comprendra qu'une confusion entre les deux volatiles relève de l'impos-sible.

NB : L'oiseau, forestier, possède un beau plumage brun-rouge qui rappelle la couleur des feuilles mortes. Cependant, n'en déplaise à Prévert, la bécasse ne se ramasse pas à la pelle.

LE BÉRIBÉRI

Le bérubéri est un rongeur.

C'est le deuxième plus gros rongeur actuel après le capybara (qu'on nomme aussi cabiaï, quand on ne l'appelle pas Jules, Prosper ou Timothée si c'est un garçon ; Natacha, Albertine ou Chantal si c'est une fille).

Originaire du Sri Lanka, son nom provient du cinghalais et signifie *je ne peux pas, je ne peux pas*.

Que ne peut-il pas ?

Le bérubéri ne le dit pas.

Même en présence de son avocat.

Même sous la menace.

Il y est imperméable (la menace rebondit sur son pelage comme l'averse sur le chapiteau du cirque Lumbago).

Bref, l'animal refuse de s'expliquer.

Ce qui, au fond, ne devrait étonner que ceux qui ont oublié de noter que le bérubéri n'est en aucun cas un grand orateur.

Et que n'existe aucun Bossuet parmi l'espèce.

Les amateurs d'oraisons funèbres, en particulier d'oraisons funèbres cinghalaises (on en connaît) peuvent le regretter.



Certains rongeuologues supputent un certain cousinage entre le bérubéri et le bartleby de Melville.

Découvert à Wall Street, en 1853, par Herman Melville (par ailleurs grand prédateur de caches-lots), le bartleby n'est pas un rongeur mais un lagomorphe (il ne possède pas d'os pénien).

Toutefois, quand on leur donne un ordre, si le bérubéri rétorque d'un ton las qu'il ne peut pas (*bis*), le bartleby, lui, grommelle *I would prefer not to* (l'animal est anglophone) – ce qui n'est pas si différent : au final, ni l'un ni l'autre ne s'exécute ; au total, il n'y a rien à tirer de ces deux bestiaux-là.



De nombreux chercheurs ont tenté de guérir l'apathie congénitale de notre rongeur.

Ils n'avaient rien de plus urgent à faire.

Et c'est toujours un grand amusement que de taquiner le bériberi.

Des cures intensives de vitamine B1 ont été tentées ; des résultats positifs ont été obtenus ; les expériences ont cependant été abandonnées.

Pour la raison qu'au fond, tout le monde se fiche comme d'une guigne de l'apathie congénitale de la bête.

Là aussi, on est en droit de le regretter.

NB : Le bériberi est à la base de la choucroute sri-lankaise. C'est un plat roboratif, qu'on ne saurait trop conseiller à ceux qui ne digèrent pas les fricandeaux ou la cassolette d'escargots à la caudéranaise.

LE BERNARD L'ERMITE

Le bernard l'ermite est un petit monsieur qui ne sait rien faire dans la simplicité.

D'abord, parce qu'on le connaît aussi sous le nom de pagure (ce qui brouille les pistes et rend l'aventure naturaliste compliquée) ; ensuite, parce que *bernard l'ermite* peut s'écrire avec ou sans h, avec ou sans tiret (ce qui démoralise le typographe et le pousse à la boisson).

Il faut aussi savoir que le nom de l'animal ne prend pas la marque du pluriel.

Qui plus est, une enquête réalisée auprès d'un panel de 196.583 *bernard l'ermite* et publiée dans *La Revue des Décapodes alsaciens* montre qu'un seul pagure sur soixante-dix-sept porte, en réalité, le prénom de Bernard.

Les autres s'appellent indifféremment Robert, Anselme, Gontran ou Jean-Michel.

Alceste ou Sganarelle (il n'y a pas de règle).

Mais de là à s'interroger sur le crédit qu'on peut accorder à la bête, il n'y a qu'un pas.

Et peut-être même moins.



Apprenons donc à nous méfier du *bernard l'ermite*.

Ne prenons pas ses dires pour paroles d'évangile.

D'autant qu'on croit savoir qu'il est athée.

En tout cas, on ne l'a jamais vu, le dimanche, à la messe.

Pas même le jour de la Saint-Bernard.

Décidément, le pagure est un drôle de paroissien.

Et c'est aussi un drôle d'oiseau.

Ce qui est manière de dire, car c'est plutôt un crustacé.

Et même un crustacé décapode, si l'on s'en rap-porte au dictionnaire.

Celui-ci est là-dessus sans équivoque.

S'il reste évasif quant aux loisirs de l'animal, s'il ne se prononce pas sur ses intérêts philosophiques, s'il tait son appartenance politique, s'il reste discret sur ses préférences en matière de mode, il est catégorique en ce qui concerne sa nature et sur le fait qu'il ne pratique pas le vélo.

Il l'est tout autant quand il énonce que l'animal possède à lui seul deux pinces, deux yeux et deux antennes.

Possède-t-il aussi deux femmes ?

Là-dessus, le dictionnaire ne se prononce pas.

Mais on a tout lieu de croire qu'il réprouverait la chose ; le dictionnaire ne plaisante pas d'ordinaire avec les bonnes mœurs ; il condamne les fautes d'orthographe, les à-peu-près et la bigamie.



En plissant un tantinet les paupières, et surtout en pensant à autre chose, on peut trouver que le bernard l'ermite res-semble à un homard.

(Mais en aucun cas à un caribou.)

Il en diffère cependant par la taille et par son abdomen qui est mou.

(Et aussi par le fait que le homard prend toujours un h, au grand soulagement du typographe.)

De fait, en s'approchant un peu plus et en plissant les yeux davantage, on s'aperçoit que le pagure ne ressemble pas du tout au homard.

Il faudrait le faire exprès pour les confondre.

D'autant que le bernard l'ermite habite une coquille vide, ce qui n'entre pas dans les us et coutumes du homard.

Pas plus que dans les mœurs du caribou.

Quant au lapin domestique, on sait qu'il préfère le clapier.



Le bernard l'ermite est omnivore.

Comme le horse guard, Vercingétorix, le gardien du phare d'Ar-Men, le concierge du Royal Concertgebouw d'Amsterdam, la plupart des autodidactes et M. Lentourloupe, notre comptable nécromancien.

Mais contrairement à Mme Végane, notre puéricultrice ayurvédique, laquelle s'est convertie au végétalisme, suite à un stupide accident de sarbacane lors d'une chasse au petit-gris dans la proche banlieue dijonnaise.

Il s'ensuit, nous explique Julien Sorel, précepteur des enfants du maire de Verrières et seul spécialiste français du pagure, *que cette foutue saloperie de bestiole* (ne nous y

trompons pas : cette dénomination est plus affectueuse qu'injurieuse) ; *que cette foutue saloperie de bestiole est fort capable de vous brouter la blanquette sur la tête !*

Aussi, ajoute-t-il, s'il vous venait l'idée aussi sottie que grenue de la domestiquer, feriez-vous bien de l'enfermer plutôt dans l'aquarium que dans le garde-manger.

L'inverse, en effet, serait insensé.

Quoi qu'il en soit, le bernard l'ermite croque allègrement la pomme, la goyave, l'endive et le brocoli ; il se fait un devoir de grignoter la feuille morte et la mangrove ; il fait bombance de noix de coco, de pécan ou de cajou.

Gardons-nous cependant d'oublier un apport quotidien en protéines animales, nous prévient encore notre interlocuteur (a-t-on déjà dit qu'il souffre d'une forme de daltonisme rare, qui ne lui permet guère de distinguer que le rouge et le noir ?) ; autrement, ces petits cons, croyez-m'en, se laisseraient aller au cannibalisme le plus débridé, ce qui, immanquablement, ternirait la réputation de votre aquarium.

Si nous percute un jour l'envie singulière de nous lancer dans l'élevage du pagure, que notre ami Sorel se rassure : on sera attentif à sa pertinente recommandation.



Le bernard l'ermite, expliquent certains naturalistes, est un squatteur.

D'autres prétendent qu'il est un SDF.

Les deux écoles s'affrontent dans des querelles interminables ; elles se lancent à la tête des arguments péremptoires ; elles se disputent comme des chiffonniers ; le pagure compte les points, hausse les épaules et change de coquille parce que celle qu'il habite est devenue trop étroite.

En général, il la choisit inhabitée.

Parce qu'il ne veut pas avoir à subir les arias de la copropriété.

Telle est la vie paisible du bernard l'ermite.

Elle est enviée par ceux qui aiment le camping, comme par ceux qui sont soumis à l'impôt foncier.

NB : Le pagure est droitier. Sa pince dextre en témoigne. Elle est plus développée que la senestre. C'est parce que c'est toujours de celle-là qu'il salue le pêcheur de palourdes qui arpentent la grève.

LE BIGORNOT

Le bigornot est un gastéropode.

Il ne faudrait pas que ça joue contre lui.

On peut très bien être un gastéropode et n'en être pas moins un membre respectable et respecté de la communauté ; on peut choisir d'être un gastéropode et conserver ses droits civiques ;

c'est une des libertés fondamentales octroyées de naissance à tous les citoyens ; marins ou pas.



Le bigornot est aussi connu sous les noms de bourgot, littorine, vignot, guignette, bigorne, brigaud, farin, borlicoco, cagouille, brelin, gajin et berlingaou – on en passe, et des moins iodées.

En anglais on le nomme *periwinkle*.

C'est dire si l'animal n'est pas attaché à son patronyme comme certains hâves nobliaux de notre connaissance ; c'est dire si son arbre généalogique, il s'en tamponne l'opercule.

Au reste, où donc parviendrait-il à le loger en son étroite coquille ?

Le zoologiste nous fait savoir que même les œuvres complètes du baron de Pontozane (1825-1884, procrastinateur de 1ère classe auprès du tribunal de petite instance de Pontivy), le bigornot a déjà eu le plus grand mal à les y remiser, alors qu'elles ne comptent qu'une seule page du fait que leur auteur est décédé, victime d'une virgule mal placée, le lendemain du jour qu'il a commencé à les rédiger,

Alors, un arbre, fût-il généalogique, vous imaginez !



Le bigornot ne poursuit pas d'ordinaire une destinée aventureuse, pleine d'exubérantes péripéties et d'ébouriffants rebondissements.

(C'est pareillement le cas de l'horloge parlante, du paresseux et du compteur à gaz.)

On peut même qualifier de platissime l'existence qu'il mène au fond de sa coquille.

Au reste, on ne connaît ni ses aspirations, ni ses curiosités, ni ses rêves.

A-t-il seulement un idéal ?

Cela demeure un profond mystère ; nul ne sait ce qui se fomenté dans sa tête de mollusque ; nul ne sait rien (et c'est bien triste) de la vie intérieure du bigornot.

Il lui aura manqué un Zola pour romancer sa généalogie et un Homère pour chanter sa geste.

On ne connaît même pas son cri.



L'oncle Médard donne volontiers du bigornot à son jeune neveu Alexandre.

Cela ne signifie pas qu'il médite, afin de s'en repaître, de l'extraire de sa coquille avec son cure-pipe.

(Le jeune Alexandre est dépourvu de coquille, même d'emprunt ; au reste, il n'est pas du tout certain qu'il accepterait, même sous la menace, même pour faire plaisir à son oncle, de la porter sur son dos ; on le connaît bien : le jeune Alexandre peut se montrer fichtrement entêté.)

Non, c'est simplement un sobriquet affectueux.

L'oncle Médard n'est pas un ogre ; on le trouve d'ordinaire plutôt bonhomme.

De surcroît, il développe une allergie aux fruits de mer.



Sur le littoral atlantique français, les troques et les gibbules sont appelés *bigornots de chien*.

De fait, troques et gibbules ne sont pas des bigornots vrais, et leurs valeurs alimentaire et gustative sont jugées à peu près égales à celles des semelles d'espadrille (ou à celles des pommes de douche, voire des boutons de porte).

Ne nous cachons pas la vérité, même si elle est parfois cruelle : c'est ce qui leur vaut cette dénomination.

La confrérie des chiens du littoral atlantique français envisage de porter plainte ou d'émigrer sur des rivages moins ostracisants.



Un championnat du monde de cracher de bigornot est organisé chaque année en Bretagne.

La chose se déroule à Sibiril dans le Finistère, et le record mondial atteint à vue de nez les 11 m.

Ça laisse à croire que le Breton est un aimable fantaisiste ; ça laisse aussi à penser que les ligues breton-nantes de défense de la faune marine courbent l'échine devant les abus de la celtitude ; il ne faut pas les en féliciter.

NB : Certains lecteurs trouveront peut-être opportun de nous signaler qu'il ne faut pas écrire bigornot mais bigorneau. On leur fera aimablement remarquer qu'on ne leur a rien demandé.

LE BISON

On recense deux sortes de bisons : le bison d'Europe et le bison d'Amérique du Nord.

(Bien évidemment, le bison d'Europe nidifie à l'est de la Pointe du Raz et celui d'Amérique du Nord ne prend pas ses quartiers à Ouagadougou ; on ne le rencontre pas non plus à Shenzhen ou à Montigny-le-Bretonneux.)

On ne s'intéressera ici qu'au bison d'Amérique du Nord.

D'abord parce qu'il est plus imposant que son homologue européen.

Ensuite parce qu'on a pris un plaisir enfantin à le voir cavalier dans *La Conquête de l'Ouest*, ravageant tout sur son passage et flanquant une pétoche de tous les diables à Richard Widmark et consorts ; on s'est gaudi de le voir se faire cribler de flèches comme d'aiguilles une pelote de couturière dans *Danse avec les loups*.

Enfin parce que, intimement lié à la culture amérindienne, il nous permet d'évoquer ici la figure de Tatanka Yotanka, que les Américains appellent Sitting-Bull (soit Taureau Assis), alors que son nom devrait être traduit du lakota par *Bison mâle qui se roule dans la poussière*.

(C'est dire si les Américains ne sont pas doués pour les langues – non plus, d'ailleurs, que pour beaucoup d'autres choses : réussir la recette du camembert rôti au miel, par exemple, ou situer Taumatawhakatangihangakoauauotamateaturipukakapikimaunahoronukupokaiwhenuakitanatahu sur une carte de la Nouvelle-Zélande, voire Llanfairpwllgwyngyllgogerychwyrndrobwlllantysiliogogoch sur une carte du Pays de Galles ou Y sur une carte de la Picardie – ; c'est dire aussi s'ils en ont toujours usé avec désinvolture envers leurs indigènes, signant à tour de bras des traités qu'ils s'engageaient formellement à ne pas respecter, massacrant l'aborigène comme s'il en pleuvait, alors que même le météorologiste débutant le plus borné sait qu'il n'a jamais plu de Cheyennes, de Comanches, d'Arapahos ou de Kiowas sur les Grandes Plaines.)

Pour notre part, on a toujours beaucoup admiré Tatanka Yotanka, ne serait-ce que par ce qu'il a mis sa pâtée à l'autre ganache de Custer lors de la fameuse bataille de Little Bighorn (il est toujours charmant de voir étriller une ganache militaire), et l'on a toujours pris grand soin, nous, de ne pas le traiter comme une vache de réforme.



Le bison d'Amérique du Nord (*Bison bison* : la science tient à lui mettre les points sur les i) est un mammifère herbivore qui possède une bosse sur les épaules (ce qui permet

de le différencier sans difficulté de l'autobus – même de l'autobus à impériale – ou du Père Noël quand il ne porte pas sa hotte) et une tête énorme.

Cette gibbosité n'est pas celle qu'on appelle *la bosse des maths* et cette macrocéphalie n'est pas l'indice d'un QI vertigineux.

De fait, de mémoire d'homme, l'animal n'a jamais pondu le moindre théorème (chose qui suffit à le distinguer de Pythagore, par exemple), son appréhension de la géométrie euclidienne n'a jamais dépassé la distinction entre un carré de bet-teraves et un triangle de luzerne, et son intelligence se rapproche plus de celle de madame Croupion, notre concierge, que de celle de monsieur Massepain, le locataire du troisième, celui qui a inventé la machine à ouvrir les huîtres par surprise ainsi que le bitoniau à composter les praires (monsieur Massepain s'est fait une spécialité de persécuter les fruits de mer).

Dans son ouvrage *Le Far West n'est pas un flan breton occidental*, Gwenc'hlan Beuzegig, ressortissant armoricain établi à Kansas City en 1876 (où il tenta sans grand succès d'acclimater le menhir et le dolmen), résume assez bien la chose quand il écrit, avec la rude franchise de l'homme vivant au contact étroit de la nature : *Le bison est un foutu con.*

Et il en donne pour preuve son incapacité foncière à apprendre à jouer de la bombarde ou du biniou.

Mine de rien, et même si l'on peut émettre des réserves quant à la pertinence qu'il y a à lier l'intelligence au talent de scier les tympanes de ses contemporains, Gwenc'hlan Beuzegig souligne une chose qu'on ne saurait passer sous silence si l'on veut se donner la peine de mieux connaître l'animal : le bison n'a pas l'oreille musicale.

Tu plaisantes ?!?! s'écrie notre sœur Chloris, qui a fait des études de dystonalité appliquée aux pompes funèbres (elle détient un diplôme de presbyacousie de 3ème cycle, qui l'autorise à enseigner le dodécaphonisme dans les instituts médico-légaux et à diriger leurs fanfares) ; si le bison refuse de s'adonner à ces instruments de torture acoustique, c'est au contraire parce qu'il l'a, l'oreille musicale, et plutôt deux fois qu'une, puisqu'il en possède une paire !

Bon, c'est vrai, le biniou et la bombarde ne sont pas ce

qu'on a inventé de mieux pour endormir le nourrisson, charmer le cobra royal ou donner la sérénade à sa belle.

Mais est-ce bien une raison ?

Pour notre part, on pense que non.



Il faut se méfier du bison.

Parce que c'est une bête dangereuse.

Aussi dangereuse que l'ours, considère-t-on dans le Parc de Yellowstone.

Certes, il n'a jamais dévoré personne en se dressant sur ses pattes arrière et en poussant des grognements d'ogre patibulaire, mais sous ses airs de gros bourru ballot, il peut vous décimer comme en se désopilant tout un troupeau de touristes en baguenaude.

Car en dépit de son poids (jusqu'à 1100 kg pour le mâle), de sa hauteur (2 m au garrot) et de ses mouvements plutôt léthargiques, la bête est vive et capable d'atteindre en course une vitesse de 50 km/h en moyenne, avec des pointes à plus de 70.

On comprend dès lors que le touriste, même des plus ingambe, n'a pas du tout intérêt à l'insupporter ; le bison n'est pas du genre à encaisser sans broncher les plaisanteries douteuses et les agaceries puériles ; il est rarement d'humeur à supporter les gratouillis derrière l'oreille ; d'ordinaire il ne se montre ni spécialement courtois ni particulièrement gracieux ; il prend vite la mouche ; à négliger la chose, le touriste s'en mordrait gravement les doigts ; enfin, ce qu'on en retrouverait après qu'il serait passé sous le rouleau-compresseur bisonnesque.

Faut pas faire chier le bovidé : telle est la conclusion de notre petit neveu Parsifal (le fils de notre sœur Chloris) – et comme il a raison !

(Il ira loin, ce gosse, si les petits bisons ne le piétinent pas, dans le Parc de Yellowstone ou ailleurs.)



Le bison est polygame.

C'est un choix ; on ne le discutera pas.

Même si l'on ne comprend pas très bien l'intérêt de s'encombrer de plusieurs femmes.

Il y faut un sens de l'autopunition qu'on ne possède pas.

C'est d'ailleurs pourquoi l'on continue de vivre en célibataire chez notre vieille maman, laquelle nous demande présentement et non sans une certaine acerbité si l'on va encore lui buriner longtemps l'intellect avec nos histoires de ruminants

Viens plutôt débarrasser le lave-vaisselle, meugle-t-elle (à l'instar du bison atrabilaire) ; et il y a encore les salsifis à déboulonner pour midi.

C'est ainsi que l'érudition est souvent en butte aux tracasseries du vulgaire.

Et c'est aussi ainsi qu'on va peut-être bien chercher à convoler.

Au final et tout bien pesé.

Car autant la coutume accepte et encourage même qu'on batte sa femme pour la faire taire, autant elle voit d'un mauvais œil qu'on utilise un tabouret ou une lampe de chevet sur sa vieille mère pour obtenir le même résultat.



On distingue deux sous-espèces du bison d'Amérique du Nord : le bison des bois et le bison des plaines.

On n'étonnera personne en révélant ici que le bison des bois ne parcourt pas les plaines et que le bison des plaines ne fréquente pas les bois ni ne joue de la clarinette.

Pas même du banjo.

C'est à ce bison des plaines que Buffalo Bill doit son célèbre surnom.

William Frederick Cody à l'état civil fut en effet le plus grand massacreur de la bête ; peu avant de mourir, il expliqua qu'il y en avait tellement à flânocher dans le paysage (on comptait entre 50 et 70 millions d'individus avant l'arrivée des Européens en Amérique) qu'il y en avait toujours un dans sa ligne de mire.

Comment, bougre de nom de Dieu, résister à l'envie de lui faire sa fête ? conclut-il avec cette interrogation quelque peu

blasphématoire.

On reconnaît là l'instinct du chasseur, lequel chasseur rencontre toujours le plus grand mal à ne pas faire feu sur tout ce qui s'agite dans son champ de vision, que ce soit un facteur rural, un petit rat de l'opéra Garnier ou un ramasseur de champignons.

Pour notre part, on n'est guère chatouillé par des pulsions cynégétiques, mais on comprend parfaitement, en revanche, qu'on puisse connaître un vif plaisir à dégommer sans coup férir un sous-préfet aux champs.

Pourquoi faudrait-il toujours réprimer ses instincts ?

Alors que, déjà, les efforts qu'on effectue pour ne pas battre son épouse (voir plus haut) ou violer sa voisine de palier nous minent gravement le moral ?

Il y a un moment où il faut savoir laisser parler la nature.

NB : Le bison blanc n'est pas une légende, mais il est rare. On estime qu'il n'en apparaît qu'un pour dix millions de naissances. C'est une grande chance, car, en hiver, l'erreur serait aisée de prendre un troupeau de bisons blancs pour un congrès de bonshommes de neige – ce qui mettrait inévitablement la chienlit dans la bisonologie autant que dans la nivobonhomologie.

LE BLAIREAU

Notre cousin Sidoine est un blaireau.

C'est une affaire entendue.

Entendue, en tout cas, par notre cousine Sidonie.

On peut imaginer que notre cousine Sidonie, après trente-cinq années de vie commune, n'avance pas pareille chose sans quelques justes raisons.

(Elle et lui forment un de ces vieux couples, qui, avec le temps, ont accoutumé d'exprimer leur affection mutuelle par le biais de noms d'animaux : blaireau, donc, mais aussi ours, chèvre, taupe, pie, truie, punaise, vautour, bourrique [de préférence vieille], rosse, haridelle, vipère, mule, veau, vache, cochon, couvée ; leur tendresse partagée ne connaît d'autres limites que celles de la zoonymie.)

Néanmoins, on ne parlera pas ici de notre cousin Sidoine.

Parce que, pour être un blaireau, notre cousin Sidoine n'est pourtant pas un mustélidé.

Or, seuls les mustélidés présentement nous intéressent ;

notre cousin Sidoine est, quant à lui, aux dernières nouvelles, un primate attesté ; de ce fait, il sort des limites strictes de notre intérêt et de nos investigations ; qu'il ne vienne pas s'en plaindre ; ce n'est tout de même pas notre faute s'il préfère son appartement du 8ème au terrier du taison (*taison* est le nom que l'héraldique attribue au blaireau) ; il n'avait qu'à y songer plus tôt ; ce n'est pas passé soixante piges qu'il faut s'apercevoir qu'on a fait génétiquement fausse route ; notre cousin Sidoine n'a à s'en prendre qu'à lui-même ; consultée, notre cousine Sidonie est bien de notre avis qu'il faut l'abandonner à ses dérives géniques – *De toute façon*, ajoute-t-elle, gracieuse, *il n'a jamais été bon qu'à emmieller le populo*.

(On eût attendu *emmerder*, mais la cousine Sidonie a de ces délicatesses qui ornent son âge mais lui font préférer l'euphémisme poétique à l'expression stricte de la réalité – en ce sens, elle est perdue pour la science.)



De la même manière, on ne dira rien du blaireau américain ; on concentrera toute notre attention sur la seule espèce européenne (en réalité eurasiennne) ; qu'on ne voie pas là la manifestation d'un antiaméricanisme primaire ; bien au contraire, on aime beaucoup les Américains ; surtout quand ils portent une coiffe de plumes sur la tête, qu'ils font *hugh*, qu'ils fument le calumet de la paix (*canunpa wakan* en lakota ; c'est toujours bon à connaître ; qui sait si, demain, on n'aura pas à repousser devant notre porte une attaque de Sioux) et qu'ils organisent des *pow-wow* où ils agitent leurs plumes et hululent comme des chouettes maboules ; c'est très amusant et tout à fait sympathique ; en tout cas, c'est éminemment folklorique ; cependant, pour en revenir à l'espèce dite américaine, il faut quand même souligner qu'elle n'entre dans aucun article du futur traité transatlantique et que, de toute manière, on partage l'avis de beaucoup sur le fait que le blaireau des uns ne doit pas venir bivouaquer chez le blaireau des autres – où irait-on, autrement ?



Pour en finir avec cette introduction peut-être un peu longuette, on ajoutera qu'on taira aussi tout ce qu'on ne sait pas sur le blaireau de Palawan.

Outre le fait qu'avec un nom pareil il semble tout droit sorti de la *Guerre des étoiles* (scientifiquement, ça ne fait pas très sérieux), il faut ajouter qu'en réalité il n'est pas un blaireau mais une mouffette et qu'il n'a donc rien à faire dans nos jambes.

S'il ose quand même venir pointer ici son nez, qu'il soit averti d'une chose : on se débarrassera de lui d'un coup de pied.



Bon.



Le blaireau est aisément reconnaissable au fait qu'il ne ressemble qu'à lui-même et en aucune façon à un dolmen, à M. Teste ou à Mme Bovary.

Il porte sur son museau blanc des bandes longitudinales noires (on n'a jamais vu un dolmen, M. Teste ou Mme Bovary avec ce maquillage d'Halloween) et, au risque de scandaliser notre cousine Sidonie qui ne parle jamais de son derrière (au moins à la table familiale), il possède deux glandes anales qui produisent des sécrétions odorantes lui servant à marquer son territoire (ce qui n'est pas le cas, à ce qu'on sache, de M. Teste ni de Mme Bovary ; en ce qui concerne le dolmen, on avoue notre ignorance totale).

Nanti d'une vue médiocre mais d'une ouïe fine, le blaireau jouit surtout d'un très bon odorat.

(On est content pour lui, bien que, d'une manière générale, on ne soit pas certain que posséder un très bon odorat soit suffisant pour mériter les Palmes académiques ; encore faut-il être reconnu comme un membre éminent de l'Université ; or, c'est à peine, nous dit-on, si le blaireau sait compter sur ses doigts ; dans ces conditions, on craint fort que la voie royale des mathématiques ne lui soit proscrite ; c'est d'ailleurs ce qui expliquerait, nous assure notre bon camarade Pompilius [il a

suivi de longues études d'éthologie appliquée à la trigonométrie], que, de mémoire de naturaliste, aucun blaireau n'ait jamais reçu la médaille Fields.)

La science (plus exactement la zoologie, dont le rôle est d'empêcher la faune de se la couler douce) ; la science décrit le blaireau comme un solitaire (Cf. le numéro 365.429 de *Peppermint frappé, La Revue ontologique des Mustélidés*).

Autrement dit, comme l'énonce assez crûment Alcide, alias la Terreur de Belleville, un galopin de notre connaissance qui fait les quatre cents coups dans le quartier : *Faut voir à voir à pas faire chier le blaireau*.

Pour une fois, on ne peut qu'applaudir le chenapan et souscrire à sa si fine analyse de la psyché taissonnière.

Même si notre cousine Sidonie condamnerait sans faiblesse un vocabulaire si attentatoire, nom de Dieu ! à ses conceptions du bien-parler.



Quoique classé parmi les carnivores, le blaireau a un régime omnivore.

(Sa dentition le démontre clairement ; Florentino Davier, chirurgien-dentiste dans la marine bolivienne, note dans son livre [*Le Blaireau qui lampa le Titicaca*], que les molaires de l'animal sont plates et adaptées au broyage des végétaux, et que ses canines et ses incisives sont trop riquiqui pour que la bestiole envisage sérieusement de s'attaquer à l'éléphant).

C'est ainsi que le mustélidé fréquente n'importe quelle cantine (il est même arrivé qu'on retrouve pas moins de 160 guêpes dans une de ses crottes – mais sans doute était-ce une crotte maousse), et c'est aussi ainsi que l'éléphant peut musarder sans angoisse sur le chemin du cimetière.



Le blaireau possède un répertoire vocal des plus diversifié.

Ce ne sont en effet que jappements, geignements, grondements, ronflements, grésillements, crissements, roucoulements, pépiements, glapissements, ronronnements et

gloussissements (il est possible qu'on en oublie).

Cela revient à dire que l'animal n'a pas la langue dans sa poche (ce qui tombe à merveille, puisque, n'étant pas un marsupial, le blaireau n'en possède guère, au moins sur le ventre) ; cela indique aussi qu'en cas de désaccord, il ne vous l'envoie pas dire ; cela signifie enfin que le touriste devra penser à se munir d'un porte-voix s'il veut se faire entendre lorsque la curiosité le poussera à visiter le massif sylvestre de Wytham Woods proche d'Oxford, l'une des terres de prédilection du blaireau britannique (on le reconnaît facilement à son habitude d'emprunter par la gauche les chemins forestiers et à son goût curieux pour le Christmas pudding).



La femelle du blaireau est la blairelle.

C'est le dictionnaire qui l'indique ; on ne va pas s'amuser à le contredire ; mais on ne sait pas exactement quelle leçon en tirer.



Peut-être, avant toute chose, le blaireau est-il un propriétaire terrien.

Pas de quoi crier au prodige, puisqu'il possède un terrier.

(Il l'a creusé avec ses pattes avant musclées, charnues et griffues, parfaitement adaptées au fouissage ; on dit que pour forer ses galeries, le bougre est tout à fait capable de déplacer jusqu'à quarante tonnes de terre ; il faut tout de même préciser que, contrairement à nos contemporains en attente d'un logement HLM, il n'a que ça à faire ; il ne conduit pas une rame de métro à la RATP ni ne radoube les péniches au port de Rouen – ce ne sont que deux exemples choisis au hasard.)

Ce qui est plus remarquable, en revanche, c'est que, des terriers, il en possède plusieurs : autrement dit une résidence principale et quelques autres secondaires.

Mais le blaireau est un propriétaire débonnaire et partage volontiers ses pénates avec le renard roux et le lapin de garenne, voire avec le réfugié syrien.

Il est certain que l'Europe se devrait de prendre exemple sur l'animal ; mais il faut croire l'Européen globalement moins hospitalier que le blaireau.

Ce n'est pas à la gloire du continent, mais c'est tout à l'honneur du mustélidé.

NB : On dit que le blaireau est immunisé contre le venin de la vipère. C'est ce qui explique sans doute la longévité de notre cousin Sidoine auprès de la cousine Sidonie.

LA BLATTE

Autant le dire tout de suite (ainsi n'aura-t-on plus l'embaras d'y revenir – parce que l'érudition, c'est bien joli mais ça empiète gravement sur nos loisirs), qu'on l'appelle *blatte*, *cafard*, *cancrelat*, *coquerelle* au Québec ou *ravet* aux Antilles, l'insecte n'occupe pas une place prépondérante dans la littérature.

Hormis peut-être dans *La Métamorphose* (on dit *peut-être*, car, autant qu'il nous en souviene, dans le texte de la nouvelle, rien n'indique que le *monstrueux insecte* est plus un cancrelat qu'un hanneton, une punaise ou tata Pélagie – celle qui ressemble à la larve de la mouche bleue) et hormis dans l'œuvre poétique de Vadim Plouc, les belles-lettres ignorent l'animal (qui le leur rend bien).

Kafka est suffisamment connu pour qu'on s'évite la peine de s'étendre.

Même Mme Putiphar, notre voisine de palier, n'est pas totalement ignorante de l'écrivain pragois, elle qui nous confiait encore, pas plus tard qu'hier, que le charcutier de la grand-rue est fichtrement kafkaïen (on ne sait pas très bien ce qu'elle entend par là ; c'est simplement pour dire).

En revanche, Vadim Plouc n'ayant jamais suscité l'intérêt que de sa mère, de son proctologue, de son psychiatre et d'une poignée de *happy few* (dont on n'est pas, on l'avoue), il n'est sans doute pas inutile d'apporter sur lui quelques lumières.

Vadim Plouc est donc ce poète né à Tocsin-sur-Glas et mort à l'asile de Rodez (le même que celui d'Artaud, mais on ignore si les deux hommes s'y croisèrent et si, pour rester dans le domaine entomologique, ils y disputèrent des parties de

morpion), qui fut l'auteur d'un unique poème, *À la blatte qui m'a ravi le cœur*.

Ce long poème de quelque 12.000 vers (*dont le manuscrit était écrit en pattes non de cafard mais de mouche*, nous précise la préface due à la plume alerte de Gonzague de Saint-Dargeot, le proctologue du poète) n'est au fond rien d'autre qu'une vibrante quoique un peu longuette déclaration d'amour à l'insecte.

Qu'on nous permette d'en reproduire ici les premiers et les derniers vers, afin de donner à qui ça intéresse le ton général de l'œuvre.

*Ô toi, cancrelat magnifique,
Au joli teint d'apoplectique,
Ô toi, le cafard sans pareil
né dans le plus simple appareil,
Ô toi la blatte éberluante
À la noblesse pétulante
Ô toi, coquerelle admirable
Nageant dans le sirop d'érable
Ô toi, le ravet circonflexe
Qui te dresses comme un index
Faut-il donc que je t'aime
Que je t'aime,
Que je t'aime,
Que je t'aime,
Que je t'aime,
Que je t'aime,*

etc, etc, etc, sur plusieurs milliers de vers (on voit que Johnny n'a rien inventé),

*Ô toi, blatte, ma souveraine,
Croisée jadis dans les Cévennes
Et qui de ton regard aigu
M'as planté Éros dans le cul.*

On peut juger la conclusion quelque peu mal-sonnante ; il n'empêche que de notre point de vue, qui est celui du lecteur lambda peu versé dans la chose poétique, la pièce en son ensemble est intéressante en ce sens qu'on peut perdre sa page

sans pour autant perdre le fil – ce qui n'est pas totalement négligeable, surtout lorsqu'on doit suspendre sa lecture pour prendre la correspondance à Bastille (ce n'est qu'un exemple) ou pour courir à l'église où l'on prononcera le *oui* qui nous liera pour le meilleur et pour le pire, devant Dieu et devant les hommes, à celle à qui on ferait mieux de tordre tout de suite le cou (ce n'est qu'un autre exemple).

Aux esprits dédaigneux qui pourraient être tentés d'accueillir l'œuvre plouquienne avec un haussement d'épaules (ou avec un lance-pierre), il faut rappeler qu'elle aurait pu avoir une importance sans égale dans l'histoire littéraire, puisqu'elle fut à deux doigts de donner naissance à une école poétique qui aurait sans nul doute révolutionné, sinon la littérature, au moins l'industrie des insecticides.

Malheureusement, Vadim Plouc disparut trop rapidement (à l'âge de 33 ans), étouffé (selon les conclusions de l'enquête) par une bombe de Fly-Tox qu'il tentait d'avalier dans le but d'exterminer la bête qui, pensait-il, lui dévorait et le cœur et le foie et divers autres organes de moindre importance mais nécessaires néanmoins au fonctionnement ordinaire de la délicate machinerie humaine.

Ce fut une terrible tragédie qui endeuilla les quelques *happy few* dont nous parlions tout à l'heure, mais qui réjouit la corporation des désinsectiseurs tout entière (celle-ci avait très mal pris qu'un *rimailleur* – ainsi le nommait-elle – s'autorisât à faire la promotion d'une de ces *saloperies de putains de vermines de bestioles* – ainsi appelait-elle la blatte, qui n'en pouvait mais).

En sacrifiant toutes leurs économies, les *happy few* parvinrent à faire dresser, sur une petite place de Rodez (aujourd'hui transformée en parking), un monument à la gloire de leur héros ; on le voyait, en bronze et en tenue sportive d'aède, caresser amoureusement la tête d'une blatte gigantesque ; les mauvaises langues affirmaient qu'elle ressemblait à une version horrifique d'Oliver Hardy ; les mères ruthénoises s'en servaient pour effrayer leurs marmots indociles : *Si tu n'es pas sage, le grand méchant cancrelat viendra t'emporter...*

Mais voilà qui nous entraîne bien loin de l'objet de notre

étude ; reprenons, si l'on peut ainsi dire, puisque à la vérité on n'a pas encore réellement commencé.



La généalogie de la blatte n'est pas exactement une promenade de santé.

Il faut au moins Bac+16 pour seulement commencer à s'y retrouver.

Tâchons de résumer.

(On sait d'avance qu'on n'y parviendra pas, mais, au moins, on ne pourra pas nous reprocher de n'avoir pas essayé.)

La blatte est un insecte de l'ordre des Blattoptères.

Jusqu'ici, tout va bien.

On n'en attendait pas moins d'elle.

Mais où les choses se compliquent, c'est quand on ajoute que c'est aussi le cas du termite, aussi étrange que cela puisse paraître.

Voilà qui frappe de sidération la bonne ménagère ; elle ne se souvient pas d'avoir jamais surpris le moindre termite en train de se carapater derrière la cuisinière à la vitesse du TGV Paris-Francfort traversant sans s'arrêter la petite gare tranquille de Tocsin-sur-Glas (patelin qui, on s'en souvient, vit naître Vadim Plouc : décidément, le monde est petit).

Elle n'est pas au bout de ses surprises (ni de ses peines), la bonne ménagère.

Car il lui faut encore apprendre que la classification de la blatte et du termite est sujette à différentes hypothèses.

L'une d'entre elles veut que les deux insectes soient inclus avec la mante religieuse dans l'ordre des Dictyoptères (on ne pige pas très bien ce que la mante vient trafiquer dans cette affaire ; on la croyait à l'église en train de faire ses dévotions) ; l'autre exige que la blatte fasse partie de l'ordre des *Blattodea* et le termite, de l'ordre des *Isoptera*.

On ne sait plus qu'en penser ; ou si : que c'est un capharnaüm inouï (à ce stade, la bonne ménagère a sombré dans la dépression ou s'est plongé la tête dans sa lessiveuse dans l'espoir chimérique d'échapper à cet embrouillamini), que c'est un casse-tête où un Chinois ne retrouverait pas ses baguettes ;

on ne comprend que dalle à ces obscures et filandreuses affaires de parentèle ; on n'est même pas certain qu'au fond cela nous intéresse ; on se demande si l'on n'aimerait pas mieux ne rien savoir de cette peu ragoûtante tambouille familiale ; si l'on ne préférerait pas qu'on nous raconte plutôt les dernières aventures de James Bond 007 ; mais on ne peut s'empêcher de remarquer que, ni dans l'une ni dans l'autre des deux hypothèses, personne ne s'est seulement soucié de demander son avis à l'insecte ; c'est d'une incivilité qui révulse notre sens inné de la courtoisie ; on est triste pour l'entomologie qu'on croyait mieux éduquée.

Bref, la vérité est qu'on n'aurait jamais dû se lancer dans cette histoire ; elle a eu pour unique résultat de pousser au désespoir la bonne ménagère ; il eût été sûrement plus malin de préciser seulement que la blatte est un animal synanthrope ; la bonne ménagère n'en aurait pas été autrement perturbée ; il y a beau temps qu'elle a pu constater par elle-même que le cafard entretient une forme de commensalisme dirigé vers l'homme, et plus précisément vers son garde-manger.

À vouloir trop bien faire, on s'est lamentablement ramassé.



Il existe quelque 4600 espèces de blattes réparties à travers le monde.

(C'est une excellente nouvelle pour la corporation des destructeurs d'insectes, qui apprend ainsi qu'elle n'a pas à redouter la crise ; c'en est une beaucoup moins épatante pour la bonne ménagère, qui voit ainsi confirmer qu'elle n'a pas fini de s'opposer à la bestiole dans de harassantes échauffourées ; d'un autre côté, c'est bien fait pour elle : elle n'avait qu'à ne pas l'inviter.)

L'apparition de la blatte sur terre est datée par ceux qui savent le faire à près de 355 millions d'années.

Comme le dit, admiratif, notre petit cousin Titus, *ça fait une sacrée paye !* ; c'est en effet bien plus que l'âge de son pépé Casper, qui a pourtant atteint le siècle et qui a pour lui, contrairement à la bestiole, de ne pas essayer de se faufiler en douce dans tous les coins et recoins de la cuisine (pépé Casper ne quitte pas son fauteuil roulant où il bavoche sur le journal de

la veille, quand il n'invective pas tous les membres de la famille en les traitant de fripouilles, de cuistres et de gougnafiers).

La blatte est d'ordinaire une bestiole d'une taille respectable ; elle peut atteindre jusqu'à 10 cm – ce qui, certes, n'est pas grand-chose à côté du TGV Paris-Francfort qui passe sans s'arrêter en gare de Tocsin-sur-Glas (décidément, le monde est encore plus petit qu'on s'en faisait la remarque tout à l'heure), mais représente tout de même une belle pièce en matière d'insecte.

Enfin, il faut savoir que la blatte est tout à fait capable de résister à des doses de radiations qui seraient létales pour pépé Casper ; la bonne ménagère doit s'en souvenir avant d'essayer de s'en débarrasser en rejouant Hiroshima dans son trois pièces cuisine.

De fait, la bonne ménagère sera mieux inspirée d'agir à l'instar de la guêpe de la famille des Ampulicidés.

Elle piquera la blatte directement dans un ganglion nerveux situé dans le thorax, ce qui aura pour effet de paralyser l'insecte le temps qu'elle lui inflige une seconde piqûre dans une zone du cerveau qui commande le réflexe de fuite (il y faut de la précision ; il ne s'agit pas d'avoir la main qui tremble) ; la blatte rendue ainsi aussi docile que l'agneau pascal, la bonne ménagère n'aura plus qu'à l'attraper délicatement entre le pouce et l'index pour l'apporter à son terrier (il faudra qu'avant de passer à l'attaque, elle ait pensé à le creuser) ; suite à quoi elle pondra sur elle et bouchera l'entrée de la galerie ; ses larves n'auront plus qu'à dévorer vivante la prisonnière ; ce sera tout bénéfice en matière de biberons, de petits pots aux légumes, de soupes et de purées ; la bonne ménagère n'aura plus qu'à se congratuler d'avoir réussi, sans faire de sa maison un nouveau Tchernobyl, à triompher du nuisible.

NB : Wikipédia nous enseigne que les espèces tropicales sont adaptées aux fortes chaleurs et à l'humidité de la jungle. C'est très bien de le préciser ; ça montre tout le sérieux de l'entreprise encyclopédique ; néanmoins, on eût été étonné d'apprendre que la blatte tropicale adore gambader sur la banquise à l'instar de la faune arctique : l'ours polaire, la

bernache de Hutchins, le harfang des neiges et Paul-Émile Victor, pour ne citer qu'eux.

LE BONOBO

(Avertissement sans frais : Notre objectif premier était de

dresser un portrait sans fard de ce primate connu aussi sous les noms de chimpanzé nain ou chimpanzé pygmée. Mais c'était sans compter sur madame notre mère, qui, alertée par une indiscretion de notre femme de ménage (Jézabel Pantruche) toujours en train de fourrer son nez dans nos papiers, menaçait de nous dénoncer à l'évêché, voire à la Sainte Inquisition, si l'on persistait dans notre intention démoniaque (sic) d'offrir un piédestal à cette vergogneuse bestiole réputée pour se complaire dans la luxure, le stupre et la fornication (re-sic). Car madame notre mère fait partie de ces paroissiens qui entendent bien répondre à l'injonction biblique de croître et de multiplier (nous-même et nos douze sœurs [12] en sommes la preuve vivante) mais qui se refusent à seulement envisager la manière de s'y prendre, la meilleure à leurs yeux restant celle choisie, on s'en souvient, par la Vierge Marie et qu'on pourrait définir comme une abstinence procréative – mais toutes les femmes ne sont pas la mère de Dieu. [Pour information, et parce qu'il est toujours plaisant de s'instruire en s'amusant, la science néonatalogique répertorie la chose sous le nom d'opération du Saint-Esprit.] Il s'ensuit que, par respect filial, on s'est vu obligé de purger notre écrit (20 pages à simple interligne, car le bonobo est un sacré luron) de tout ce qui aurait pu hérissier son poil de paroissienne. De ce fait, cet article n'est plus que l'ombre de ce qu'il aurait pu être si l'on avait eu l'opportunité de naître orphelin. En revanche, sa lecture sera sans péril pour les enfants de chœur, les petites sœurs de l'Assomption, les séminaristes, les caméristes du pape et les fabricants de fonds baptismaux.)

Dans les paralipomènes (*Les parali-quoi ?* s'exclame Jézabel Pantruche, qu'on renvoie fermement à ses serpillières – elle en utilise deux, alternativement, pour ne pas faire de jalouses) ; dans les paraliplomènes de ses *Prolégomènes à toute science bonobienne*, Albine de Saint-Derche (naturaliste autodidacte lamarckienne et femme du monde darwinienne) écrit : *Comme nous ne sommes pas tombée de la dernière averse, on ne nous fera pas prendre des vessies pour des chandelles romaines (ni pour des feux de Bengale) et nous ne couperons pas dans la fadaise grotesque propagée par des*

primatologues interlopes, peu soucieux de véridicité phylogénétique, qui tentent de nous faire accroire que le bonobo ne serait qu'une sorte d'espèce de genre de chimpanzé.

Le bonobo, poursuit-elle, nous le connaissons comme le fond de notre poche – et même, si l'on ose dire, comme le fond de notre culotte en dentelle –, pour l'excellente raison que nous avons vécu maritalement de longues et heureuses et libidineuses années avec lui ; nous l'appelions Nabuchodonosor et lui nous donnait du Jane dans nos moments d'intimité, parce qu'il avait longtemps pratiqué Tarzan (qu'il avait d'ailleurs contribué à déniaiser).

C'est bien simple, conclut-elle, un bonobo croiserait-il un chimpanzé qu'il ne le saluerait même pas, sans parler de lui offrir une fellation ou un cunnilingus, selon le sexe.

De crainte de déplaire à madame notre mère, on ne prendra pas position (fût-elle même non kamasoutresque) dans cette querelle, mais il est vrai qu'on a pu remarquer que, contrairement au chimpanzé, le bonobo présente une face foncée plutôt que claire.

Et que, de plus, il porte la raie au milieu.

Ça, nous explique Michou, notre coiffeur, c'est la première chose qu'on apprend quand on se lance dans les études de primato-capilliculture.

Faut-il en déduire qu'Albine de Saint-Derche chevauche plus que d'autres de ses confrères la vérité bonobienne ?

On ne sait pas, mais on n'est pas loin de croire qu'en la matière, notre ignorance est plus un atout qu'un préjudice.



Génétiquement parlant, le bonobo est le primate le plus proche de l'homme.

Il partage en effet 98,7% de son génotype avec Aristide Plumier, notre bookmaker.

C'est la même chose avec Fernand Van der Straeten, notre fournisseur de mimolette AOC.

Ou avec n'importe lequel de nos hommes politiques.

La chose n'est pas pour nous surprendre.

Sans en tirer de conclusions hâtives, on avait déjà noté que

l'homme politique (au moins dans des conditions normales d'utilisation) avait sensiblement moins de cervelle que le portemanteau.

Ce qui est aussi le cas de notre singe, lequel se révèle incapable de reconnaître la théorie de la Relativité, sauf si on la lui présente avec, comme lui, une raie au milieu.

C'est bien la preuve qu'il ne faut pas attendre du bonobo des remèdes à la crise.

On ne pourrait être que déçus et conséquemment poussés à aller taquiner le goujon au lieu de remplir notre devoir électoral lors de la prochaine consultation.

Surtout si le soleil brille, que la brise est câline et qu'une bouteille de chardonnay est en train de rafraîchir dans le courant tranquille.

Telle est la fragilité de nos sociétés démocratiques.

Toujours en concurrence avec la pêche à la ligne.

Et avec le chardonnay.

On en frémit.



Le comportement proche de l'humain qui prédomine chez le bonobo concerne le sexe.

En effet, le bonobo [*censuré*], ce qui implique que [*censuré*].

Ainsi, lorsqu'il [*censuré*], le singe se plaît-il à [*censuré*].

Il ne faudrait pourtant pas en conclure que [*censuré*], d'autant que le bonobo, comme de nombreuses études l'ont parfaitement démontré, n'est pas [*censuré*], même et peut-être surtout s'il [*censuré*].

De tout ceci, il ressort que ce primate est non seulement [*censuré*], mais aussi qu'il [*censuré*], surtout quand, à la suite de circonstances qu'il serait trop long d'exposer ici, il [*censuré*], sans que, naturellement, il [*censuré*].

Il fallait que cela fût clairement exposé.



Le bonobo est végétarien.

Il ne consomme que très rarement de la viande.

C'est très dommage, car on lui aurait volontiers donné notre femme de ménage à croquer en guise d'amuse-gueule.

Nul n'est parfait.

Hormis le dessert glacé sans cuisson connu sous ce nom.

NB : Pour qui, sans crainte des autorités ecclésiastiques, serait curieux de s'instruire davantage sur le lovelace de la sylvie équatoriale, nous conseillerons la lecture de l'ouvrage de Gustave Pédaleau, Bonobo, le clown du cirque Bigorno. Il n'en apprendra guère plus sur l'obsédé sexuel congolais (contrairement à ce que son titre pourrait laisser supposer, le livre n'aborde en aucune façon les mœurs circassiennes du primate), mais il est toujours plaisant de découvrir à la fois les coulisses d'un grand cirque et les raisons pour lesquelles il vaut mieux consommer les clowns avant qu'ils ne soient trop mûrs.

LE BOULINGRIN

Le boulingrin est un herbivore appartenant au sous-ordre des Platoniciens.

Il vit dans un terrier (creusé au milieu d'une plate-bande), dans lequel il se couche en tournant le dos à l'entrée.

L'œil spéculatif (on dirait le cousin Géraud quand il médite son tiercé), il contemple, sur la paroi de son abri, et son ombre

et celles projetées d'objets situés derrière lui ; il s'interroge sur les conditions d'accession du boulingrin à la connaissance de la réalité ; il questionne aussi la difficile transmission de cette connaissance.

Le boulingrin est donc un animal métaphysique.

Ça n'en fait pas une espèce consommable.

Mais ça ne l'empêche pas d'apprécier la plaisanterie, quand elle est fine et bien amenée.



Familier des parterres de gazon, le boulingrin n'est donc pas originaire du désert de Gobi, et les beautés arides du Sahara l'indiffèrent.

(Au reste, force est de reconnaître qu'il n'a jamais prétendu non plus être natif de la mer de sable de la forêt d'Ermenonville.)

Il préfère les grandes plaines d'Amérique ou les vertes prairies du Kerry.

Il y remplace avantageusement la tondeuse et le taille-bordure électrique.



Le boulingrin est un lagomorphe.

Ce n'est pas de la médisance ; c'est seulement ce qui fait de lui un proche parent du lapin plutôt que du hanneton ; il se distingue pourtant de l'hôte du clapier (comme dit notre cousine Hermance, qui se pique, à grand renfort de méta-phores, de désherber la poésie), par sa taille (3 m au garrot) et par ses oreilles (qu'il porte frisées).



Au risque de décevoir nos amis Québécois (en particulier notre joyeux camarade Amédée Lafleurette, à qui l'on doit la technique révolutionnaire de l'extraction du sirop d'érable à la fourchette), il nous faut préciser que le nom du boulingrin ne provient pas du boulingrin, même en passant par le bas-saxon, par l'algonquin ou par la porte de derrière.

En effet, le boulingrin (l'animal) ignore jusqu'à l'existence du boulingrin, ce jeu de boules que les Britanniques préfèrent appeler *lawn bowling* pour la raison assez simple que le mot *boulingrin* n'existe pas dans leur langue.

La connaîtrait-il qu'il n'est même pas du tout certain qu'il daignerait s'y intéresser ; au reste, on a pu voir qu'il était déjà très occupé à déchiffrer les ombres portées sur la paroi de son terrier ; de plus, d'aucuns (dont notre copine Sylviane, laquelle s'est prise d'une passion irraisonnée pour l'animal à la suite d'un déboire sentimental) ; d'aucuns avancent aussi qu'en tout état de cause, de par sa nature, le boulingrin serait plus disposé à concourir à une épreuve de pétanque, de boule lyonnaise ou de boule de fort angevine.

On veut bien, mais ça reste à démontrer.

NB : Il arrive parfois qu'on confonde le boulingrin et le lièvre turc. C'est absurde : le lièvre turc porte le fez et fume le chibouk.

LE BOUSIER

Comme son nom l'indique, le bousier fait ripaille de bouses. Mais aussi d'autres fèces (quoique spécialisé, son menu est varié).

C'est pour cette raison qu'on le qualifie, à juste titre, de coprophage (du grec ancien *kopros* [ex-crément] et *-phage* [manger]), car l'étymologie, au rebours de Dieu le Père, ne procède jamais au hasard, les yeux fermés.

Je sens qu'on va, là, atteindre des sommets ! s'écrie Olivia Ferrata, notre camarade de cordée, primesautière as-

censionniste piémontaise bien connue des milieux de l'alpinisme mondain pour avoir inventé le piolet à goulotte.

Que voulez-vous dire ? lui demande-t-on, quelque peu surpris par cette interruption.

Eh bien, on va parler de merde, non ?

(Il est à souligner que notre pétillante Italienne ne s'embarrasse guère de circonlocutions ni d'euphémismes.)

Pas seulement, sémillante Olivia, lui répond-on ; *pas exclusivement, et uniquement incidemment.*

Eh bien, vous, au moins, vous ne mégotez pas sur les adverbes ! nous accorde-t-elle.

Et puis, vous savez bien, pétulante Piémontaise des cimes, que la science n'a pas de ces pudeurs.

Tu parles, Charles ! nous rétorque-t-elle, un peu cavalièrement (bien qu'il ne soit pas du tout question, ici, d'équitation) ; *elle a bon dos, la science ; vous allez en profiter, oui, pour laisser libre cours à votre coprophilie !*

Allons, allons, fringante varappeuse, on sait bien que vous nous faites marcher ; c'est amusant, bien sûr, mais ça ne fait pas avancer la science zoologique.

Ça ne fait pas non plus avancer le schmilblick ! conclut-elle – dans une leste pirouette, car, quand elle ne défie pas les abîmes, Olivia Ferrata occupe ses loisirs comme acrobate reichienne sur la piste du cirque Annapurna.



Bon, reprenons après cette intervention plaisante, certes, mais intempestive, un peu.

Le bousier, disait-on, fait bombance de bouses (il faut d'ailleurs comprendre que s'il n'était pas là pour veiller à l'assainissement agraire, les prés où pâturent les paisibles mais coliqueuses vaches seraient depuis longtemps trans-formés en immondes champs d'épandage).

Et cela remonte à l'Antiquité lointaine, comme en témoigne l'Égypte ancienne qui ne trouva rien de mieux que de vénérer plusieurs espèces de l'insecte, en particulier le Bousier sacré (en latin – ce qui est étonnant car on eût attendu plutôt des hiéroglyphes – *Scarabaeus sacer*).

Notons que ce *Scarabaeus* – *sacer* ou non – est bien pratique, car il nous enseigne, sans qu'on ait à chercher plus loin, que le bousier est un scarabée (d'un autre côté, c'est la moindre des choses ; on n'en attendait pas moins de lui).

Le bousier est donc un coléoptère, c'est-à-dire qu'il est un insecte doté d'élytres protégeant ses ailes.

Ses ailes ?

Eh oui, on a bien dit *ses ailes*, ce qui ne peut que sidérer – on le comprend bien – le promeneur, peu coutumier des mœurs de la bête, qui croise sur son chemin bucolique le bousier en train de pousser avec ses pattes arrière sa boule d'excrément.

En effet, comment imaginer que cette bestiole rebondie, genre de noir bulldozer animal, puisse quitter le sol et battre des records de vitesse en vol ?

Et pourtant, il le quitte, le sol, et il en bat, des records de vitesse en vol.

Notre encyclopédie nous enseigne, sans donner cependant de vitesse précise, que *l'insecte vole très vite avec un bourdonnement de vieux bombardier*.

Là encore, notre encyclopédie omet de spécifier de quel avion exactement il s'agit.

Décidément, notre encyclopédie prend un peu trop sa tâche à la légère ; force va nous être de la mettre au rancard pour la remplacer *presto* par le *Manuel des Castors Juniors* ou par *La Science pour petits et grands (voire moyens)* de Barnabé Lencensoir.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas dans notre encyclopédie (indigente) mais dans *Manuelo, el escarabajo pelotero* de Feliciano de Aranjuez qu'on apprend qu'en Espagne, il n'est pas rare d'en trouver, des bousiers, en grand nombre sur les plages.

L'insecte (à tout le moins dans sa version ibérique) serait-il un adepte des bains de mer ?

Eh bien, non, pas du tout.

À dire la vérité, la mer qu'on voit danser, comme chez Trenet, le long des golfes clairs, il s'en bat les mandibules ; il est totalement insensible à la poésie du chant des bulots.

Non, c'est simplement qu'en raison du passage régulier de cavaliers, le scarabée montre une prédilection pour le rivage marin.

Car l'animal (on s'en doutait) se fait un régal du crottin, et c'est ainsi que lorsque s'approche un cheval, on voit de véritables hordes de bousiers s'élever dans les airs et fondre sur l'équidé com-me la vérole sur le bas clergé ou comme l'onglée sur Madame Bromure, notre concierge, quand l'hiver venu, elle balaie le trottoir devant la copropriété.

C'est, paraît-il, un spectacle à ne pas manquer (encore que, paradoxalement, propre à faire fuir le touriste qui n'a pas débarqué là pour assister à un festin fétide mais pour se tremper les fesses dans la grande bleue).



Il n'en a certes pas l'air, mais, à son échelle, le bousier est considéré comme l'insecte le plus fort, sinon de l'univers, au moins de notre planète, car on ne sait rien des exploits des hercules entomologiques martiens.

Généralement on l'ignore (ce qui, dans la vie quotidienne, n'est pas nécessairement un handicap), mais le bousier est un sacré bougre d'athlète, un haltérophile hors pair, capable de vous soulever une masse équivalente à 1141 fois son poids, avec la même aisance que l'oncle Babylas balançant dans les airs une enclume en papier mâché pour le plus grand amusement de ses nièces et neveux.

1141, ne nous le cachons pas, ce n'est pas des clopinettes : c'est exactement le nombre 1000 auquel on a ajouté le nombre 141.

Et cela équivaldrait pour un être humain (mettons pour Me Rosencrantz Guildenstern, notre notaire shakespearien) à soulever comme un seul homme pas moins de 80 tonnes, c'est-à-dire le poids de six autobus à impérial (mais il faudrait, bien sûr, au préalable, que l'idée ait germé dans sa cervelle ; connaissant plutôt bien Me Guildenstern [il nous arrive souvent d'être partenaires à la pétanque scandinave, où il se révèle être un redoutable gardien de cochonnet], il est peu vraisemblable que la chose lui passe un jour par la tête).

Toujours est-il qu'on en bée d'admiration, et l'on se dit que les cavaliers espagnols n'ont qu'à bien se tenir – encore qu'on ait vu que le bousier est plus intéressé par les déjections du

cheval que par l'animal lui-même ou par celui ou celle qui le monte.



Le bousier n'est pas snob ; il fréquente sans préjugés les milieux les plus variés.

Déserts, terres cultivées, forêts et prairies : tout lui est assiette, où il banquette comme un Gargantua scatologique, après avoir poussé la pelote de son repas comme un Sisyphe excrémental.

Au demeurant, on le trouve sur tous les continents.

Sauf en Antarctique.

Chose qui ne devrait pas nous surprendre (au moins qui ne devrait pas ébaubir l'observateur un peu perspicace), car, comme le souligne très judicieusement le petit Enzo, le fils de notre fouguese camarade piémontaise : *Des vaches paissant sur la banquise, on n'est pas près d'en récolter treize à la douzaine !*

Ça ! il ne manque pas de sagacité, le petit Enzo.

Et l'on peut déjà prédire qu'il ira loin, le petit salopard, si toutefois, entre temps, il n'est pas gobé tout cru par un igloo.



La science a démontré, un jour qu'elle n'avait rien de mieux à faire, que le bousier est le seul insecte capable de se diriger grâce à l'observation des astres, à l'instar du phoque, de certains oiseaux et de M. Barbacane, l'inventeur de la boussole métaphysique.

Parce que cela faisait déjà un bon moment que la science se demandait : *Mais comment fait donc ce petit merdaillon pour choisir, avec autant de précision, le chemin le plus court entre un point A et un point B, y compris par les nuits sans lune où même le citoyen le plus évolué n'est pas fichu de retrouver son épouse ou ses clés ?*

On connaît la science : c'est une Madame Je-sais-tout qu'insupporte les énigmes, surtout quand elles sont posées par un petit insecte de rien du tout.

Elle a donc étudié la chose, avec tout le sérieux qu'on lui connaît, en s'appuyant sur une méthodologie complexe, incompréhensible au commun des mortels, pour parvenir à la conclusion que le bousier se dirige grâce à la Voie Lactée (et non *la Voix Lactée*, comme l'écrivait encore hier, dans sa dissertation portant sur l'influence des contraltos dans l'industrie laitière, notre neveu Jérôme qui se destine au métier de redresseur de pis dans la ferme des Mille Vaches).

Depuis cette découverte admirable, on a entendu dire (mais est-ce seulement une rumeur ?) que la NASA envisagerait d'enrôler le bousier dans ses équipes d'astronavigateurs, encore qu'à ce qu'on sache, dans l'espace, les météores soient plus à craindre que les bouses de vache.

Mais il est vrai qu'on n'est pas non plus un spécialiste.

NB : Outre les excréments, le bousier se nourrit aussi de résidus de parturition. C'est la raison pour laquelle on conseillera aux sages-femmes attachées à l'hygiène d'en avoir toujours au moins une demi-douzaine à leur disposition.

LE CABILLAUD

Jusqu'à preuve du contraire, le cabillaud est un poisson.

Mais c'est un poisson compliqué.

Car c'est aussi une morue.

Sans compter que, sous ce nom, c'est également une femme de mauvaise vie.

Comment s'y retrouver ?

La chose paraît difficile ; elle n'est pourtant pas impos-sible.

Il s'agit surtout de l'aborder avec sang-froid.

Parce que, en réalité, elle est plus simple qu'elle n'en a l'air – *Poil au phacochère !* claironne un peu sottement la malicieuse Mirabelle, la fille cadette de notre confesseur barnabite, jeune demoiselle un peu tête en l'air qui semble avoir oublié, si tant est qu'elle l'ait jamais su : a) que le phaco-chère ne fréquente pas plus les aquariums que l'ichtyologie, b) qu'il est bien rare, pour ne pas dire rarissime, qu'un poisson, même d'eau froide, présente une fourrure – Jacob Aumusse, notre sympathique pelletier de la rue Pelage, marguillier honoraire de la paroisse de Sainte-Pelisse, nous le confirme, ajoutant : *Pour ma modeste part, j'avoue qu'il ne me viendrait pas à l'esprit de vendre la peau du colin d'Alaska avant de l'avoir panée.*

C'est un professionnel qui s'exprime ; ce n'est pas un déconneur comme il y en a tant ; sa parole vaut donc, sinon de l'or, au moins du vison ou de l'astrakan.

Mais reprenons.

Lorsque l'animal est frais, on le nomme *cabillaud* (c'est également vrai quand il se présente sous sa forme congelée) ; lorsqu'il est sec et salé, il devient illico une morue.

(Notons qu'il n'y a qu'en France qu'on opère ce distinguo ; partout ailleurs, le poisson, on ne lui adresse même pas la parole.)

Quant à la femme de mauvaise vie (qui répond aussi au nom de *greluche* dans la nomenclature zoologique), on la distingue aisément à ses mœurs interlopes et à sa manie d'arpenter les trottoirs.

De mémoire de terre-neuvas, on n'a jamais vu le moindre cabillaud mener la vie de bâton de chaise ; on ne l'a jamais surpris à s'abîmer dans la débauche ; on ne l'a jamais observé en train d'user ses talons sur le macadam des trottoirs ; on n'a jamais constaté qu'il frayait avec le maquereau (ce sont, maquereau et cabillaud, les représentants de deux espèces qui ne se saluent pas).

Le cabillaud est d'une moralité parfaite ; il garde même toutes ses vertus lorsqu'on le sale ; sous sa forme momifiée il est de toute façon trop sec pour envisager sérieusement de s'abandonner au stupre et à la fornication tarifés.



Le cabillaud vit en bancs.

C'est plus commode.

Le poisson est petit ; la mer, immense ; le morutier s'épuiserait et courrait à la faillite s'il devait pêcher les morues une par une.

Ni Dieu ni la zoologie ne veut pas la ruine du morutier.



Disons le haut et fort : le risque est moindre de confondre le cabillaud et l'anchois.

Au vrai, plus que moindre, ce risque est nul.

Parce que, au contraire de l'anchois, le cabillaud ne décore jamais une pizza, pas plus qu'il n'entre dans la recette originale de la tapenade.

En vérité, on ne sait plus très bien pourquoi il nous a paru important, sur le moment, de souligner la distinction entre les deux espèces.

Si la chose nous revient, on se fera un devoir citoyen d'en faire part sans attendre.



Sous son nom de morue, le cabillaud ne laisse pas de nous surprendre.

De son foie, on extrait une huile (fort utile pour pousser les enfants à la nausée) ; en peinture, il prête sa queue pour qu'on en fasse un large pinceau plat ; dans la mode, le queue-de-morue est un habit de cérémonie à longues basques étroites.

On voit par là que le cabillaud n'est pas un barbare hirsute ; même vivant au fond des océans, il demeure attentif aux affaires du monde ; on ne peut que l'en féliciter et offrir en exemple son ouverture d'esprit.

La morue est un modèle pour l'homme éclairé.

NB : Du côté de Lorient, le Breton proverbise : Mieux vaut une baleine sur le toit qu'une morue dans son lit. On ne sait pas ce qu'en pense le syndicat des charpentiers armoricains.

LE CALIFOURCHON

Le califourchon n'est pas califourchu.

Le califourchon n'est pas califourchu, pour la raison que le terme *califourchu* est ignoré du dictionnaire.

(On s'interroge sur ce que fiche l'Académie française ; on se demande ce que branlochent messieurs Larousse, Robert et consorts.)

C'est bien dommage, car il nous eût été fort plaisant de pouvoir écrire des choses du genre : *Bien que sexagénaire, tante Irène était encore fort joliment califourchue, Les anges califourchus ne broutent pas le persil, ou encore De gros nuages califourchus jouaient au golf dans l'azur.*

Elle ne le sait pas, elle ne s'en doute même pas, mais la langue française perd dans l'affaire un adjectif inestimable, qui, eût-il été forgé, aurait changé toute la physionomie de la littérature.

Qu'on songe seulement à ce qu'aurait pu donner les *Illusions califourchues* de Balzac, les *Aventures califourchues de Tartarin de Tarascon* de Daudet, la *Rue des boutiques califourchues* de Modiano, *l'Éducation califourchue* de Flaubert, les *Liaisons califourchues* de Laclos, les *Précieuses califourchues* de Molière, les *Poèmes califourchus* de Verlaine, la *Bête califourchue* de Zola, ou la *Recherche du temps califourchu* de Proust.

On en passe, et des plus califourchesques.

C'est à se demander comment il se fait qu'on puisse encore et malgré tout parler de belles-lettres.



Le califourchon est un grand mammifère herbivore et ongulé de la famille des Équidés.

Morphologiquement il se situe entre le cheval d'arçon et l'âne bâté : il possède la complexion sportive du premier et le front têtue du second.

Quant à sa robe, c'est celle du zèbre, sauf qu'elle est noire et blanche au lieu d'être blanche et noire.

C'est avant tout un animal de selle, comme en témoigne l'expression *monter à califourchon*.

L'étymologie, qui a toujours le premier mot, sans parler du dernier, nous enseigne que son nom vient de *fourchon* (qui désigne l'endroit d'où sortent les branches d'un arbre) et du breton *kall* (qui ne veut rien dire d'autre que *couille*).

On comprend par là que le califourchon est un animal à ne pas mettre entre les mains, ou plutôt les cuisses, des chastes demoiselles ; on saisit par la même occasion que le Breton est un gaillard qui rumine le crachin mais ne mâche pas ses mots.



Au rayon de la bienséance, il n'est peut-être pas inutile de rappeler que dans son *Bréviaire des bonnes manières à l'usage de tous ceux qui ne veulent pas être pris pour des turcs ou des wisigoths* (3ème édition), la baronne de Saint-Truc, faisant référence à l'étymologie, rappelle qu'il n'est pas du tout convenable qu'une demoiselle de quinze ans continue de s'asseoir à califourchon sur les cuisses de son grand-père, surtout s'il est encore vert.

Cela pourrait faire jaser, nous informe-t-elle.

On le croit bien volontiers.



On s'étendrait bien volontiers sur la vie et les mœurs équidesques et brouteuses du califourchon, malheureusement il nous revient à la mémoire qu'on doit encore passer notre bien-aimée aïeule au Kärcher, avant de la réexpédier franco de port dans son mouvoir.

Peut-être reviendra-t-on (à califourchon) sur l'animal, lorsque nos multiples occupations nous autoriseront de nouveau ces affriandantes escapades dans la biodiversité.

NB : Dans son ouvrage capital De la Lutte des classes considérée comme une discipline olympique, Karl Marx note qu'il y a califourchon et califourchon. En l'état des connaissances zoologiques actuelles, on ne peut que lui donner rai-son.

LE CANARD

Le canard est un oiseau ; il appartient de plein droit à la famille des Anatidés (parmi lesquels on compte l'anserelle de Coromandel, l'érismatule des Andes, l'oie-armée de Gambie, mais pas notre jeune filleule de Saint-Michel-Chef-Chef) ; le savoir permet d'achever sa grille de mots-croisés, pour peu que la définition ultime tourne autour de la généalogie canardière.

Dans le cas contraire, nous assure l'oncle Pinkuk (c'est son surnom dans la famille, car il a fait une grande partie de sa carrière comme esquimau chez *Gervais*, avant d'ouvrir dans le Gers un stalag pour palmipèdes dont il dérobe le foie, le magret, la cuisse et parfois même – détail horrifique – le gésier pour les livrer sans remords à la gastronomie françai-se) ; *dans le cas contraire, le savoir nous fait une belle jambe.*

On n'en disconvient pas.

Et l'on n'en disconvient d'autant moins qu'on n'est pas dégoulinant de sympathie pour le volatile.

On n'a, certes, rien de spécifique à lui reprocher (de mémoire, nul différend ne nous a jamais opposé), mais, d'un autre côté, sa destinée n'occupe pas une place prépondérante dans la longue liste de nos tracas ; la précédent, par ordre d'importance, notre consommation de cocaïne qui est en train de chuter, la tête de delco de notre machine à démouler les glaçons qui menace de nous lâcher, l'insolence de Jasper, notre petit dernier, qui traite sa mère de grosse vache (c'est vrai que c'est une grosse vache, mais ce n'est pas à lui de le lui faire remarquer), l'obtention par notre fille Callipyge de son CAP de majorette (au vu des dernières appréciations de ses maîtres, il paraîtrait qu'elle n'ait pas la cuisse assez légère, encore qu'on la soupçonne d'entretenir des rapports dé-lictueux avec son bâton), que sait-on encore ? la sciatique de Mme Groslevain, notre concierge, qui l'empêche de nous monter le courrier, et les hoquets inquiétants de notre réfrigérateur dont la garantie vient

juste d'expirer – bref, toutes ces sortes de choses qui font que notre existence ressemble plus souvent à une cour des miracles qu'à la vallée de roses que chante le poète halluciné.



Répetons-le : le canard est un oiseau ; on insiste au bénéfique particulier de notre sœur Mauricette, laquelle devra quand même finir un jour par admettre que son fils Abélard n'est pas plus un halbran qu'un tadorne ou un souchet.

Il faudra bien, un jour, qu'elle cesse de donner à notre petit neveu, dans une sorte d'obsession ornithologique, dans une espèce de délire volailleux, et aussi dans l'espoir insensé qu'il finira par se muer en cygne majestueux, du *mon petit ca-nard* jusqu'à la nausée.

Jusqu'à preuve du contraire, le petit Abélard ne possède pas d'ailerons, il n'est pas pourvu d'un bec aplati propre à filtrer la vase (il n'a qu'un bec-de-lièvre), il ne se déplace pas en tortillant du croupion, il ne fait pas *coin-coin*.

Et la dernière fois qu'on l'a vu à la plage, il n'avait pas les pieds palmés.

(Il est atterrant de constater combien nos mères s'obstinent à voir dans le vilain petit canard qu'on est tous le grand cygne olympien qu'on ne sera jamais ni les uns ni les autres ; il y a de l'aveuglement pathologique dans cette histoire ; il n'existe vraiment qu'une mère pour prendre ainsi son avorton pour un César ; l'ornithologue a beau dire et répéter, approuvé par l'oncle Pinkuk, qu'un canard est un canard, un cygne, un cygne et qu'aucun colvert, carolin ou barbarie ne dansera jamais dans le ballet fameux de Tchaïkovski, rien n'y fait ; la cécité maternelle continue ses ravages et pose sur les épaules de sa progéniture l'écrasant fardeau d'un idéal inatteignable – on gagnerait tous à naître dans un chou.)



Le canard ne parle pas.

Il faut le savoir.

De fait, ce n'est pas que l'animal soit muet (il cancanne,

caquette ou nasille à loisir, nous explique aimablement Monsieur Littré qui semble très calé sur le canard, en tout cas bien mieux que le citoyen ordinaire), mais il refuse (ou est incapable – la science en dispute encore) de s'exprimer clairement.

En conséquence de quoi, il est inutile d'attendre du canard des nouvelles fraîches (ou moins fraîches, voire même complètement défraîchies) ; pour se tenir au courant des soubresauts de l'actualité, mieux vaudra s'adresser au canard plutôt qu'au canard.

On pourra le choisir enchaîné.



De la même manière, le canard ne chante pas.

Il ne faut pas trop compter sur lui pour entonner le grand air du *Trouvère* ou le fameux *Viens poupoule* qui fit les beaux jours du caf' conc, à une époque où, nom de Dieu ! on savait encore s'amuser.

Comme le dit encore l'oncle Pinkuk (à l'instar de Monsieur Littré, et même s'il n'a lui-même jamais commis de dictionnaire, il connaît la bestiole sous toutes ses coutures), le canard n'est qu'un *couac*.

Entendons par là que, dans le patois gascon, le canard est à peu près aussi mélodieux qu'une scie sauteuse (encore que la comparaison soit quelque peu aventurée, étant donné que, sur le stade, le canard saute beaucoup plus loin que la scie – l'athlétisme scientifique est là pour le prouver).



Le canard ne gagne rien à être trempé, comme un sucre, dans une tasse de café ou dans un verre de gnôle.

Là-dessus aussi, tonton Pinkuk est catégorique.

Ce sont des mœurs de sacrés foutus sauvages, s'emballe-t-il ; ce n'est pas parce qu'on le boulotte avec des oranges ou avec des navets qu'il faut traiter le volatile par-dessous la jambe ; un peu de respect, bordel de merde ! comment voulez-vous que notre jeunesse ne foute pas le feu aux satanées

bagnoles et n'entraîne pas son aïeule dans de cochonnes tournantes, si on ne lui inculque pas, par la force de l'exemple, si besoin à coups de botte au cul, sous la menace de l'échafaud peut-être, une plus saine notion des règles qui conditionnent, triple chiotte ! la vie en société ?

Bien sûr, l'oncle Pinkuk a la tête près du bonnet (en peau de phoque), mais comment ne pas se rendre à de si forts arguments ?

Surtout quand ils sont présentés, dans un louable souci pédagogique, avec une telle pondération ?



Or donc, nos yeux sont à présent ouverts sur tout ce que le canard n'est pas et ne fait pas.

C'est une chose excellente, mais, au final, qu'est-ce que le canard ?

Car la question reste posée.

Eh bien, disons-le tout net (au risque de blesser, peut-être, les âmes sensibles) : le canard est un oiseau sauvage ou de basse-cour.

Dans les deux cas, il n'y a pas de quoi grimper aux rideaux.



Au 18ème siècle, un nommé Vaucanson inventa un automate en cuivre doré, aujourd'hui disparu, mais dont l'histoire retient la mémoire sous le nom de *canard digérable* ou *canard de Vaucanson*.

Cette mécanique battait des ailes, cancanait, barbotait, mangeait, buvait et, surtout, digérait comme une véritable créature (d'un côté, on lui faisait avaler des graines et, de l'autre côté, on récoltait une sorte de bouillie verte).

Cela fit sensation.

Surtout auprès des passionnés de fientes de volaille.

Et la preuve qu'il en existe, c'est que les édiles de Grenoble ont donné le nom de l'inventeur à une place et à un lycée.

C'est à ne pas croire, mais si.

Et voilà quel douteux hurluberlu on donne en exemple à notre jeunesse.

Si l'on n'avait pas une âme si bien trempée, il y a fort à parier que ça nous ôterait l'envie de procréer.



Chacun connaît l'expression *Il ne faut pas prendre les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages*.

(Audiard en fit, d'ailleurs, le titre de son premier film.)

Mais chacun (et Audiard lui-même) a-t-il bien mesuré que cette expression induit que les canards sauvages ne sont pas progéniture du Créateur ?

La question mérite d'être clairement posée.

Au risque de froisser certaines susceptibilités.

(Mais la science évolue bien au-dessus de ses petites et autres mesquineries.)

Car elle entraîne, cette question, une autre et fort troublante interrogation : De quel chaudron ou de quel atelier de confection les canards sortent-ils ?

Pas de ceux de Satan, tout de même ?!

À ce jour, le Vatican n'a publié aucune réponse qui satisferait notre curiosité phylogénétique.

NB : Il est aisé de distinguer la figue de Barbarie du canard de Barbarie. La figue de Barbarie dérive de l'ovaire infère qui adhère au réceptacle floral ; le canard, lui, se contente de dériver sur la mare. C'est une différence appréciable.

LE CASTOR

Nonobstant ce que laisse entendre un certain milieu germanopratin, le castor n'est pas un mammifère sartrien ; le deuxième sexe, il s'en tamponne le coquillard ; hardiment.

De fait, plus qu'une jeune fille rangée, l'animal est un rongeur en bonne et due forme (comme, avec ses ongles, Cécile,

la fille sournoise de notre concierge) ; il n'a jamais lu *l'Être et le néant* (à dire vrai, nous non plus) ; il se caractérise par sa queue plate en forme de palette (ce qui lui est bien utile, croit-on, pour battre le linge au lavoir et retourner les crêpes à la Chandeleur), par ses pattes palmées (mais il n'y a cependant aucun risque de le confondre avec le canard en celluloïd que le petit Jules apprivoise dans son bain) et par ses incisives qui ne sont pas sans rappeler celles de la cousine Rachel et lui servent à débiter des troncs d'arbre avec la même aisance que la tante Gabrielle épluche les asperges (mais ça n'a rien à voir).

Mine de rien, le castor est le plus gros rongeur européen.

C'est pourtant un petit garçon à côté du capybara, que le zoologue nomme aussi *cabiai* pour bien montrer que c'est lui, naturaliste, et non pas le quidam de passage (disons au hasard notre beau-frère Jude – qu'on surnomme *l'Obscur*, parce que, bègue de chez bègue, nul ne comprend jamais ce qu'il bredouille), qui possède et le savoir et la manière de s'en servir pour remporter le *Jeu des mille euros*.



Le castor est un animal globalement sympathique.

On déconseillera toutefois d'essayer de l'acclimater dans sa salle de bain.

Surtout si l'on habite une maison ossature bois.

Car l'animal en ferait, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, un vilain tas de copeaux.

C'est une chose bonne à savoir.

Le castor souffre en effet d'une névrose bien particulière, qui le pousse à s'en prendre compulsivement à tout ce qui ressemble de près ou de loin à du bois.

Ainsi passe-t-il l'essentiel de son existence à s'attaquer aux arbres (qui, soulignons-le en bonne justice, ne lui ont jamais rien fait) et se révèle capable d'abattre un tronc de 12 cm de diamètre en moins d'une demi-heure (il est presque aussi efficace que la scie égoïne électrique multifonction RS890K de chez Black & Decker) ; il s'en nourrit et utilise les restes pour construire des barrages et des huttes ; sorti de là, le castor ne sait pas quoi faire de ses dix doigts.

(Inutile, donc, de compter sur lui pour changer une roue, repeindre le plafond ou faire tourner les tables ; les tables, il ne les fait pas tourner, il en fait de la sciure ; si la chose réjouit le marchand de meubles, elle désole la ménagère qui doit passer et repasser encore l'aspirateur : elle va louper le début des *Feux de l'amour*.)

Mais pourquoi des barrages ?

(La question est pertinente, encore qu'il ne soit à craindre qu'elle ne passionne que les castorphiles.)

Pourquoi pas des barrages ? répond l'oncle Sosthène, qui se pique d'avoir l'esprit scientifique et ne manque jamais d'avoir une réponse à tout.

En vérité, le castor construit des barrages pour relever le niveau des rivières.

C'est parce qu'il loge avec sa famille à l'intérieur de ces architectures artisanales et que, snob comme pas deux, en tout cas comme la cousine Denise qui ne rêve que marinas sur la Riviera, il n'a jamais ambitionné autre chose que la propriété d'une villa les pieds dans l'eau.



Le castor est monogame.

C'est aussi le cas du gendarme mobile, de l'instituteur, du bibliothécaire, du douanier, du clown Pippo et de la plupart de nos contemporains.

Lorsqu'il choisit une compagne, c'est pour la vie.

C'est tout le contraire du gendarme mobile, de l'instituteur, du bibliothécaire, du douanier, du clown Pippo et de la plupart de nos contemporains.

Dans l'existence castorienne, le divorce n'existe pas.

Unis devant Dieu et devant leurs congénères pour le meilleur et pour le pire, monsieur et madame Castor mettent un point d'honneur à respecter leurs vœux et à périr d'ennui dans la monotonie matrimoniale.

Faut-il les admirer pour cela ?

La science en dispute encore.



Le castor est bavard.

Qui parviendra à lui couper le sifflet n'est pas encore né.

Il possède un mode de communication très élaboré, qui comprend les cris, les soupirs, les plaintes, les gémissements, les feulements et les murmures.

À quoi s'ajoutent des émissions d'odeurs, des claque-ments de queue à la surface de l'eau et diverses postures.

La plus étonnante est celle dite *d'exhibition*, qui consiste pour lui, en présence d'un congénère étranger, à s'armer d'une branche et à la brandir au-dessus de sa tête comme un gourdin.

Il ressemble alors en tous points à Guignol menaçant le Gendarme ; ça amuse les âmes simples, les rosières et les enfants en bas-âge.

Le militaire en permission.

Les autres haussent les épaules et passent leur chemin.

Ils ont d'autres rongeurs à fouetter.



Le castor ne pond qu'une seule fois par an.

Ebenezer Beaver, sujet britannique familier de la bête au point de porter en hiver une casquette taillée dans la fourrure du volatile, nous fait remarquer que parler de pondaison en ce qui concerne la reproduction du castor est un abus de langage.

Bien qu'il ait le pied palmé comme l'ouette de l'Orénoque et le filigule morillon (en anglais, et respectivement, orinoco goose et tufted duck), le castor n'a jamais été, n'est pas et ne sera jamais un oiseau, nous morigène-t-il, entre deux verres de scotch.

Et la meilleure preuve en est, ajoute-t-il, en caressant alternativement la tête de ses deux Welsh terriers qu'il a nommés Dylan et Thomas en hommage au poète gallois, que son vol n'a jamais été chanté par Homère.

Devant pareil argument, on ne peut que s'incliner, et l'on s'engage ici à ne plus jamais évoquer, en tout cas en public, la ponte castorienne.

Quoi qu'il en soit, ponte ou pas, la castor met au monde, annuellement, une moyenne de 2,7 rejetons.

Personnellement, cela nous semble bien suffisant, encore qu'on n'aimerait pas être le 0,7ème de la portée.

Car de quel affreux handicap souffre-t-il pour ne pas être considéré comme un individu à part entière ?

On ne le sait pas, mais on en frémit.



Les glandes dites prépucciales de l'animal produisent le castoréum, qui est une sécrétion huileuse et odorante utilisée notamment en parfumerie et comme additif alimentaire (il ne faut pas être dé-goûté).

Et il faut l'être d'autant moins, dégoûté, qu'on a montré que l'oxydation d'un glycol trouvé dans le castoréum donne une dicétone $C_{13}H_{22}O_2$ semblable à l'oxo-5-cis-tétrahydro-ionone (I) d'urine de jument gravide.

Seuls s'enthousiasmeront de cette passionnante découverte ceux que passionnent la gésine et la miction équines.

Les autres, comme nous, choisiront d'ignorer cet horrible détail.

Car il est des cas où l'inscience est, somme toute, préférable aux Lumières.

Sans équivoque, celui-ci en est un.

NB : Le castor peut vivre de 10 à 12 ans dans la nature et jusqu'à 20 ans en captivité. Cependant, la science a dé-montré que sa vie est plus courte lorsqu'il meurt plus tôt.

LE CENTAURE

Lorsqu'on parle du centaure (et l'on est parfaitement en droit de le faire ; rien dans la loi ni la jurisprudence ne s'y oppose), une première difficulté surgit : de quel centaure s'agit-il ?

Car il en existe plusieurs espèces.

On ne s'en doutait pas, mais si.

S'agit-il du bucentaure, dont le corps est celui d'un taureau (on peut alors lui coller sans barguigner le nom de Minotaure et l'enfermer dans un labyrinthe, crétois ou autre, pour l'empêcher de faire les quatre cents coups – on prendra soin, toutefois, de lui offrir, une fois l'an, sept garçons et sept filles qu'il avalera comme autant de pistaches à l'apéritif – c'est,

somme toute, un moindre sacrifice s'il nous fiche la paix le restant de l'année) ?

S'agit-il de l'onocentaure qui possède un corps d'âne mais ne brait ni ne broute le chardon ?

S'agit-il encore de l'ichtyocentaure appelé aussi centaure-triton ou centaure marin (le préfixe grec *ichtyo-* [poisson] servant surtout à signaler qu'il n'a pas l'arrière-train de notre belle-sœur Annelise, laquelle n'a jamais eu, même en sa tapageuse jeunesse, une taille d'ablette) ?

Ou s'agit-il enfin du centaure commun, dit hippo-centaure pour la raison qu'il se pavane avec le corps d'un cheval (on le reconnaît assez généralement au premier coup d'œil parce qu'il est armé d'un arc, ce qui lui vaut le sobriquet de Sagittaire [on sait, ou du moins on devrait savoir si l'on n'avait pas séché ses cours de latin afin d'aller chasser la délurée sur le Boul' Mich, que *sagittarius* signifie *archer*] – en ce cas précis, les jours où Mercure poursuit sa course en Capricorne et Vénus en Lion, le centaure se doit d'encaus-tiquer sa femelle et de demeurer fidèle à son idéal amoureux – c'est du moins ce que lui conseille vivement son horoscope, et ça n'est pas gagné d'avance si, par ailleurs, il est apparié à une centauresse qui ne rêve que de partouzer avec les Gémeaux) ?

Ben dis donc, s'ébaubit notre neveu Ganymède, qui n'a pas plus de connaissances en astrologie qu'en science amoureuse (il est encore à l'âge où, même si le doute commence à poindre, on croit que les bébés naissent, par l'entremise des papillons ou des abeilles, entre les rangées de choux frisés) ; *ben dis donc*, *c'est rien compliqué, ton truc !*

En effet, neveu Ganymède, lui rétorque-t-on, *c'est rien compliqué comme tu dis, mais qui a jamais osé prétendre que la centaurologie est une sinécure à nulle autre pareille ?*

Quand même ! ajoute-t-il en dodelinant de la tête, signe d'une perplexité préadolescente (et quelque peu acnéique) ; *quand même !...*

Un haussement de nos épaules érudites lui fait entendre qu'on est nous-même interloqué souvent par l'abscondité des êtres et des choses (cf. l'ornithorynque et le Rubik's cube, le thrichoplax en son génome et la salade de fruits, *Finnegans Wake* et le scoubidou).



Originaire de la Grèce antique, où il galopait, triquait et ribotait dans les forêts de Thessalie, le centaure commun (le temps filant entre nos mains comme le sable entre les doigts de pied du plagiste, on s'arrêtera seulement sur cette espèce-ci) est redoutable par sa brutalité et sa sauvagerie, un manque patent de savoir-vivre qui ferait se hérissier Geneviève de Fontencomble, auteur du best-seller *La Bienséance n'est pas faite pour les cacatoès*).

Se vautrant sans retenue dans des mœurs barbares, se repaissant de chair crue, montrant un amour immodéré du vin (à l'instar de la drosophile, mais lui n'est pas un insecte holométabole diptère) et un attrait démesuré pour les femmes (de toute la panoplie zoologique, il est l'un des rares animaux toujours en rut, quelle que soit la saison), le centaure n'est pas un modèle à promouvoir nécessairement auprès de la jeunesse (c'est la raison pour laquelle on vient d'éloigner notre neveu Ganymède, sous le prétexte fallacieux d'aller quérir pour nous, chez l'épicier-chiromancien de la rue du général Saxifrage (1803-1877), les racines de mandragore dont on a accoutumé d'accompagner notre souper).

Fort heureusement, l'animal n'est pas familier de notre patrie, *mère des arts, des armes et des lois* (mais pas des centaures, sinon Du Bellay n'aurait pas manqué de le signaler) ; de fait, l'unique spécimen qu'on ait jamais croisé dans l'Hexagone était pensionnaire du cirque Culbuto (renseignements pris, il ne s'agissait en fait que des clowns ibériques Pampelune et Bilbao sous une méchante couverture en poil de protozoaire).

Dès lors, épargnée par le mauvais exemple que ne manquerait pas de lui donner la bête, notre belle jeunesse française peut se conformer sans difficultés aux us et coutumes de la société qui l'abrite, à savoir tricher aux dominos et aux épreuves du bac, mentir à ses progéniteurs et tromper sa petite copine, cultiver son inculture et ses plans de cannabis, s'adonner au plaisir solitaire en rêvant à la dernière célébrité pipeule exagérément bustée, choisir la pensée magique plutôt

que l'investigation scientifique, préférer *Bucolic gang bang* (chanson des *Rotten Shephers*) à la Symphonie pastorale, manger du bifteck le Vendredi saint, pousser (occasionnellement) les vieilles dames percluses sous l'autobus qui passe – bref, tout ce qui fait qu'on n'est, une fois adultes, ni des wisigoths hirsutes ni des tudesques chauves mais des citoyens conscients, informés, responsables.



Qu'on nous permette ici une anecdote qui en dira plus long que n'importe quel interminable discours sur la dépravation et la nocivité subséquente de la bête.

L'aventure remonte à une époque très lointaine (on vous parle de ça, on n'était pas encore né, on ne promenait pas encore sur les boulevards ce physique avantageux qui incite nombre de demoiselles, et pas des moins affriolantes, à se re-tourner sur notre passage), ce qui explique qu'on rapporte la chose par ouï-dire.

Or donc, en cette époque reculée batifolait un centaure nommé Nessos, qui, à la suite de circonstances qu'on n'a guère le temps de rapporter ici (il nous reste à imperméabiliser la moquette avant la prochaine averse), tenta de dérober à Héraclès son épouse Déjanire, dans le but indé-licat de lui faire subir les derniers outrages.

Comme on peut s'en douter, Héraclès ne vit pas la chose d'un très bon œil (sans doute n'était-il pas partageux) et décocha à Nessos un trait, préalablement enduit du poison de l'Hydre de Lerne [animal aujourd'hui disparu], qui ne manqua pas de perforer proprement l'épiderme du centaure et de l'expédier *ad patres*.

Toutefois, avant de passer l'arme à gauche, Nessos, passablement vindicatif, eut, pour se venger, l'idée de confier sa tunique imbibée de son sang et du poison de l'hydre à Déjanire, tel un présent précieux qui assurerait à celle-ci la fidélité de son époux.

Déjanire, qui n'avait pas inventé l'eau tiède (ni le fil à couper la féta, car, autrement, aurait-elle accepté un cadeau de celui qui, quelques instants plus tôt, menaçait de lui faire

sauvagement son affaire ?), n'entrevit pas le piège mortel et fit enfile à Héraclès le vêtement.

Ce qui s'ensuivit est raconté par Sophocle, vaudevilliste grec, dans une des pantalonnades antiques qui ont fait sa renommée : *Les Trachiniennes* (renseignements pris auprès de notre encyclopédie qui pratique la langue grecque, au moins dans sa version française, il s'agit des habitantes de la ville de Trachis, à l'ouest des Thermopyles, lesquels se firent une certaine réputation lors des guerres médiques).

Qu'il nous suffise ici de savoir qu'Héraclès mourut dans d'atroces souffrances, qu'il abrégea en se faisant rôtir sur un bûcher, et que Déjanire choisit de se suicider.

Bref, tout ça est un peu mélodramatique, mais, s'il en était encore besoin, illustre fort bien l'extrême nocivité du centaure, lequel, même une fois mort, parvient encore à empoisonner la vie de ses contemporains.



Notre correspondant dans les Hébrides, Aonghas McLaclan (collectionneur de kilts en kit, il est aussi le zoologiste amateur à qui l'on doit la première et complète description du tartan, cet animal endémique des Orcades) ; Aonglas McLaclan nous signale que le centaure a pris pied en Écosse et s'y est reproduit.

Le centaure, nous écrit-il de sa plume celtique et bien informée, *est parfaitement connu de mes compatriotes, qui lui donnent le nom de nucklavee.*

Et de poursuivre : *C'est un animal furieusement nuisible, parce qu'il est responsable des mauvaises récoltes, des épidémies, des sécheresses, des cors au pied et de l'assèchement des nourrices humides ; son souffle seul suffit à faner les étoiles, à rendre égrotant le bétail et, comble du comble, à faire avorter les armoires et les cornemuses.*

Le nucklavee, conclut-il, *est une vraiment sale bestiole qui possède une bouche énorme exhalant une haleine pestilentielle, et un œil unique qui rougeoie comme le pos-térieur d'un babouin souffrant de prurit anal.*

On comprend dès lors que le centaure écossais n'est pas exactement un animal qu'on aurait l'idée de chasser pour s'en régaler en rôtis, en papillotes ou en civets.

D'autant que le nucklavee n'ayant pas d'épiderme, on distingue très nettement ses veines jaunes parcourues d'un sang noir.

Il faudrait un cœur mieux accroché que le nôtre pour seulement envisager de le servir à la table familiale ; disons clairement que le plat serait pour nous aussi tentant que le *haggis* (spécialité culinaire autochtone dont on ne pense pas le plus grand bien).

Il faudrait aussi mourir de faim.

(*Et encore ! s'exclame notre neveu Ganymède revenu de sa course, les mains vides parce qu'il a oublié en chemin la consigne ; la vérité oblige à dire que notre neveu Ganymède n'a pas inventé la centaurée.*)



En grec, à côté de *cavalier coureur*, le mot *centaure* peut signifier aussi *tueur de taureaux*.

La chose est remarquable, en ce sens que, s'il s'agit du bucentaure, on se retrouve alors avec un demi-taureau tueur de taureaux entiers sur les bras.

Et l'on saisit mieux d'un coup la signification occulte de ce proverbe hellénique qui nous turlupinait depuis si longtemps (on le trouve chez Homère, précisément dans le chant XXV de son *Iliade*, cette bluette qui raconte le rififi entre les Achéens et les Troyens, rififi dont la cause était la possession des fesses [mais pas seulement] de la belle Hélène) : À *taureau, taureau et demi*.



Pour conclure, on ajoutera seulement que, dans une lettre de doléances à son épouse, on se détournera d'écrire : *Tu as centaure envers moi*. On se contentera de *cent torts*, et ce sera très bien ainsi.

NB : On aura compris que, d'une manière générale, il vaut mieux se retenir d'acquérir un spécimen de l'animal pour le laisser s'ébattre dans son appartement. Ce serait comme réchauffer une vipère en son sein. Car la bête pourrait en effet vider la cave à vins, avant de s'en prendre lubriquement à la jeune fille au pair – ce qui serait la source d'enquiènements sans fin. On lui préférera donc avec raison la gerbille, l'amibe ou l'éponge si l'on a le pied marin : on n'aura qu'à s'en féliciter

LE CERF-VOLANT

Au simple énoncé de son nom, le profane imagine aus-sitôt, naïf, un animal qui ressemblerait au progéniteur de Bambi plus les ailes.

C'est aller un peu vite en besogne ; c'est méconnaître l'extravagance dont dame Nature sait parfois se rendre coupable ; c'est ignorer les coulisses souvent foutraques de la taxonomie.

À la vérité, le cerf-volant peut ressembler à beaucoup de choses mais plus que rarement au roi des forêts (comme l'appelle en vers plus ou moins réguliers, la main sur le cœur et la glotte vibrante, le poète de sous-préfecture).

Au reste, l'étymologie est sans la moindre équivoque.

(Rappelons qu'on ne discute pas avec l'étymologie ; on lui doit au contraire tout le respect que mérite une vieille dame sans doute un peu percluse, mais qui en a vu beaucoup et en a retenu davantage.)

Le terme cerf-volant, explique-t-elle en bavochant un peu mais qu'importe, vient de serp-volante, serp étant l'ancien mot français féminin pour désigner le serpent.

Ce n'est donc que par ignorance – et parce que *serp* et *cerf* se prononcent de la même manière –, qu'on a collé à l'animal la graphie qu'on lui connaît aujourd'hui.

Il n'y a pas à s'en vanter.

D'autant que ce n'est pas un bon exemple pour l'écolier que l'on tarabuste pour sa méconnaissance de l'orthographe.

On voit ici que ce n'est pas lui qui a commencé.

Et il faut cesser de croire que le cerf-volant patrouille les halliers : il y laisserait ses ailes (bien que n'étant pas un oi-seau).



Récapitulons : le cerf-volant n'appartient pas aux mammifères de la famille des Cervidés ; ce n'est pas même un volatile ; c'est contrariant, c'est douloureux à admettre, ça remettrait presque en cause notre vision du monde, mais l'étymologie demeure intransigeante sur le sujet.

Non, contre toute attente le cerf-volant est un reptile, il est même un reptile de la famille des Polymorphidés.

Polymorphidés, car il affecte, désinvolté, moult formes, depuis le simple losange jusqu'au dragon cornu (et censément chinois), en passant par le papillon, la pieuvre de carnaval, l'oreille gauche de la cousine Chantal (elle a perdu la droite dans un accident de déambulateur), l'omnibus de 10h47 en gare de Laroche-Migennes, on n'en passe et des moins virevoltantes – plus rarement le réfrigérateur, la colonne Morris, le pont du Golden Gate ou la machine à décanter le gruyère ; la Castafiore ou la boucherie Sanzot.

Et pour ce qui est de voler, il faut bien comprendre que la chose ne lui est pas naturelle ; il est nécessaire que deux conditions sinequanonent de concert : a) qu'un vent soutenu daigne lever la tête ; b) qu'on retienne fermement l'animal par la queue.

Qu'on le lâche, et il s'affale, il s'abat, il chute, il s'affaisse, il se vautre, il s'avachit, il s'effondre, il s'étale ; très misérablement.

Que reste-t-il alors de l'animal ?

Rien de bien présentable, rien de très reconnaissable : un oripeau (quoique le mot n'admette que le pluriel, mais c'est pour mieux dire ici la misère de la chose), une guenille.

C'est grande pitié.

L'enfant pleurniche devant ce pénible spectacle, et l'on est obligé de congrûment le fesser.

C'est grande fatigue.



L'oncle Maurice (qui a fait, dans sa jeunesse, avant d'échouer dans l'épicerie en gros, des études de zoophilie appliquée à la dynamique des fluides) nous signale que le cerf-volant est un aérodyne.

On lui laisse l'entière responsabilité de son allégation.

D'autant qu'on n'a pas la moindre idée de ce que cela veut dire.



Le cerf-volant est originaire d'Asie.

Cela ne signifie pas qu'il montre une appétence particulière pour le riz cantonais ou pour les nouilles chinoises aux crevettes, voire pour les travers de porc au caramel (tout mets qui, du reste, lui alourdirait la panse, rendant son vol difficile.)

Qu'on se le tienne pour dit ; on n'y reviendra pas ; bien d'autres sujets d'une actualité brûlante retiennent notre attention ; notamment la fécondité de la poupée gigogne ou la nidification du branquignol à tête blanche.

NB : La zoologie reconnaît un autre cerf-volant. Il s'agit d'un coléoptère, un lucane qui mérite son nom du fait de ses grosses mandibules (elles imitent les bois du cerf) et parce qu'il vole. Son épouse est appelée grande biche, parce que ses mandibules plus petites imitent, elles, les cornes que la biche n'a pas. C'est logique. (Profitions de l'occasion pour redire que, dans le règne animal, le fait de porter des cornes ne signifie pas nécessairement qu'on est cocu. Encore que ça aide. Indubitablement.)

LE CHACAL

Ne laissons pas les chacals/Brouter nos idéals.

On connaît parfaitement la chanson, mais est-il bien raisonnable d'apprendre la zoologie chez les Têtes Raides ?

Parce qu'ils prouvent ici qu'ils n'y entendent rien ; ils prendraient tout aussi bien la brucellose pour une habitante de Bruxelles ou pour un papillon.

(Ce n'est pas le cas, comme le savent pertinemment tous les entomologistes qui s'intéressent aussi aux Belges et aux anthroponoses.)

En fait, si cette chanson a pour mérite de rappeler aux cancrés que *chacal* ne fait pas *chacaux* au pluriel, elle n'en propage pas moins une contrevérité qu'on ne saurait déceimment laisser passer sans regimber.

Car en aucun cas le chacal ne broute (c'est nous qui soulignons) ; n'en déplaît aux Têtes Raides, l'animal n'est pas un herbivore mais un carnivore d'excellente facture ; c'est même un carnivore de la famille des Canidés ; cela le situe dans le cousinage immédiat du chien, même si nul ne sut jamais lui apprendre à mordre le mollet du facteur (mais il est juste de reconnaître que le chacal prospère en des contrées où le courrier est mal distribué).



Notre frère Nicodème (lequel s'est pris d'une passion aussi soudaine qu'irrépressible pour le chacal, suite à un accident de motoculteur) essayait, l'autre jour, d'attirer notre vigilance sur l'espèce dite à *chabraque*.

Il y a déjà beau temps que nul, dans la famille, ne prête plus attention aux dires de notre frère Nicodème ; conséquence d'un autre accident, cette fois-ci de débroussailleuse, notre frère Nicodème présente en effet tous les symptômes d'une désyntonisation de la glande pinéale, ce qui le pousse à tenir intempestivement des discours sans queue ni tête sur des sujets dont le principal intérêt est de n'en présenter aucun.

Ceci pour expliquer qu'on ne lui a prêté, ce jour-là, qu'une oreille distraite et qu'on se retrouve aujourd'hui dans l'incapacité de répéter ce qu'il nous a confié sur le chacal à chabraque.

Et c'est peut-être dommage, au final, en ce sens que ça nous aurait peut-être éclairé sur ce qu'est une chabraque.

Car qu'on nous les coupe et qu'on nous les serve en papillotes si l'on a la moindre idée de ce que peut être ce machin-là.

Bref, peut-être a-t-on manqué là une excellente occasion de nous instruire ; cependant, tout laisse à penser qu'on n'en mourra pas.

En tout cas, dans l'immédiat.



Le chacal souffre d'une réputation aussi fâcheuse qu'injustifiée.

Qui traite son patron, son beau-frère ou son percepteur de chacal entend par là que patron, beau-frère et percepteur sont des êtres vils, avides, cruels et impitoyables ; pour le moins.

Or, disons-le tout net, le chacal ne mérite pas une telle opprobre (quant au patron, au beau-frère et au percepteur, on ne sait pas ; on imagine que cela dépend et du patron et du beau-frère et du percepteur eux-mêmes ; il n'y a pas de règle).

La chacalogie a depuis longtemps fait justice de cette calomnie, en démontrant que le chacal est au contraire et au naturel un animal possédant un sens de la famille exceptionnel

(ce qui est loin d'être le cas du crocodile, du charançon, du sergent de ville, de la pantoufle et de la plupart de nos contemporains).

Le chacalogiste est formel : l'animal est un excellent époux (il n'entretient pas de danseuse et ne bat jamais sa femme que lorsqu'elle le mérite), un excellent père (il est parfait pour apprendre à sa progéniture à trier les charognes et à ne pas tirer la queue de la hyène), voire un excellent grand-père (il mène une vie frugale qui ne met pas en péril l'héritage de ses petits-enfants).

Telle est la vérité sur le chacal ; il n'y en n'a pas d'autres ; tout le reste relèverait de la diffamation.

NB : En un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, les Égyptiens avaient fait un dieu du chacal, sous le sobriquet d'Anubis. C'était le maître des nécropoles et le patron des embaumeurs. Dans son œuvre apocryphe (De rerum pas si natura que ça), Lucrèce rapporte que c'est lui aussi qui sortait les poubelles. Il faut toutefois savoir que les meilleurs exégètes suggèrent que Lucrèce avait à son époque une solide réputation de pince-sans-rire, de blagueur à froid.

LE CHAMEAU

Originaire de l'Asie centrale (il traverse, marchant l'amble et semant son crottin, les steppes et le poème sym-phonique d'Alexandre Borodine), le chameau est un mam-mifère de la famille des Camélidés.

La nature a choisi de le munir de deux bosses pour le distinguer clairement du dromadaire, du dos-d'âne de la RN 137 à la hauteur de Sainte-Convulsive-sur-Lutrin et du chevalier de Lagardère, lorsque celui-ci choisissait de se déguiser en bossu pour mystifier l'infâme Gonzague, avant de lui épingle au front la fameuse botte de Nevers (enfant, on s'étonnait que l'escrime fût affaire de bottier).

On ne s'appesantira pas sur le cas du héros févalien, d'abord parce qu'il n'est ni notre sujet ni même un camélidé, ensuite parce que ses aventures sont par trop invraisemblables ; dans la réalité, rarissimes sont les bossus qui partent en guerre contre un familier de Philippe d'Orléans (on peut les compter sur les doigts d'une mitaine) ; il fallait qu'au passage la chose fût dite, afin de montrer que l'auteur ne brillait guère par sa rigueur intellectuelle et que, dès lors, il faut prendre avec des pincettes tout ce qu'il peut exprimer sur la vie et les mœurs du boscot.

Pour ceux qui en douteraient encore, soyons tout à fait clairs : *Le Bossu* n'est pas un ouvrage scientifique se donnant pour mission d'éclairer l'existence du dromadaire au temps de la Régence : c'est un roman-feuilleton.



Au meilleur de sa forme, le chameau peut boire jusqu'à 130 litres d'eau en seulement dix minutes.

C'est ahurissant ; c'est plus que le géranium qui fleurit notre balcon ; c'est plus que le tonton Artémon lorsqu'il est pris de frénésie spiritueuse ; ça laisse à penser que le chameau serait beaucoup plus efficace que bien des pompes à bras pour vider la cave lors d'une inondation.

On ne saurait, d'ailleurs, trop conseiller au propriétaire responsable de garder toujours un chameau sous le coude afin que l'animal puisse intervenir en urgence quand se mettent à tomber cordes et hallebardes et à déborder fleuves et rivières (généralement sans prévenir : fleuves et rivières n'ont aucune obligation de déposer un préavis de débordement : la loi est mal faite mais c'est la loi), transformant son pavillon de ban-lieue en villa pieds dans l'eau.

Le problème, bien sûr, est de savoir où loger le chameau entre deux interventions.

L'une des solutions consisterait à offrir au camélidé la chambre de la grand-mère Astrid, après avoir mis celle-ci à l'hospice.

Mémé Astrid souffre d'un Alzheimer compliqué de coryza ; il est bien évident qu'elle ne noterait pas la différence ; le propriétaire responsable serait criminel d'hésiter ; il ne doit pas perdre de vue qu'il y a des priorités ; surtout quand se réi-tère le Déluge parmi ses fraisiers.



Un chameau vaut 8 yacks, 9 chevaux ou 45 mou-tons, calcule un proverbe centralo-asiatique.

(On sent bien que les nombres ne sont pas lancés au hasard, qu'ils sont le fruit d'une arithmétique mûrement pensée.)

En revanche, le proverbe reste muet sur le nombre de distributeurs de boissons fraîches que l'animal est capable de remplacer.

C'est une lacune.

En particulier pour le touriste égaré dans le désert de Gobi.



C'est en Amérique du Nord qu'apparut, à la fin de l'Éocène, le plus ancien ancêtre du chameau.

Il s'appelait *Protylopus* (on ne sait pas pourquoi toutes ces bestioles préhistoriques affectionnaient les noms latins alors que le latin n'était même pas encore envisagé – il y a là comme une espèce de sorte de genre de paradoxale énigme) ; par plaisanterie on le baptisait *Pupuce* ; il n'en était pas ravi : ça le faisait blatérer .

Pupuce avait la taille d'un lièvre.

D'un gros lièvre, mais d'un lièvre.

Il était donc impossible de le rassembler en caravanes pour lui faire transporter des marchandises à travers d'inhospitalières contrées ; ce n'était pas forcément pour le commerce targui un fâcheux handicap ; à l'époque, les Touareg n'étaient pas encore inventé ; à ce qu'on sache, il n'est même pas du tout certain que quelqu'un rêvait déjà d'en peupler le désert.

Fort heureusement, Darwin prit les choses en mains, et l'évolution fit en sorte de rendre le chameau présentable et les Touareg, bleus.

(Parfois, on se demande à quoi ressemblerait la planète si l'évolution n'avait été qu'une grosse feignasse, incapable de se bouger le popotin ; on frémit rien que d'y penser.)



On dit couramment *sobre comme un chameau*.

Ce n'est pas une parole en l'air ; ce n'est pas pour amuser les âmes simples, les enfants et les rosières ; il est exact que l'animal est tout à fait capable de rester sans boire plusieurs jours d'affilée.

Comme le faisait remarquer, dans son *Chameau sifflera trois fois*, Cary Gooper, le naturaliste hollywoodien inventeur du concept de *bio-westernité*, la chose est tout à fait commode pour distinguer le camélidé du pochetron qui s'attarde au saloon et vomit sur la piste de 421.

Et de conclure : *C'est une nouvelle preuve que la nature est bien faite*.

Raisonnablement, on ne peut qu'opiner : c'est vrai qu'elle

est bien faite, la drôlesse, sous ses faux airs de barnum.



Dans son encyclopédie, monsieur Larousse (il semble ne rien ignorer du chameau et de sa maisonnée) nous enseigne que le lait de la chamelle est très riche et très concentré.

Il est composé d'eau, ajoute-t-il (sans qu'on lui ait rien demandé), de matière grasse et de lactose, de protéines et de cendres.

De cendres ?

On en demeure interloqué.

(Et pourtant, on n'est pas du genre à béer pour des queues de cerises.)

Monsieur Larousse confondrait-il, par hasard, chamelle et feu de cheminée ?

Ou bien est-ce la chamelle, cette folle irresponsable, qui s'adonne à la tabagie alors qu'elle est enceinte jusqu'aux bosses ?

Une enquête est en cours ; on la mène avec rectitude et fermeté ; on en espère des résultats mirobolants.

En attendant, on s'allume une Camel (on n'est pas enceint).



À côté d'autres bestiaux sensiblement moins bossués, le chameau occupe dans les arts une place qu'il serait sot de négliger.

On n'en donnera pour preuve que ce bref mais percutant poème tiré des *Rêveries autour d'un menhir*, le délicieux recueil de Pierre Ponce, chef de file du mouvement lapidaire, poète troglodyte qui fit tant pour la renommée gastronomique du carré de camélidé aux oursins.

*Gibbeux comme la Carabosse
le chameau bosse bosse
rigole comme la baleine à bosse
cousine germaine de l'ovibos
et s'il a deux bosses*

*c'est que toujours trop il bosse
dans le désert – et non en Beauce –
dont il est le roi le boss
le fier vaisseau qui pour la nuit s'emboisse
au pied des dunes que la lune cabosse*

Le chameau est un rigolo

Signalons que la science s'inscrit en faux contre cette assertion que le chameau serait un plaisantin ; la science rappelle que nul ne peut se vanter d'avoir jamais vu rire un camélidé.

Non plus qu'un cétacé, d'ailleurs, ajoute-t-elle pour conclure.



Il existe deux espèces de chameaux (si l'on excepte le chameau d'Arabie qui n'est rien d'autre que le dromadaire) : le chameau de Tartarie et le chameau de Bactriane.

Autant voit-on à peu près où se situe la Tartarie (en gros, à l'est de la Pointe du Raz), autant ignore-t-on qui est cette Bactriane.

Malgré des investigations menées tambour battant et fifre stridulant (on a la recherche martiale), on n'a pas réussi à découvrir qui est cette brave femme et pourquoi son nom reste ainsi associé à un camélidé.

C'est un de ces mystères zoologiques comme la faune en compte tant.



Pour en finir avec l'animal, une précision : si le chameau blatère (à l'instar, comme on a vu, de son lointain ancêtre Puce), notre cousine Poppée, elle, déblatère.

Elle est d'ailleurs connue de tout l'arrondissement pour être une très virulente pipelette.

Notre cousine Poppée n'est donc pas un chameau, même si, paradoxalement, elle en est un véritable (c'est ce qu'affirme, en

tout cas, notre cousin Néron, son époux).

Comprenne qui pourra.

NB : Profitons de l'occasion qui nous est ici donnée de rappeler ce trait d'esprit qui fit tant pour la promotion de l'humour français : Savez-vous ce qu'est un chalumeau ? Eh bien, c'est un dromaludaire à deux bosses. On en rit encore jusque dans les catacombes.

Sur le chat, on tâchera de faire court.

C'est un choix.

(Même si l'on se doute déjà qu'on n'y parviendra pas.)

Un choix dicté par l'urgence qui nous presse de battre notre épouse – elle sait pourquoi.

On se contentera donc de notes éparses.

Le curieux se tournera vers l'*Association malthusienne des matous du cimetière de Montmartre* ; il apprendra d'elle tout ce qu'il n'est aucunement nécessaire de savoir sur le chat.

Notamment que c'est un félin qui retombe toujours sur ses pattes.

Sauf quand, au préalable, on les lui a coupées.

On a fait l'expérience.

Dans ce cas, il retombe sur n'importe quoi, aussi bien sur le dos que sur le ventre ou sur la tête.

Cela tendrait à prouver que ses pattes ne lui sont pas inutiles.

Surtout s'il ne veut pas se froisser les oreilles.



Au 16^e siècle (c'était hier), la vie du chat n'avait rien d'une villégiature à Capoue.

Le saltimbanque l'emprisonnait avec une dizaine de ses congénères dans une boîte percée d'autant de trous.

(Ça paraît enfantin, mais il fallait bien une cervelle de bateleur pour concevoir la chose.)

Par chaque trou sortait la queue d'un des félins.

L'ingénieux saltimbanque tirait alors dessus, plus ou moins fort selon la note recherchée.

C'était cocasse, quoique moyennement mélodieux ; ça esbaudissait fort le manant qui n'était pas encore blasé par les séductions frelatées des télé-crochets et de la télé-réalité.

Plus tard, Schrödinger (Erwin pour les intimes, *Große Kitty* pour sa femme) perfectionna l'instrument en ajoutant dans la boîte un flacon de gaz mortel et une source radio-active.

Essayons de résumer : si un compteur Geiger détecte un certain seuil de radiation, le flacon est brisé et le chat meurt.

Toutefois, l'interprétation de Copenhague explique (si tant est qu'on y comprenne quelque chose) que l'animal est à la fois mort et vivant.

Nonobstant, si l'on ouvre la boîte, on peut observer que le chat est soit mort, soit vivant.

C'est formidable ; c'est décoiffant ; on n'y pige que dalle ; on se croirait chez les Marx Brothers mais c'est de la physique quantique ; le chat proteste ; il tente de faire valoir qu'il n'est pas plus souris de laboratoire que musicien ; on ne l'écoute pas ; *Merde !* conclut-il un peu vivement, avant de se retirer dans ses appartements.

Le chat est boudeur.



Le chat n'est pas non plus un si bon combustible ; on a quand même fini par l'admettre ; on a cessé de lui faire des procès en sorcellerie ; on a cessé de le condamner au bûcher.

Le chat brûle plutôt mieux que le sorbet aux myrtilles, c'est vrai (encore qu'on ait observé qu'il pousse des cris discordants quand on lui surchauffe l'échine, ce qui n'est pas le cas de l'entre-mets glacé) ; les enfants battent des mains (cet âge est sans pitié, remarquait La Fontaine, et on ne saurait mieux dire) ; mais question chauffage de la chaumière en plein cœur de l'hiver, ça n'est pas la panacée.

On gagne à le remplacer par l'antracite.

L'antracite salit plus, mais il griffe moins.

Et l'on n'a pas, pour lui, besoin d'une litière.

On appelle ça le progrès.

Le chat n'est plus une créature du démon (on a renvoyé le diable à ses fourneaux) ; la bête est redevenue un simple mammifère, comme le paroissien, le vicaire, le curé, (le pape, on ne sait pas), vous et quelques autres que le peu de place nous empêche de citer ; il faudrait un bottin.

Mais il faut retenir que le chat eut longtemps une vie de chien.



Le chat hante la littérature.

On ne compte plus les livres dans lesquels il s'ébroue.

Citons par exemple Perrault et son Chat Botté (aberrant conte de fées sans fées, mais où l'on voit un chat chaussé – quelle idée !), Colette et son adorée quoique pléthorique collection de greffiers (*Ajoutait-elle*, se demande l'écolier excité, *la zoophilie à la bisexualité ?*), Mallarmé et sa noire Lilith (aussi énigmatique que les poèmes du maître, on la soupçonne de les lui avoir dictés), Marcel Aymé et son chat perché (l'exemple même de l'absolu non-sens : l'animal n'est pas une mésange à longue queue ; il ne fait pas *cui-cui* et ne se perche pas tout en haut du prunier ; on a connu l'auteur mieux inspiré), Baudelaire et son poème fameux sur l'animal aimé des amoureux fervents et des savants austères (les amoureux indifférents lui préférant sans doute le pois sauteur et les savants rigolos, le perroquet qui dit des gros mots), Céline et son Bébert (qui, malgré sa sagesse féline, n'évita pas à son maître les dérives qu'on sait).



Le chat miaule, parfois il ronronne, d'autres fois il feule, il lui arrive aussi de grogner.

On voit que l'animal ne manque pas de moyens d'expression.

Il en use pourtant avec parcimonie ; il n'est jamais passé pour un grand causeur (il n'y a pas de Démosthène, de Thucydide, de Lycurgue et de Cicéron dans l'antiquité féline) ; le silence ne lui fait pas peur ; il peut rester toute une journée sans prononcer une parole, sans même dire son bénédicité, sans même saluer la concierge qu'il croise dans l'escalier.

On s'imagine alors qu'il médite ; c'est une erreur ; le chat ne médite pas ; il en a d'autres comme lui à fouetter.

Il se contente de rêver.

Rappelons ces vers de Ghislain de la Tour Bata-clan (1894-1951) : *Le chat qui rêve au temps qui passe / a des yeux où rien ne se lit / C'est que le temps / passant / efface toutes ses traces*

*/ il était là / il est parti / Ainsi va la mer sur le sable /
condamnant nos pas à l'oubli.*

Le chat, on le voit, est un animal métaphysique ; il ne faut pas le réveiller quand il dort : ça lui mettrait le bousin dans l'ontologie.



Le chat est un prédateur de petites proies comme les rongeurs ou les oiseaux.

En cela, il est un auxiliaire précieux du paysan dans sa lutte toujours recommencée contre les nuisibles.

(Il n'est, toutefois, peut-être pas complètement indifférent de noter qu'un reste de hachis parmentier ne lui fait pas peur, si la fermière l'a oublié sur la table – on dit que c'est la même chose avec les reliefs d'un tajine de lieu noir aux petits légumes ou d'une marmite de poissons de roche en mini cocotte).

Depuis qu'on l'a domestiqué (au Néolithique ; ça ne date pas d'hier ; le collier anti-puces n'était même pas encore inventé), nul n'a pu prétendre, sauf sous l'emprise de l'alcool (mais ça ne compte pas), l'avoir vu s'attaquer à un gibier plus conséquent, par exemple l'éléphant.

Il diffère en cela de son cousin le tigre, puisque ce dernier ne montre aucune timidité envers le pachyderme ; il ne se gêne aucunement pour lui brouter la cuisse, la trompe ou l'oreille (il laisse les défenses, car trop peu digestes) ; notre beau-frère Stanislas, retour d'un voyage au Penjab, nous rapporte que, dans son élan, il lui arrive même souvent de gober le cornac ; *comme une olive à la provençale*, précise-t-il – la chose fait frémir et nous détournerait des olives à la pro-vençale, si seulement on aimait ça.

Bref, tout ça pour dire que le chat peut se révéler très utile dans le monde agricole, à condition toutefois de ne l'avoir pas bourré au préalable de crème fraîche dont il se délecte comme un gros poussah.

Dans ce cas-là, nous assure un fermier de notre connaissance, faut bien lui botter le cul pour le tirer de sa stupeur postprandiale.

On ne sait pas vous, mais pour nous c'est toujours un grand agrément, et un grand enseignement, que de nous voir confronté à la rude sagesse paysanne ; on y retrouve un sens des valeurs vraies dont on avait oublié jusqu'à l'existence dans notre pénible combat quotidien pour gagner notre bœuf (et encore, sans les frites).

Et s'il fallait tirer de tout ceci une morale, sans doute serait-il bon de retenir cette dernière : *Bottons le cul du chat.*

NB : Il existe de nombreuses races de chats. L'une des plus extravagantes est le sphynx. L'animal est dépourvu de poils. Il fréquente assidûment, dit-on, les plages naturistes de Saint-Tropez. C'est un snob fieffé.

LA CHAUVÉ-SOURIS

L'animal est bien chauve.

Surtout au niveau de la cornée.

En revanche, il faut être de bien mauvaise foi pour soutenir qu'il ressemble à Mickey.

À l'Algernon de Daniel Keyes ou au Vladek de Spiegelman.

Au jeu des ressemblances, il est plus juste de dire que la chauve-souris présente un air de parenté avec la maîtresse de tonton Georges, celle qui arbore, comme le grand rhinolophe, une trogne de bouledogue acrimonieux.



Pas plus que la musaraigne, le mulot, le campagnol ou le compère-loriot, la chauve-souris n'est un oiseau.

Elle est la preuve vivante qu'il ne faut pas se fier aux apparences.

Car elle est un mammifère (rappelons en passant qu'on distingue le mammifère de l'oiseau, de l'insecte, du reptile et du batracien, de la pompe hydraulique et du bahut breton, par sa capacité à allaiter ses rejetons (cf. Arlette Chirac, notre nourrice auvergnate, avare sur le lait mais imbattable sur le triage des lentilles du Puy) ; qui plus est, elle pointe chez les chiroptères ; c'est-à-dire qu'elle est un mammifère volant (c'est aussi le cas de la parachutiste et de la suicidée de la tour Eiffel).



À l'instar des cétacés (mais le rorqual plane moins haut qu'elle), la chauve-souris est capable d'écholocation.

L'écholocation n'a rien à voir, comme le prétend un peu légèrement notre cousin Martial (il est assez du genre à prendre Le Pirée pour un comparse d'Alexis Zorba) avec le fait de louer un écho pour se divertir lors d'une balade en montagne ; il s'agit d'un moyen de s'orienter en émettant des sons aigus ou des ultrasons.

La chauve-souris est experte dans le maniement de ce gadget naturel.

De ce fait, il est assez rare (pour ne pas dire rarissime) que la chauve-souris entre en collision avec l'express de 22h27 pour Toulouse-Matabiau.



L'animal a mauvaise presse.

Pour la raison qu'on l'accuse, sans preuve aucune, et de tout et du reste : d'être une créature du démon, de transporter des maladies au noms imprononçables, de faire avorter l'ar-moire normande et retomber la mayonnaise, de faire des cro-che-pattes à l'aveugle et des bras d'honneur à la veuve de guerre, de mettre la charrue avant les bœufs, de concubinage notoire, voire d'impiété ou d'hérésie cathare, de faire tourner le lait du crocodile, de cracher dans la soupe, de ne jamais rabaïsser la lunette des toilettes, de concussion et d'es-croquerie pyramidale, de secouer le nourrisson, de voler la virginité des demoiselles, de gifler sans raison les douairières, de tricher à la crapette, de doubler en haut des côtes et de rouler à contresens sur l'autoroute, de percer les coffres-forts et de voler les tétines des enfants – on en passe, et des moins chiroptériques.

Pourtant, hormis le vampire qui, c'est vrai, montre une propension énervante à vous vider nuitamment de votre sang (il est farceur), la chauve-souris est un animal agréable, sociable, civilisé, et d'une hygiène irréprochable (si l'on fait abstraction de cette manie discutable de se chier dans l'œil quand elle est, tête en bas, au repos).

Invitée à la table familiale, il sera donc nécessaire de faire en sorte qu'elle demeure éveillée.



La science, qui n'hésite jamais, comme dit l'expression, à mettre les mains dans le cambouis – en l'occurrence, ici, le caca de chauve-souris (on ne répétera jamais assez combien la science est une manière de sacerdoce qui ne convient guère aux petites natures ; il y faut souvent des nerfs solides et un cœur bien accroché) – ; la science s'est intéressé de près aux déjections de l'animal.

Et l'étude a montré que sa crotte est semblable à celle de la souris, la distinction entre les deux excréments se faisant à la main (on vous avait bien dit que la science n'était pas pour faite pour les précieux, les délicats, les chichiteux, les mi-naudiers et les mignards).

Car frottée entre deux doigts, la crotte du rongeur s'écrase, tandis que celle du chiroptère s'effrite.

Dans la vie quotidienne, cet enseignement n'est peut-être pas essentiel ; on imagine très bien que M. Brefbouc et Mme Longuechèvre peuvent passer sans dommage toute leur existence dans l'ignorance de ce détail ; en revanche, pour notre camarade Consuelo Aguirre (accorte exilée portègne rencontrée au rayon bricolage du BHV, où elle était en quête d'une clé à démonter les gauchos ; pour notre part, on recherchait une démolleuse de lasagnes que l'on comptait offrir, pour son trentième anniversaire, à notre camarade Rita Buongiorno, accorte exilée italienne rencontrée, elle, au rayon bimbéloterie des Galeries Lafayette, où elle était en quête d'un buste miniature de Gabriele D'Annunzio) ; en revanche, disait-on, pour notre camarade Consuelo Aguirre qui est en train d'achever une thèse de treizième cycle sur les facéties du vampire à pattes velues (*Diphylla ecaudata*) dans la pampa argentine, la distinction entre Mickey et Dracula est d'une importance primordiale.

Elle l'est aussi pour Walt Disney et Bram Stoker, mais la vérité oblige à dire qu'on n'a croisé ni l'un ni l'autre au BHV ou aux Galeries Lafayette.

Encore moins au Printemps Haussmann.

NB : On a quelquefois signalé la présence, en ville, d'un homme chauve-souris. Avec cette obsession calamiteuse des anglicismes qui finiront par ruiner la langue française, d'aucuns l'ont appelé Batman. Enquête faite, il s'agit d'une méprise : un jour de grand vent, on a pris les panneaux de l'homme-sandwich pour deux ailes. D'où la sottise confusion.

LE CHEVAL

Avertissement sans frais : cet article ne s'intéressera qu'au cheval domestique, l'espèce sauvage courant trop vite pour qu'on parvienne à l'immobiliser assez longtemps sous l'œil du microscope afin de l'étudier.

Prétendre, comme le faisait Buffon (avait-il bien toute sa tête ?), que le cheval est la plus noble conquête de l'homme, c'est ne pas faire grand cas de la femme, c'est de la goujaterie.

On ne reprendra donc pas à notre compte cette buffonnerie machiste (on craindrait trop, ce faisant, de se brouiller avec tante Henriette, dont on espère l'héritage) ; le cheval est le cheval ; ni plus ni moins ; s'imaginer qu'il est davantage, c'est

prendre des vessies pour des lanternes (ou des haridelles pour des mustangs) ; il faudra quand même un jour que d'aucuns cessent de fantasmer sur cette bête qui ne vaut guère mieux que le lapin, la brouette ou la voiture à bras et qui, pour ramasser la poussière, se révèle beaucoup moins efficace que le plumeau.

Soyons clairs : le cheval n'est la conquête de rien ni de personne (pas plus, en tout cas, que le bœuf mironton, le vélo électrique ou le télégraphe de Chappe) ; au reste, nos appartements modernes ne seraient pas adaptés à son hébergement (on l'imagine mal trônant, à côté du cartel Louis-Philippe, sur le manteau de la cheminée) ; et quant à être noble, il ne l'est pas plus que le marquis de Carabas.



Il est vrai que, de lui-même (qu'on nous pardonne d'insister, mais l'animal à la fin nous excède), le cheval est un bestiau d'une fatuité sans pareille, avec son irritante et inepte propension à se croire plus qu'il n'est.

Ce qui agace ; forcément.

Ne se targue-t-il pas, vaniteux comme peut l'être notre belle-sœur Huguette (laquelle se croit sortie de la cuisse, sinon de Jupiter, au moins de sa femme de chambre), de posséder une bouche plutôt qu'une gueule, une jambe plutôt qu'une patte, un nez plutôt qu'un museau, une robe plutôt qu'un pelage ; et pourquoi pas des escarpins à la place des sabots ?

Qu'est-ce donc qui lui permet, le bougre, de péter ainsi plus haut que son derrière et de penser qu'il est au-dessus de sa condition animale ?

Merde, à la fin, pour qui se prend-il, ce jean-foutre de frimeur de prétentiard de rosse de canasson ?

N'y aura-t-il donc personne pour le remettre enfin à sa vraie place, qui est celle d'une bestiole pas plus capable qu'une autre de comprendre les règles du base-ball, la physique des particules et les subtilités de l'accord du participe passé employé avec l'auxiliaire avoir ?

On s'énerve, on s'énerve, mais on s'énerverait à moins.

Non ?



Une chose, pourtant, qu'en dépit de son outrecuidance invraisemblable, il faut reconnaître au cheval : son courage.

Encore qu'il faille des circonstances bien particulières (d'aucuns diraient improbables) pour que cette qualité se manifeste : a) que l'animal soit petit, b) qu'il soit blanc, c) qu'il soit sage, d) qu'il ait une belle petite queue sauvage, e) qu'il caracole dans un pauvre paysage, f) que tous soient derrière et qu'il soit, lui, devant, g) que ce soit un jour où il est content, h) que les conditions météorologiques soient favorables, c'est-à-dire à l'orage.

Cela fait certes beaucoup de préalables, mais si, par quelque prodige, toutes ces conditions sont réunies, on peut constater (comme Paul Fort – *prince des poètes à la manque*, disait Apollinaire [*Mais qu'est-ce qu'il la ramène, çui-là ?* proteste notre beau-frère Alceste, qui n'aime guère, de toute façon, la poésie car elle lui donne des bourdonnements d'oreille ; *parce que remarquer que sous le pont Mirabeau coule la Seine est l'indice d'une acuité poétique exemplaire, peut-être ?*] – ; comme Paul Fort, disait-on, n'avait pas manqué de le faire) que la bête sait faire montre d'une bravoure admirable, en particulier dans l'interception de l'éclair en plein vol.

Cela dit, l'exploit est aussi à la portée du premier paratonnerre venu, et on ne sache pas que le paratonnerre en retire quelque gloire ou qu'un rimailleur en mal d'inspiration lui ait jamais dédié une complainte.

Remettons, s'il vous plaît, les choses dans leurs véritables et justes proportions.



En dehors de toutes les sornettes évoquées ci-dessus, le cheval est un quadrupède, un herbivore et un ongulé.

Cela signifie qu'il possède plus de pattes que le cul-de-jatte mais moins que la scolopendre, qu'il ne mange pas la côtelette en papillote et qu'il va chez le maréchal-ferrant plutôt que chez la manucure.

C'est aussi accessoirement un mammifère.

Mais au contraire du dauphin, il ne possède pas de nageoires ; au contraire du lamantin, il n'a aucun droit au sobriquet de vache marine ; au contraire de la chauve-souris, il n'est pas pourvu d'ailes (sauf quand il s'appelle Pégase) et ne dort pas la tête en bas ; au contraire de la contractuelle, il ne distribue pas, comme s'il en pleuvait, des PV.

Pas de quoi, donc, en faire tout un plat (encore qu'on dise la viande du cheval plus saine que celle du porc, du bœuf et du missionnaire).

De fait, ce qui caractérise surtout l'animal, c'est sa capacité à dormir debout par un habile blocage du genou.

Mais quand on sait que l'oncle Albert, quoique n'appartenant pas le moins du monde à la race équine et ne souffrant d'aucun verrouillage du ménisque, pratique couramment le somnambulisme, cela retire beaucoup d'originalité au bourrin.

Sauf à considérer que, sous certains aspects, l'oncle Albert est un vieux cheval de retour.



Le cheval communique par un langage corporel.

(Il ne sait pas parler ; ce n'est pas non plus le mime Marceau, mais il est incapable, au restaurant, d'appeler le serveur pour qu'on lui renouvelle son assiettée d'avoine ; c'est un grand handicap.)

L'étude de sa gestuelle, du mouvement de ses oreilles et des attitudes de sa tête permet de connaître, si une telle chose intéresse (mais non), son humeur.

Ainsi (pour ne donner que quelques exemples, rapides parce qu'il nous reste encore notre épouse à étriller), couche-t-il les oreilles en arrière, c'est qu'il est en colère ; les pointe-t-il en avant, c'est qu'il est attentif ; fait-il un bras d'honneur, c'est qu'il n'a rien à battre de ce qu'on est en train de lui raconter.

D'aucuns évoquent la possibilité d'une communication par télépathie entre lui et son cavalier (ce sont les mêmes qui croient au bonhomme dans la Lune, à la psychanalyse et à l'interprétation des rêves, qui s'imaginent que les anges ont des ailes et le pape, l'infaillibilité, et que Vénus en con-jonction

avec Saturne va leur mettre du beurre dans les épinards ou leur éviter une chaude-pisse).

La science hausse les épaules et rappelle qu'il ne faut pas prendre les enfants du bon Dieu pour des pompes hydrauliques.

Ou des éoliennes.

Avec raison.



Le cheval est très présent dans l'art – notamment à travers le facteur du même nom.

(C'est très commode ; ainsi sait-on toujours où il divague, ce qui évite la fatigue de lui courir après pour le mettre au pacage ou le rentrer à l'écurie.)

Durant la préhistoire, on le retrouvait facilement, faisant le mariole, sur les murs de Lascaux ou de la grotte Chauvet ; dans l'Antiquité, on le savait planté devant les murs de Troie, attendant que la niaiserie troyenne lui ouvre les portes ; en notre époque moderne, quand il ne distribue pas le courrier ou qu'il ne construit pas un palais idéal, on n'ignore pas qu'il s'affiche à l'étal de la boucherie hippophagique (il est rare qu'il y fasse de vieux os).

Mentionnons aussi qu'on le trouve dans nombre de livres, notamment dans *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*, ouvrage qui démontre avec brio que l'animal possède une ouïe très fine et qu'il est parfaitement inutile de s'adresser à lui en utilisant un porte-voix.

(C'est une chose excellente à savoir, surtout lorsqu'on connaît le prix de l'ustensile.)

Enfin, on ne peut conclure cet article sans évoquer Tornado et Rossinante, sans lesquels Zorro et Don Quichotte n'eussent été que deux piétons comme les autres, qui auraient eu bien du mal à passer à la postérité, l'un avec son masque ridicule et l'autre avec son plat à barbe en guise de couvre-chef.

NB : Le petit du cheval n'est pas le chevalet (comme on le croit trop souvent dans les académies de peinture), mais le poulain. Par la même occasion, on retiendra que le chocolat

Poulain n'a rien à voir avec l'hippologie, l'équitation ou le PMU.

LA CHÈVRE

Cesse un peu tes sottises ! lance Mamie Constance, excédée, à son petit-fils Nathaniel ; *tu vas finir par me faire devenir chèvre !*

Ce faisant, Mamie Constance, qui n'est pas zoologue (il lui sera, de ce fait, beaucoup pardonné), énonce sans le savoir une énormité scientifique.

Car on ne devient pas chèvre ; on naît chèvre.

Ce qui est tout l'inverse, justement, de Mamie Constance et de quelques autres, qui ne sont pas nées femmes mais le sont devenues, comme le démontre parfaitement Simone de Beauvoir, fameuse naturaliste du siècle dernier, auteur par ailleurs d'une étude exhaustive sur le mandarin germano-pratin, un drôle de volatile.



Il était important de préciser d'emblée la chose, les dissemblances entre femmes et chèvres n'étant pas si nombreuses ni si évidentes qu'il soit inutile de s'y arrêter.

De fait, à y regarder de près, très peu de choses différencient les deux espèces : la chèvre donne du lait (le Corse en fait un fromage immangeable) et la femme, du fil à retordre ; la chèvre produit des crottes en forme de grains de chapelet (le

petit Louis les avale tout rond, les prenant pour des bonbons à la réglisse) et la femme, l'envie de se les couper et de se faire cénobite.

Pour le reste, la ressemblance est si troublante qu'on est bien excusable de donner une tape sur le museau de sa légitime pour l'éloigner du saladier (elle raffole de la roquette) ou d'offrir un collier d'émeraude à la chèvre de monsieur Seguin.



La chèvre est l'épouse du bouc.

(Parfois, n'étant pas passée devant monsieur le maire, elle n'en est que la concubine.)

Le bouc, c'est connu, au moins de l'imagerie populaire, est l'âme damnée de Satan.

Ce qui fait de la chèvre, par imprégnation conjugale, une fervente des nuits de sabbat.

Mais les sabbats sont tombés dans l'oubli.

Les sorcières ont remisé leur balai et se sont converties à l'aspirateur ergonomique (il nettoie mieux mais vole moins haut) ; Belzébuth a rejoint les supporters du Paris Saint-Germain (c'est lui qui gouverne les troupes de hooligans qui transforment le stade en arène – piètre fin de carrière).

Conséquemment, la chèvre s'ennuie, qui n'est pas un animal footballistique, non plus que pugilistique.

Elle ne sait plus quoi faire de ses quatre sabots.

Alors elle dilapide l'argent de son conjoint chez le marchand de senteurs (c'est vrai qu'elle ne fleure pas naturellement le jasmin ou le vétiver) ; elle chique le journal de l'oncle Alfred (elle est friande de nouvelles) ; elle grignote la capeline de la cousine Odette (verte, elle l'a prise pour un champ de luzerne) ; elle ronge les fils du téléphone ; elle vole les canettes de bière dans le réfrigérateur ; elle lèche les pieds du nourrisson qui se réveille en vagissant comme une sirène au temps du *Blitzkrieg* ; elle relit en bêlant tristement (ce qui dérange l'oncle Antoine dans sa sieste) l'horoscope du jour qui promet l'adversité aux natifs du Capricorne ; elle crotte sur les tapis de haute laine ; elle renverse les vases et piétine les

narcisses (quelquefois ce sont des crocus) ; elle joue à chat perché sur l'horloge comtoise ; c'est consternant.

On retiendra surtout de tout ceci qu'il n'est pas profitable d'engager la chèvre comme jeune fille au pair.



La chèvre a été domestiquée dès le début du Néolithique.

Cela explique sa grande familiarité avec l'être humain en général, le cambrioleur en particulier.

Elle accueille ce dernier en béguetant joyeusement et en lui léchant le menton.

Le cambrioleur la repousse sans violence ; il n'aime pas trop, c'est vrai, qu'on le débarbouille pendant ses heures de travail, mais il préfère tout de même les privautés de la chèvre aux morsures du chien.

C'est pourquoi, s'il est conscient de ses intérêts, le contribuable moyen ne remplacera pas Férox par Blanquette.

Et ne laissera pas l'argenterie sous la seule garde caprine.



L'anatomie nous enseigne que la chèvre possède quatre estomacs (il suffit de la prendre par surprise et de la fendre en deux avec un yatagan, un coupe-papier ou un coupe-chou pour s'en apercevoir).

Ça ne fait pas d'elle une vache (la vache fait *meuh* alors que la chèvre fait *bêêê* – c'est une différence notable) mais un ruminant.

En cela, elle s'apparente au cancre qui mâche son chewing-gum, affalé contre le radiateur, en écrivant *liberté* sur son cahier d'écolier (mais c'est plus une vue de poète que de naturaliste, car, dans la réalité, le cancre ne connaît pas l'orthographe du mot *liberté*) ; elle se rapproche aussi, par son cri, du phonographe en fin de ressort (mais le phonographe, même en fin de ressort, n'appartient pas à la sous-famille des caprins).

NB : Les yeux de la chèvre ont cette particularité, que leur pupille est rectangulaire et horizontale. On croit savoir que c'est pour lui permettre d'avoir un champ de vision mieux

adapté à la projection des films en cinémascope. Car la chèvre – c'est peu connu – est cinéphile, et on s'impatiente de la voir, un jour, présidente du jury du Festival de Cannes.

LE CHIEN

Le chien est un animal domestique.

C'est-à-dire qu'il a été éduqué à donner la papatte et à rapporter la baballe ; c'est dire aussi qu'on lui a enseigné à négliger de mâchonner le jarret du facteur et du préposé au relevage des compteurs.

Il arrive néanmoins que la chose se produise.

Par exemple si le facteur ou le préposé au relevage des compteurs ressemble à un fémur de veau ou à un steak dans le filet.

Il faut alors s'assurer en priorité que les vaccinations des deux travailleurs sont bien à jour (il serait en effet regrettable que, suite à cet incident, l'animal contracte une maladie professionnelle grave).



Le chien (*Canis lupus familiaris* : c'est le nom que lui donne la science, peut-être maladroitement parce que, trop long, il n'est pas sûr que la bête le retienne) ; le chien est un mammifère de la famille des Canidés (où l'on retrouve le loup, le renard – mais pas la belette – et le sandwich au dingo).

En général, tout le monde s'en fiche.

À peu de choses près, comme de l'an trente-neuf.

En ce qui concerne le chien, il est en effet remarquable que la seule chose qui intéresse peu ou prou l'honnête homme est de savoir si l'animal est, oui ou non, un bon toutou.

C'est-à-dire s'il a été éduqué à ne mâchonner que le jarret du *faux* facteur et du *faux* préposé au relevage des compteurs.

Voire du romanichel ou du Hottentot.

À la rigueur, du mormon ou du témoin de Jéhovah.

Mais, en aucun cas, celui du nourrisson qui vagit dans son berceau, celui de l'ancêtre qui bavoche devant l'âtre ou celui de l'aïeule qui gâtifie dans ses dentelles.



Le squelette du chien, nous apprend l'encyclopédie (à croire que l'encyclopédiste n'a rien de mieux à faire que de numéroter les os de Rintintin) ; le squelette du chien compte environ trois cents os.

Environ, parce que leur nombre est variable, non pas en fonction des phases de la lune (le chien n'est pas un loup-garou), mais de la race considérée.

Quoi qu'il en soit, cela fait environ quatre-vingts os de plus que pour un squelette humain, même pétaradant de santé.

Faut-il en conclure à quelque supériorité du chien sur le sergent de ville et l'épicier en gros ?

Oui, répond comme un seul homme la cousine Babette.

Mais, dans la famille, d'un avis partagé, cousine Babette est une vraie chienne – quoi que cela veuille dire.

Son opinion est donc sujette à caution : on ne peut être à la fois juge et partie.



L'étymologiste fait remarquer que le mot *cynique* vient du grec ancien *κύων* qui signifie *chien*.

La question se pose alors de savoir si le chien est cynique ou si c'est seulement un abus de langage.

Interrogé, Antisthène répond par un *bof* ; Diogène de Sinope hausse deux épaules turques en signe d'indifférence indubitable ; quant à Cratès de Thèbes, il se gratouille le bout du nez (qu'il porte grec) et déclare en patois hellène : *Diffi-cile à dire... Ça dépend... Faut voir...*

On ne sera pas plus fixé.

Mais, au bout du compte, est-ce une interrogation si essentielle ?



On peut regrouper les différentes races de chiens en plusieurs catégories.

(C'est plus facile pour les trier avant de les passer à la machine ; tous les chiens ne se lavent pas à la même température.)

On distingue donc le chien de garde, le chien de compagnie, le chien policier, le chien de berger, le chien de chasse, le chien d'arrêt, le chien de fusil, le chien d'aveugle, le chien de traîneau, le chien de cirque, le chien de ma chienne, le chien-chien à sa mémère et le chien des Baskerville.



Posséder un chien est très utile pour conserver un bon équilibre psychique.

On ne le sait pas assez.

Car, sans lui, sur qui d'autre passerait-on ses nerfs en cas de nécessité ?

Le chat est trop fuyant ; le poisson rouge, trop humide ; le hamster, trop russe ; la souris blanche, trop scientifique ; le furet, trop rapide ; l'éléphant, trop encombrant ; la limace, trop élastique ; le lapin nain, trop nain ; la vache, trop cornue ; le perroquet, trop bruyant ; la femme, trop vindicative.

Peut-être la SPA devrait-elle axer ses campagnes d'adoption sur cette thématique.

NB : Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage, affirme le proverbe. Il y a quelque vérité dans cette formule. Car l'expérience a démontré que ça ne marchait pas du tout avec la scarlatine.

LA CIGALE

Lorsqu'on évoque la cigale, deux choses viennent immédiatement à l'esprit.

La première est, en vers, une histoire complètement loufoque racontant les démêlés d'une cigale frivole et d'une rapiate fourmi (dans la réalité, les deux bestioles ne s'adressent pas la parole ; elles s'ignorent, et c'est très bien comme ça), une baliverne reprise d'Ésope, où le fabuliste essaye de nous faire accroire que, dans la vie, il est plus important de bosser que de jouir (ce qui est d'une absurdité confondante laissant à penser que La Fontaine était stipendié par le MEDEF de l'époque).

La seconde est ce que d'aucuns appellent sans rire *le chant* de l'insecte (prouvant ainsi qu'ils n'entendent rien à l'art lyrique) ; on reviendra plus loin sur cette saugrenuité, mais on dira d'ores et déjà que ce tintouin strident a pour principal résultat d'empêcher l'estivant de fermer l'œil pendant sa méridienne, avec pour conséquence (dramatique) de le rendre acrimonieux et, par suite, de peu de patience pour les sor-nettes de sa légitime.

Et c'est ainsi, alors que la cigale s'égosille, que survient la tragédie : l'estivant, excédé par le bastringue assourdissant de la bête et les sottises acérées de sa régulière, s'empare du coutelas destiné à l'ouverture des huîtres et s'en sert pour tenter d'extraire son épouse de sa coquille ; le sang coule (qui tache le tapis) ; les cris de la femme étripée couvre le boulevari de l'insecte, lequel en est réduit à hausser le ton pour continuer à se faire entendre ; c'est un tintamarre épouvantable ; un hourvari à rendre fou ; la population locale s'agace, se monte la tête et s'en va déposer plainte à la gendarmerie ; la maréchaussée intervient à grands coups de taser ; le pandore passe les menottes au criminel et ramasse dans un tupperware les restes de l'épouse émincée ; il laisse, en revanche, la cigale poursuivre impunément son insupportable vacarme ; on n'a jamais appris au gendarme combien la cigale est attentatoire à

l'ordre public et périlleuse pour l'harmonie conjugale ; au reste, nul ne pense à pointer sa responsabilité ; encore moins la gazette locale qui fait ses gros titres de l'affaire et se réjouit d'avoir enfin à se mettre sous les rotors autre chose que le Grand Concours de Pétanque de Pétachose-sur-Brouette.

Si monsieur Pagnol, intervient notre ami Eusèbe (il a un CAP d'ouvreur de portes, ce qui l'autorise à entrer de plain-pied dans notre article) ; *si monsieur Pagnol*, qui, de par sa naissance, était familier de l'insecte, s'était fendu d'un opuscule sur les dangers que court la matrimonialité du fait de la cigale au lieu de pondre des pièces tartignoles sur des Marseillais hâbleurs et tricheurs à la manille, on n'en serait pas là !

C'est vrai, ça fait sens : on n'en serait pas là.

Mais bien malin qui saurait dire dans quelle autre panade on serait en train de patouiller.



Pour faire court, la cigale appartient à l'embranchement des *Arthropoda*, au sous-embranchement des *Hexapoda*, à la sous-classe des *Pterygota*, à l'infra-classe des *Neoptera*, au super-ordre des *Hemipteroidea*, à l'ordre des *Hemiptera*, au sous-ordre des *Auchenorrhyncha*, à la superfamille des *Cicadoidea* et à la famille des *Cicadidae*.

On s'accordera à penser que ça fait beaucoup pour un si petit animal (on se demande même, non sans une certaine inquiétude, ce que ça donnera quand il s'agira d'habiller l'éléphant, mais, sauf à cultiver une louche inclination pour la taxonomie – on ferait bien mieux de s'occuper à rembourser ses crédits ou à coincer sa belle-mère dans le congélateur –, il n'est pas urgent de le savoir).

Ajoutons tout de même que la cigale fait partie des insectes hétérométaboles, et l'on aura ainsi fait tout ce qui était en notre pouvoir pour décourager le curieux (on sait que le curieux s'effraie facilement des vocables paraissant sortis tout chaud des hallucinations d'un latiniste fou).

Tant pis pour le curieux (il prouve, se détournant ainsi, qu'il n'était pas si soucieux que ça de la cigale) ; il perdra, quoi qu'il en soit, une belle opportunité de s'instruire (en notre siècle

tumultueux, ces occasions ne sont pas aussi nombreu-ses que peut le croire la ménagère de moins de cinquante ans en feuilletant *Paris-Match* ou *Ragnagnas, la Revue du Tampon hygiénique*) ; on ne lui courra pas après ; il mourra sans avoir su que la bestiole qui lui martyrise le tympan est décrite, sans équivoque, comme de couleur brune par notre encyclopédie, qui prend soin de placer cette allégation magis-trale sous la photo d'une cigale de couleur grise ; il perdra ainsi l'aubaine d'apprendre que l'encyclopédiste souffre de daltonisme (ou de confusion mentale au stade terminal) ; nous-même, on n'en fera pas toute une histoire, mais on dira malgré tout qu'à vouloir être par trop péremptoire, on en finit souvent par énoncer de belles idioties.

(La chose n'est certes pas trop grave lorsqu'on s'appelle monsieur Untel et qu'on ne s'occupe que de ses propres affaires ; elle devient plus embêtante quand on se donne pour mission d'élucider la cigale.)



On avait promis de revenir sur son chant.

On y revient donc (on est homme de parole), parce qu'il a été dit sur le sujet de trop nombreuses inepties.

Notamment celle qui prétend que la bête stridule.

C'est une erreur commune.

Et une énormité.

Si l'on s'en rapporte au dictionnaire (et il n'y a aucune raison, *a priori*, de mettre en doute le dictionnaire ; le dictionnaire est d'ordinaire un ouvrage qui ne s'amuse pas à aligner les calembredaines ; monsieur Larousse y veille, lorsqu'il n'est pas en train de se distraire en soufflant sur un pissenlit), la stridulation est produite par le frottement de deux parties du corps : élytres, pat-tes, thorax ou abdomen.

Or, nous explique Herbert von Karajan dans *Amadeus, la cigale qui se prenait pour le Berliner Philharmoniker* (un opuscule resté à ce jour inédit, mais qu'on a pu consulter grâce à des manigances qu'on taira ici afin ne pas donner des idées malhonnêtes aux enfants ou aux adultes psychologiquement fragiles) ; *or la cigale est munie d'un organe phonatoire*

spécialisé qu'on appelle les cymbales.

Dès lors, poursuit-il, ce n'est pas de stridulation dont il faut parler, mais de cymbalisation.

Ce qui n'empêche pas, conclut-il, que la cigale doit être menée à la baguette, surtout si l'on n'est pas désireux qu'elle vienne troubler le final de la 9ème symphonie de Beethoven.

On n'aurait pas dit mieux.



La cymbalisation (produite exclusivement par le mâle) a une fonction bien précise : non pas celle de pousser l'estivant au crime, mais celle d'attirer la femelle.

Elle présente cependant un très sérieux inconvénient : celui d'attirer sur l'insecte l'attention de ses prédateurs.

(Comme quoi, quelle que soit l'espèce, le sexe n'est pas une activité sans danger ; de ce fait, on la déconseillera aux enfants et à tous ceux qui ne sont pas couverts par une bonne mutuelle.)

Si la fourmi, la guêpe, la mante religieuse et la sauterelle s'en régalent (ce qui a pour effet collatéral, mais non négligeable, de la faire enfin taire), il est à noter que les oiseaux ne sont guère attirés par la bestiole, du fait que son charivari dépasse les 150 décibels et qu'ils ont, eux, l'oreille musicale.

Quant à nous, autant le dire franchement, la cigale ne nous excite guère ; en tout cas, il ne nous viendrait pas à l'idée de la cueillir pour la mettre en salade.



Pour conclure, on soulignera (encore qu'on puisse très bien vivre en l'ignorant) que la cigale ne connaît pas de stade immobile entre la larve et l'adulte.

Pour qui aime s'amuser, c'est le sens du terme *hétérométabole* employé plus haut.

La larve mène une vie souterraine qui dure de 10 mois à plusieurs années (jusqu'à 17 pour certaine espèce – on a chronométré).

Durant tout ce temps, la larve se déplace dans le sol, pour se nourrir des racines, en urinant abondamment afin de ramol-

lir la terre.

On n'est pas ici pour exprimer quelque jugement moral (ou pour donner à quiconque des leçons de maintien), mais il nous semble quand même que ce ne sont pas des manières de faire, d'autant que nos enfants pourraient en prendre exemple pour pisser dans leur bac à sable avant de faire des pâtés.

Et l'on imagine que le poète occitan, qui fait une si grande consommation de l'insecte, ignore ce détail, car il nous est difficile de croire que l'urine est un ingrédient nécessaire à la poésie, fût-elle régionaliste.

Mais il est vrai qu'on n'est pas plus occitan que poète, et que le pissat de cigale n'est pas notre tasse de thé.

NB : On n'y est pas allé voir, mais il paraît qu'en Chine, une coutume exige qu'on place une cigale en jade dans la bouche des défunts. C'est parce que dans ce pays saugrenu l'insecte symbolise la vie éternelle et la résurrection dans l'au-delà. Il est à souligner que la cigale en jade ne cymba-lise pas. Et c'est tant mieux, parce qu'on ne s'entendrait plus prier dans les cimetières.

LA CIGOGNE

Il y a maintenant beau temps qu'on n'emploie plus la cigogne dans les services de néonatalogie des centres hospitaliers (il en va de même pour le chou et la rose).

On s'est en effet aperçu qu'elle avait la fâcheuse habitude de lâcher les nourrissons en plein vol, sans prendre le temps de se poser (rentabilité oblige), ce qui occasionnait souvent chez les nouveau-nés nombre d'effets secondaires tout à fait indésirables.

Il y eut des plaintes.

Qui menèrent au remplacement progressif de l'oiseau par un mammifère : la sage-femme (ordre des Primates, famille des Hominidés, sous-espèce des Obstétriciens).

Son emploi représente un coût salarial plus important, c'est vrai, et elle vole d'ordinaire à des altitudes moins élevées, mais la sage-femme a pour elle l'avantage de ne pas laisser tomber le bébé sur le carrelage (sauf avis médical contraire).

De plus, elle ne migre pas, tout l'hiver, vers les pays chauds – ce qui décuple sa disponibilité.



Contrairement à l'écrevisse de Louisiane et au compos-teur de billets à l'entrée des quais de gare, la cigogne est un oiseau échassier migrateur de la famille des Ciconiidés.

Elle possède un long bec emmanché d'un long cou (ce qui la rapproche du héron de la fable), attirail qui lui est fort utile pour déplacer avec adresse les pions sur le damier, taper avec habileté ses textos sur le clavier, se friser les plumes du derrière et se venger du renard (du moins chez La Fontaine).

En outre, il est remarquable que la cigogne ne possède pas de muscle trachéo-bronchial autour du syrinx et qu'ainsi, elle ne peut ni chanter ni crier ; elle communique avec ses congénères en claquant du bec (comme le crève-la-faim et monsieur Bunsen) : il s'agit du craquètement ou claquette-ment.

Cette particularité anatomique peut paraître anecdotique ; elle n'en explique pas moins pourquoi la cigogne ne triomphe pas plus souvent sur les scènes du Met ou de la Scala.

Ou, plus modestement, pourquoi elle ne se pavane jamais en tête des hit-parades.



La cigogne aime nicher en altitude.

Il n'est pas rare qu'elle construise son nid sur les habitations humaines, notamment sur les cheminées.

Ce faisant, elle enfume l'Alsacien qui allume son poêle pour lutter contre les rigueurs de l'hiver.

L'Alsacien tousse, crache, expectore ; il s'asphyxie ; il souffre le martyr mais il n'ose se plaindre ; il craindrait trop, ce faisant, de se mettre en froid avec le syndicat d'initiative et de ruiner l'attrait touristique de la province.

Telle est la vie de l'Alsacien ; tels sont ses soucis ; il n'y a pas à l'envier.



La cigogne se nourrit d'oisillons, de lézards, de petits rongeurs et de grenouilles.

Elle dédaigne cependant l'homme-grenouille.

Elle trouve que sa peau a un sale goût de néoprène.

La cigogne est une grande délicate ; pas question de lui faire avaler n'importe quoi.

NB : La paléontologie a démontré qu'il n'y avait jamais eu de cigognes aux Mascareignes, non plus que dans les catacombes parisiennes. On est en droit de le regretter.

LA COCCINELLE

Ici, nous ferons court, car personne n'ignore la coccinelle, cet intrépide coléoptère connu aussi sous les sobriquets familiers de *bête à bon Dieu* ou d'*Attila des pucerons* (elle est capable de s'envoyer quelque neuf mille de ces bestioles durant la seule phase de son développement ; on ne les lui disputera pas), et qui fait la joie des jardiniers, des simples d'esprit, des mantes religieuses et des enfants en bas âge.

On ne s'appesantira donc pas sur son cas (chose dont, ayant la patte chétive, elle nous sera reconnaissante) ; on se

contentera simplement d'attirer l'attention sur le fait que, certaines années, elle et ses congénères se mettent à pulluler comme si on les donnait pour rien (on les donne d'ailleurs pour rien), à un point tel qu'il semble qu'on mange de la coccinelle, qu'on respire de la coccinelle et que, pour finir, on pense coccinelle ; ni plus ni moins.

Les raisons pour lesquelles se produit périodiquement ce phénomène n'ont rien de très palpitant (on choisira plutôt, avec raison, la lecture d'un roman de Ponson du Terrail) ; on signalera cependant que nombreux sont ceux qui, à cette occasion, sombrent dans la démence à essayer de compter le nombre de points que cela représente *au total*.

Ils finissent d'ordinaire sous neuroleptiques, au fond d'une cellule capitonnée.

Cela démontre donc, et de manière irréfutable, que, contrairement à ce qui se pense en général (les gens sont tellement inconséquents), la coccinelle est un insecte des plus nuisibles.

NB : Paru dans le dernier numéro de la fameuse revue Nature et Confettis, un article de Judas Hatté, entomologiste laïc et militant, jette un voile de suspicion sur la réalité de l'insecte. Si Dieu n'existe pas, argumente-t-il en substance, pour-quoi la coccinelle existerait-elle ? On ne peut nier qu'il y ait là-dedans quelque bon sens.

LE COCHON

Le cochon est un porc, autant que le porc est un cochon.

(C'est une de ces choses plaisantes que l'honnête homme se doit de connaître – aimable ornement de l'esprit –, sous peine de passer pour un philistin aux yeux de son charcutier.)

Et quand on apprend que l'animal se cache aussi sous les noms de pourceau, de truie, de goret, de cayon, de coche ou de verrat (on en passe, et des moins porcines), on ne peut s'empêcher de se demander quelle sorte de Capone ou de Dillinger le cochon peut bien être pour essayer de disparaître ainsi sous tant de pseudonymes.

Pourtant, quels que soient ses efforts pour brouiller sa piste, on préfère le lui dire tout net : Interpol ne s'y laissera pas prendre ; Interpol le retrouvera, à tous coups, à cause de sa queue en tire-bouchon.

Quand on veut faire carrière dans l'illégalité, un pareil appendice est un sérieux handicap ; on serait de lui, sa queue, on se la ferait défriser.



Mais le cochon est-il réellement ce hors-la-loi patibulaire que notre introduction laisserait soupçonner ?

Là-dessus, les avis sont partagés.

L'islam et le judaïsme paraissent, certes, de cet avis, qui interdisent de frayer avec l'animal (surtout quand il se dissimule sous les espèces d'un rôti, d'une grillade, d'une palette ou d'un saucisson) ; ils le vouent aux gémonies avec une constance louable, sous prétexte qu'il a le pied fourchu et le sabot fendu.

(L'accusation peut paraître quelque peu saugrenue ; c'est un peu comme si l'on menaçait tante Clotilde des galères pour la punir d'avoir un ongle incarné ; il n'en reste pas moins que, chez Juifs et Musulmans, pour une fois réconciliés, le cochon n'est pas en odeur de sainteté.)

Et c'est ainsi que la Torah et le Coran disent pis que pendre de l'animal ; ils en dénoncent l'impureté fondamentale ; on se demande ce que le bestiau a bien pu leur faire pour leur inspirer une telle animosité (peut-être leur a-t-il volé leur pâtée, un jour qu'ils avaient la tête tournée).

Du côté de la défense, en revanche, déclarant que dans le cochon tout est bon, Brillat-Savarin lui offre un blanc-seing et lui ouvre les portes, sinon du paradis, au moins de la cuisine.

De plus, et puisqu'on parle du paradis, rappelons que saint Antoine avait choisi le cochon pour labadens.

On imagine mal un saint du calendrier opter pour un mafieux en guise d'enseigne.

Cela irait contre tout ce qu'on est en droit d'attendre d'un élu du Ciel.

Car on a beau ne pas tremper dans la sauce bigote, il n'en reste pas moins – nom de Dieu ! – qu'on a de la moralité.



Au-delà de ces querelles gastronomico-théologiques, l'observation attentive du cochon démontre que c'est au naturel un animal paisible, qu'il vaque à ses occupations sans chercher noise à ses contemporains, qu'il serait prêt à se couper en quatre et à se saigner aux quatre veines pour nourrir l'affamé, qu'il serait même philosophe si la philosophie ne répugnait pas tant à choisir le lisier pour débattre de ses concepts.

Certes, il lui arrive, incidemment, de mâchonner distraitemment le nourrisson ; mais la faute n'est pas tant la sienne que celle de la nounou qui flirte avec la soldatesque au lieu de surveiller l'enfant, que celle de l'enfant lui-même qui agace l'animal avec ses vagissements.

C'est en quelque sorte de la légitime défense ; sous ses airs de rustaud le cochon a le tympan fragile ; il préférera toujours une mélodie de Fauré aux cris et pleurs d'un avorton ; qui plus est, c'est un omnivore ; c'est-à-dire que tout lui fait ventre ; aussi bien le bambin que le pot-au-feu, les moules marinières ou la piperade ; il serait injuste de le tenir pour unique responsable de l'ingénue peccadille ; ce n'est tout de même pas lui qui s'est choisi ce régime alimentaire ; rendons à la nature ce qui n'appartient pas cochon.



La femelle adulte du porc est appelée truie ou coche ; la jeune femelle est appelée cochette ; le mâle est le verrat et le jeune cochon (avant le sevrage) est nommé porcelet, cochonnet, goret, ou encore cochon de lait s'il s'ébat avec espièglerie au fond de la rôtissoire ; le jeune porc sevré est, quant à lui, baptisé nourrin ou nourrain.

On voit ainsi, épaté, que tout ça est prodigieusement organisé, et l'on ne sait qui il faut féliciter, la nature (qui a inventé l'animal) ou le paysan (qui l'a fait prospérer).

Quoi qu'il en soit, la vérité nous incite à dire qu'on connaît moult familles (du genre de celle que Prévert appelait *tuyau de poêle*) où la hiérarchie est foutrement moins élaborée.

On ne donnera pas de nom, mais qu'on suive notre regard si l'on est dévoré par une malsaine curiosité.



On n'épiloguera pas sur le cochon.

Pour la raison que l'animal est connu comme le loup blanc (encore qu'il soit rose et sensiblement moins dangereux pour le mouton) ; chacun en possède au moins un exemplaire au sein de sa propre famille ; chez Brassens, il s'agissait du tonton Nestor qui eut le tort de pincer les fesses de Jeannette le jour de ses noces ; chez nous, c'est tonton Justinien qui rote à table et laisse tomber sa fourchette pour reluquer, la ramassant, sous les jupes de la maîtresse de maison.

Ce qui démontre que si le cochon est un suidé, il est surtout avunculaire.

NB : Dans le calendrier républicain, le Cochon était le nom attribué au cinquième jour du mois de frimaire. On ne le sait pas toujours très bien, mais les révolutionnaires de 89 étaient aussi de redoutables blagueurs (Cf. le culte de l'Être Suprême).

LE COCHON D'INDE

L'impavide professeur Cavanna (qui en avait vu bien d'autres et ne s'en laissait pas conter – on lui doit notamment une étude qui fait encore autorité sur le rital, ce mammifère méridional adepte de la pizza et ami de la *pasta*) ; l'impavide professeur Cavanna n'avait pas manqué de noter quelque part que, chez le cochon d'Inde, seul le *d'* est authentique.

Car l'animal a ceci de remarquable, qu'il n'est pas un cochon et qu'il ne vient pas d'Inde.

Tant de cohérence et de logique taxonomiques désarçonnent l'étudiant encore inexpérimenté ; il en conclut assez pertinemment qu'on se fiche de sa fiole ; il envoie donc valser ses études naturalistes pour se consacrer à celles, beaucoup plus rationnelles, de la voyance ; diplôme en poche, il ouvre une officine de vaticination, où, revêtu de l'uniforme des haruspices, il prédit l'avenir en lisant dans les entrailles des

bestioles qu'il utilise comme cobayes – comme cobayes : la boucle est bouclée.

Cependant, si l'on a des loisirs et qu'on choisit d'en consacrer une partie à l'élucidation de la chose, il existe une explication toute simple à la dénomination saugrenue de l'animal : son cri est celui du cochon (c'est, en tout cas, l'avis de l'encyclopédie par nous consultée, mais, pour notre part, ayant pourtant frayé en notre vaillante jeunesse avec un cochon d'Inde appelé Jean-Christophe, il ne nous souvient pas que le petit salopard ait jamais daigné nous accorder le moindre grouinement), et l'on sait que le conquistador, gaf-feur, s'était trompé de continent.

Ce sont des choses qui arrivent.

Surtout quand on se prend pour un vol de gerfauts hors du charnier natal et qu'on part, ivre d'un rêve héroïque et brutal, comme l'a chanté le poète parnassien.

Car la vérité est que l'animal est originaire d'un seul tenant de la cordillère des Andes, où les Indiens du coin, faute de grives, en faisaient des brochettes.

Bref, on le constate, le cochon d'Inde est dès l'abord un animal du genre épineux (au sens de *compliqué*, car il ne partage rien avec le hérisson, la pelote à épingles ou la châtaigne) ; il trompe bien son monde ; avec son petit air de bedeau confit en dévotion, on lui donnerait le bon Dieu sans confession ; il s'avère au final qu'il n'y a pas plus tartufe que cette bestiole-là.

Re-bref, pour plus de facilités, et pour bien lui montrer qu'on ne coupera pas dans tous ses artifices, on lui donnera dorénavant son autre nom de cobaye (encore qu'une traître homophonie pourrait nous le faire confondre avec le cow-boy, mais il faut savoir que la zoologie ne s'intéresse pas au cow-boy, sauf quand il s'accouple avec la vache – ce qui n'arrive jamais dans les westerns bien tenus).



Le cobaye est suffisamment connu (il est, avec la pantoufle, l'un de nos principaux animaux de compagnie) pour qu'on ne répète pas ici ce que tout le monde sait déjà.

On se contentera de mentionner qu'il est de grande taille pour un rongeur si petit.

On ajoutera que, quoique ses yeux couvrent un champ de 340°, son acuité visuelle n'est pas celle de l'aigle ; elle se rapproche plutôt de celle du patient des Quinze-Vingts ; *il ne retrouverait pas sa queue dans le noir*, affirme le naturaliste qui l'a épluché.

(On le croit d'autant plus volontiers que l'animal en est totalement dépourvu.)

En revanche, son audition est bien meilleure que celle de, disons, monsieur Duranton – ce qui explique qu'il ne supporte qu'avec douleur les bramelements de certaines sirènes du show-biz et, plus généralement, le concours de l'Eurovision.

Interrogée d'ailleurs sur le sujet, le Pr Cavia Porcellus (auteure du *Cobaye qui se prenait pour une planche de fakir*, une monographie consacrée au cochon d'Inde et qui lui valut le Grand Prix des Monographies consacrées au Cochon d'In-de) déclare que ce n'est pas demain la veille que l'Olympia pourra servir de clapier.



Que dire de plus sur le cobaye ?

Qui sorte un peu de l'ordinaire.

Et apporte un peu d'allégresse dans le monde souvent austère de la littérature animalière.

On ne voit pas.

Ah si, peut-être qu'il doit son nom de cobaye au fait qu'il a beaucoup servi de cobaye pour la recherche médicale.

Mais, nous signale-t-on, c'est peut-être l'inverse.

On ne sait plus.

Qui a précédé l'autre, de la bête en soi ou du sujet de laboratoire.

C'est un peu le problème de l'œuf et de la poule.

Encore que le cobaye, aux dernières nouvelles, ne ponde pas.

En public, en tous cas.

NB : On notera que, dans de nombreuses langues européennes, le cochon d'Inde est appelé lapin de mer. Mais c'est toujours la même histoire : le cobaye n'est pas plus lapin que cochon et n'appartient pas plus à la faune marine qu'à la caste des brahmanes, des kshatriyas, des vaishyas ou des shudras. Il n'est pas même un intouchable. Décidément, on n'en sort pas, avec ce bestiau-là.

LA COLOMBE

La colombe n'est pas un prédateur féroce ; elle n'est pas assoiffée de sang.

(Ce n'est pas du tout l'avis du ver de terre qui agonise sous sa dent, mais personne ne l'écoute : il n'a pas la voix qui porte.)

On lui a donc fourré un rameau d'olivier dans le bec et on en a fait le symbole de la paix : ça amuse les enfants ; ça inspire Braque, Picasso et Magritte ; la Convention de Genève fait interdiction de la chasser autrement qu'avec un fusil déchargé ; la gastronomie proscrit sa dégustation sous forme de potage (quelquefois de salmis) agrémenté de petits lardons (on les aurait taillés dans la poitrine du cochon, qui, lui, n'est protégé par aucun traité international).



Frivole un peu, infatuée beaucoup, la colombe s'imagine que c'est à elle-même, à sa seule immaculée blancheur, qu'elle doit cette immunité ; elle croit dur comme fer à la véracité du

récit du Déluge où son nom ne signifie rien moins qu'*esprit de Dieu* (il faudrait prendre le temps de lui faire entendre que la Bible n'est qu'un ramas de coquecigrues entrelardées de billevesées, mais malheureusement le temps nous manque : il nous reste encore à relire les épreuves de notre biographie de Christophe Colomb – *Colomb* n'étant pas, contre toute attente, le masculin de *colombe*).

Il est bon de la ramener de temps à autre à la réalité.

Parce que faudrait pas qu'elle vienne nous tamponner longtemps la patience, résume assez bien notre neveu Polyeucte (sa mère, notre sœur, est tragédienne multiscarte chez Monsieur Corneille).

On la repeint alors comme un perroquet ivre et on la mitraille sans barguigner.

C'est rappeler à l'espèce tout entière les vertus de la modestie et de l'humilité.



Au reste, et pour peu qu'on s'y intéresse (même passagèrement), il est utile de savoir que le terme *colombe* ne correspond à aucun niveau de classification scientifique.

(Voilà qui devrait suffire à désenfler l'outrecuidance de la bête.)

En effet, le vulgaire se laisse par trop souvent aller à coller cette appellation de colombe à la forme blanche de nombre de volatiles, plus particulièrement à celle du pigeon biset et de la tourterelle domestique, plus rarement à celle de l'autruche et du caïman.

Ceci pour dire qu'il ne s'agit que d'un nom vernaculaire porté par tant de bestioles diverses que l'ornithologie s'offusque ; l'ornithologie est chatouilleuse ; elle n'apprécie guère, d'une manière générale, qu'on la prenne pour une pomme.

On ne me fera pas avaler, proteste-t-elle (par la voix de Sébastien Choucas, ornithologue babouviste et membre fondateur de l'*Association française des Chevaliers culblancs* [Tringa ochropus]) ; *on ne fera pas avaler que ce piaf mérite un seul instant que je m'y arrête et que je mobilise pour lui toutes les ressources de ma science*.

Comme on le comprend ; on serait ornithologue qu'on ne réagirait pas autrement.



Notre bon ami Corcoran (ascensionniste au mont Par-nasse, il est un spécialiste de la varappe poétique ; pour notre part, on préférera toujours à la poésie un bon fromage de tête) nous signale qu'un des *Calligrammes* d'Apollinaire, le plus fameux, s'intitule *La Colombe poignardée et le jet d'eau*.

Par bonne amitié, on prend note de la chose, mais que Dieu le Père nous culbute si l'on sait seulement quelle conclusion en tirer.



De son côté, notre bonne camarade Roxanne (postière à Gland [canton de Vaud], elle est une spécialiste de la philatélie helvétique ; pour notre part, on avoue que la philatélie, helvétique ou autre, on n'en a rien à composer) nous informe que le premier timbre postal du canton suisse de Bâle représentait une colombe.

Par bonne camaraderie, on inscrit ça dans nos petits papiers, mais que la Vierge Marie nous oblitère si l'on sait seulement quel enseignement en tirer.



La colombe roucoule ; elle piétine les tuiles du toit quand on essaie de faire la grasse matinée.

C'est la preuve incontestable qu'on s'est complètement trompé sur la bête ; en fin de compte, elle est un nuisible des plus malencontreux.

Il est donc pertinent de l'estourbir avant qu'elle ne se réveille aux premiers rayons du soleil.

Pour ce faire, on est en droit d'utiliser la crosse du Remington 1858 que nous a offert notre chère maman pour notre anniversaire et pour maintenir notre épouse dans le respect qu'elle doit à son seigneur et maître.

Autant profiter de ce qu'on a sous la main.

NB : La colombe n'habite pas forcément à Colombes. C'est difficile à admettre, mais c'est la réalité. L'observation l'a maintes fois démontré.

LE CONDOR DES ANDES

El cóndor pasa, roucoulent les Péruviens, à grand renfort de zamponas, de quenás, de charengos, de sikus, de ronrocos et de tarkas (pour la couleur locale).

Bon.

Il n'est pas complètement insensé de penser que le condor puisse passer.

Après tout, quel animal, un jour ou l'autre, ne passe pas ?

Voyez les chenilles processionnaires, les Beatles sur la pochette d'*Abbey Road* ou les Arapahos sur le sentier de la guerre (cf. *I was a poor lonesome cow-boy : Souvenirs de la Frontière*, Imesh Bogeyman, Longhorn Publishing House, Tucson, 1897).

Nous-même, on est bien obligé d'avouer que la chose nous arrive, parfois, lorsqu'une humeur piétonnière nous agite le bocal.

Et l'on est bien loin d'être une exception, si l'on en croit seulement les foules qui envahissent les Grands Boulevards, le métro et les gares (surtout aux heures de pointe) ou les Champs-Élysées (les soirs de réveillon et les jours de fête nationale).

Bon.

Le condor passe, c'est entendu (*Sans doute parce qu'on l'attend ailleurs*, nous fait remarquer notre amie Sémiramis, profileuse de flétans aux halles de Rungis, dont la perspicacité

serait tout à fait digne d'être conservée au Pavillon de Breteuil afin de servir de mètre étalon à la subtilité), mais cela mérite-t-il qu'on en fasse tant d'histoires, qu'on consacre au phénomène (somme toute assez banal) une chanson, une scie bientôt répétée aux quatre coins du monde et inscrite dans la foulée au Patrimoine culturel du Pérou ?

On ne cherche nullement à créer des embrouilles (on n'aurait aucun intérêt à provoquer un incident diplomatique avec le pays du guano), mais les Péruviens ne seraient-ils pas de drôles de gens ?

En définitive ?

Tout bien pesé ?



Quiconque s'intéresse peu ou prou au condor sait que celui-ci existe sous deux formes distinctes : l'espèce dite *de Californie* et l'espèce dite *des Andes*.

C'est parce que la première (*Gymnogyps californianus*) patrouille au-dessus de la patrie de Don Diego de la Vega (connu aussi sous le nom de Zorro), tandis que la seconde (*Vultur gryphus*) préfère les hauteurs andines et les bains de siège dans le lac Titicaca.

Ce n'est pas plus compliqué que ça.

Si notre choix s'est porté au final sur le condor des Andes, ce n'est pas parce qu'on le connaît personnellement (personnellement, on n'a pas pour habitude de fréquenter les charognards – hormis notre percepteur qu'on va trouver, une fois l'an, pour négocier un délai de paiement), mais parce qu'on est en possession d'une forte documentation héritée d'un grand-oncle natif de Lima (ça peut arriver dans toutes les bonnes familles) qui se passionnait pour l'oiseau, au prétexte un peu frivole que celui-ci est considéré comme le plus grand volatile du monde.

Considéré à tort, intervient notre amie Sémiramis, dont on ne soupçonnait pas le bagage ornithologique (comme quoi les flétans mènent à tout, à condition de ne pas s'en faire greffer les nageoires).

À tort ? répète-t-on, en écho interrogateur.

Eh oui, mon z'ami !

Ben ça alors ! s'exclame-t-on, mystifié.

Figure-toi que le plus grand oiseau n'est pas le condor, comme un vain peuple pense, mais le grand albatros, aussi nommé albatros hurleur parce qu'il n'est pas partisan des messes basses.

Et d'ajouter : *Le condor n'est qu'un petit garçon avec ses 3,20 mètres d'envergure à côté de l'autre grande gueule et ses 3,70 mètres.*

Inutile de préciser que cette révélation foudroyante nous laisse sur le fondement.

Et qu'on n'est pas du tout certain qu'on va parvenir à s'en relever.

En tout cas, dans un avenir proche.

Parce qu'on est envahi, rétrospectivement, d'une mordante quoique lancinante tristesse pour notre grand-oncle qui passa le plus clair de son existence à potasser une bestiole qui ne mérite pas sa place sur la plus haute marche du podium.

La vie, quand même, quand elle s'y met (et l'on a pu remarquer qu'il n'est pas rare qu'elle s'y mette), quel chagrin !



Le condor des Andes est donc l'une des nombreuses espèces de rapaces, plus précisément de vautours ; son nom provient du quechua *kuntur* (ce qu'on n'est pas obligé de savoir pour réussir dans la boulange ou dans l'art du tricot) ; les Incas voyaient en lui le Dieu de l'air (ce qui n'est pas plus bête que d'imaginer le corps du Christ dans une rondelle de pain azyme) ; il est presque silencieux pour la raison qu'il ne possède de syrinx, au contraire de la Castafiore (ce qui lui interdit d'entonner l'*Air des bijoux* – ce dont, à notre connaissance, personne ne s'est jamais plaint) ; sa tête est décorée d'une caroncule imposante (ce qui lui donne mauvais genre en laissant croire qu'il porte une gâpette de marlou) ; il a un solide appétit, même s'il peut rester plusieurs jours sans manger.

C'est d'ailleurs une grande chance, en tout cas pour l'observateur, car, lorsqu'il mange, c'est un spectacle à soulever le cœur des plus endurcis.

Se nourrissant essentiellement de carcasses d'animaux morts (il peut lui arriver de s'attaquer à une proie vivante, mais seulement si elle est de petite taille comme la souris, le lézard ou Pancho Villa, le chihuahua de notre cousine Soledad), on ne peut pas dire que ses façons de se tenir à table font l'unanimité auprès des guides des bonnes manières.

Qu'on ne compte pas sur nous pour fournir des détails horribles (on n'est guère partisan de ce sensationnalisme morbide qui forme le fond de commerce d'une certaine presse), mais il faut quand même savoir que le condor ne tient pas sa fourchette avec le petit doigt levé.

Au reste, il n'utilise pas de fourchette (c'était seulement une clause de style) ; il ne possède pas non plus de petit doigt ; il colle carrément la tête dans les entrailles du cadavre pour se repaître des viscères, un peu comme ceux qui gobent les escargots de Bourgogne vont chercher au fond de la coquille la dépouille du gastéropode.

Tu as raison, approuve notre amie Sémiramis, c'est aussi peu glamour ; et ce qui est sûr, c'est que c'est pas demain soir que j'inviterai le condor à souper.

Et d'expliquer : *Par ses manières d'apache, la bestiole serait capable de filer une syncope à ma vieille maman et, la croyant morte, de l'éviscérer entre la poire et le dessert.*

Je ne crache pas sur l'héritage, ajoute-t-elle en revenant des toilettes (où elle était allée combattre une nausée), mais pas à ce point-là !

Comme on la comprend !

C'est vrai que des vieilles mamans, on en n'a qu'une, et que le SAV laisse à désirer.



Une croyance populaire (qui n'a pas cours en Indre-et-Loire – *Peut-être parce que le condor n'y niche pas*, suppute notre amie Sémiramis, avec sagacité) veut que, grâce à ses ailes larges et à ses serres puissantes, le volatile soit capable d'emporter dans les airs un enfant, histoire de s'en goberger plus tard comme vous ou nous un Club sandwich à la dinde ou au poulet (avec une rondelle de concombre).

Malheureusement, ça n'est qu'une légende absurde (la morphologie de ses pattes interdit à l'oiseau ce genre de simagrée), et il ne faut donc pas espérer parvenir à se débarrasser de sa progéniture en prenant un condor pour nounou.

D'ailleurs, à ce sujet d'un intérêt toujours brûlant, Brénus de Carambouille, membre éminent de l'*Académie subsidiaire de Paracosmogonie* (qu'on nous stigmatise l'aponévrose si l'on sait ce que peut bien être la paracosmogonie ; notre encyclopédie n'en dit pas une broquille), écrit dans son *Ogre de Barbizon : Quoi qu'on en pense, et même si l'on n'en pense rien, le croque-mitaine reste plus efficace que le vautour pour traiter l'acné juvénile de nos enfants.*

On avoue honnêtement que l'on n'a oncques essayé ni l'un ni l'autre ; ni de l'un ni de l'autre on n'a jamais eu une pressante utilité (car les seuls enfants que nous avons eus, on s'est bien gardé – pas si fou – de les reconnaître), mais on le croit bien volontiers, l'académique paracosmologue, et avec d'autant plus de facilité que notre amie Sémiramis nous fait subtilement remarquer que le condor étant un charognard, il faudrait au préalable que l'on ait zigouillé soi-même sa pro-géniture pour que l'oiseau consente à en gobichonner.

Autant dire qu'on se serait tapé tout le boulot, conclut la sagace profileuse de flétans ; dès lors, à quoi bon mêler un condor à nos affaires familiales, il risquerait ensuite de porter témoignage contre nous, si la Justice (toujours un peu chicanière) trouvait à redire à nos pratiques domestiques ?

Ça n'est pas faux.

Décidément, elle ira loin, notre amie Sémiramis, si les petits flétans ne finissent pas par avoir sa peau.



Le condor des Andes est sédentaire.

C'est-à-dire qu'il ne migre pas (on précise la chose pour ceux qui croient que *sédentaire* est un gros mot).

Même s'il peut parcourir de très longues distances afin de trouver les carcasses qui forment son ordinaire.

De fait, le condor des Andes passe le plus clair de son temps à planer dans les courants thermiques ascendants créés par les montagnes et les vallées.

On n'est pas du genre à nous mêler de ce qui ne nous regarde pas, mais qu'il nous soit au moins permis d'observer qu'on en connaît beaucoup qui ne mènent pas cette existence de sybarite volant.

Il ne faudrait pas, après ça, que le condor des Andes vienne se plaindre auprès de nous de ses conditions d'existence : il serait bien reçu !

Nom d'un flétan ! conclut notre amie Sémiramis.

NB : On se rappelle un film qui portait comme titre (et qui le porte toujours, si nos renseignements sont valides) Les Trois jours du condor. Autant qu'il nous en souviennent, c'est dans cette pellicule que Robert Redford se tapait Faye Dunaway en moins de temps qu'il n'en faut pour le filmer, avant de mettre échec et mat la CIA (le tout en 72 heures, ce qui n'est pas un mince exploit). Toutefois, ce qui a surtout retenu notre attention, c'est qu'on serait bien en peine d'y découvrir quelque information que ce soit sur le vautour de la Cordillère des Andes. Comme quoi Hollywood n'est pas exactement le meilleur endroit pour parfaire ses connaissances ornithologiques ; on s'en doutait parfois ; le film le confirme sans équivoque ; pour percer l'intimité des tétra-podes à plumes, plutôt que le cinéma on choisira la musique : L'Oiseau de feu ou le Lac des cygnes, par exemple. Voire Ma Mère l'Oye, ou Catalogue d'oiseaux d'Olivier Messiaen.

LE COQ

Dans son long poème *Le Condamné à mort*, Jean Genet évoque quelque part l'alouette gauloise.

Tiens, tiens ! s'est-on dit, le lisant, in petto parce qu'on pratique avec talent diverses langues étrangères ; *ce serait-y qu'on se serait gravement berluqué la couette en imaginant que le coq était notre emblème national ?*

Recherche faite (parce qu'on n'est pas du genre à prendre les fariboles d'un poète pour parole d'évangile), il s'avère que les Gaulois faisaient en effet grand cas du volatile (ni vous ni nous n'étions encore nés), et que ceux enrôlés dans les légions romaines avaient pour signe distinctif des ailes d'alouette ; de fait, il a fallu attendre la Révolution française pour qu'enfin le coq triomphe du passériforme et entame la carrière qu'on sait.

L'anecdote n'est pas sans importance, car, lorsqu'on n'a pas de carbone 14 sous la main, elle permet de dater le coq avec une précision appréciable, soit la fin du 18ème siècle.

Où picorait-il auparavant, et picorait-il seule ment ?

On est trop jeune pour le dire et, à tout prendre, on s'en lime les ergots.



Mari de la poule devant Dieu et devant la basse-cour (on verra dans l'article consacré à la poule qu'il ne s'en félicite pas toujours, tant la commère l'escagasse de ses sempiternels gloussements ; si on lui reconnaissait le droit de choisir, il n'y a pas le moindre doute qu'il opterait plutôt pour Adeline, l'émoustillante fille du fermier, une blondinette à suspension hydraulique qui affole le voisinage de ses seize printemps, ou, s'il était plus téméraire, pour Fernande, mère de la susdite, dont on murmure dans le village qu'elle entretiendrait clandestinement une relation avec l'âne Sylvestre – ce qui est une

pure calomnie ; on connaît bien l'âne Sylvestre ; outre qu'il est d'une moralité pointilleuse, il nous a juré ses grands dieux que jamais il ne lui avait adressé la moindre œillade équivoque ni le moindre déplacé braiment) – que disait-on ? ah oui, que le coq est un gallinacé indiscutable, sauf quand il œuvre, loin de la basse-cour, comme cuisinier à bord d'un navire.

Dans ce cas précis, c'est un hominien, et il est inutile de le poursuivre pour tenter de lui arracher une des plumes qui décorent sa queue afin d'en orner son chapeau : de queue, il en est totalement dépourvu, à l'instar de l'orang-outan, du chimpanzé, du dromadaire et du bédouin ; du notaire.

En revanche, on peut essayer de lui soutirer sa recette de brandade de morue à la haïtienne ; l'entreprise est aventureuse car le coq est un dur à cuire ; il paraît cependant qu'on peut parvenir à l'amadouer en l'abreuvant sans compter de larges rasades d'alcool ; l'animal a un faible bien connu pour l'eau-de-vie de canne à sucre ; Stevenson l'a parfaitement montré, notamment par le refrain qui ouvre et referme son *Île au Trésor* où l'affreux pirate Long John Silver se dissimule sous les dehors d'un maître-coq : *Hisse et oh ! – et une bouteille d'rhum !*

Vous suivez ?

Pour en revenir au seul coq qui nous intéresse ici (celui de basse-cour), il est à noter que César (appelons-le César pour éviter les répétitions et les périphrases toujours un peu pénibles) ; il est à noter que César est l'oiseau le plus polyglotte de la Création et de ses environs – et ce, bien avant le perroquet jaco, connu aussi des experts sous le sobriquet de *gris du Gabon*.

Car si, en français, il s'exprime couramment par un *cocorico* (en fait, on ne lui connaît guère d'autre vocabulaire ; qu'on ne compte pas sur lui pour déclamer, par exemple, les imprécations de Camille ou le songe d'Athalie ; sauf accident, l'oiseau n'est pas plus cornélien que racinien), il utilise le *cock-a-doodle-do* en anglais, le *u-urru-u* en turc, le *kokekoko* en japonais, le *kukuruyuk* en indonésien, le *kokodiako* en kikongo, le *mac na hóighe slán* en irlandais, le *chicchirichi* en italien, le *ò-ó-o-o* en vietnamien, le *gaggalagag-galagó* en islandais, le 咯咯咯 en cantonais – on en passe et des moins lexicales.

C'est dire que César est partout chez lui ; c'est dire qu'il se sent partout à son aise – comme un coq en pâte.



Mais pourquoi, oncle Antoine, nous demande notre espiègle petite nièce Caramelle (elle est curieuse de tout ce qui touche à la basse-cour parce qu'elle envisage de faire, plus tard, un CAP de décoratrice de poulaillers) ; mais pourquoi le coq chante-t-il si fort au lever du jour ?

Son interrogation tombe à pic, car, justement, en prévision de cet article, on vient de s'envoyer une tonne et demie (pas moins) de documentation pour tenter d'apporter une explication définitive à ce troublant phénomène.

D'emblée, on élimine l'hypothèse que César serait responsable par son chant du lever du soleil ; l'astronomie est très claire sur ce point : le soleil n'est pas tributaire du chant du coq ; même en l'absence de celui-ci l'astre du jour ferait sans discuter son boulot de lampadaire cosmique (et pas seulement, apprend-on par la lecture de l'*Al-manach Vermot*, dans le quartier du Point-du-Jour de Boulogne-Billancourt) ; Rostand l'a d'ailleurs brillamment démontré, en alexandrins, dans sa pièce *Chantecler* ; on est bien obligé de s'incliner et de chercher ailleurs.

Ailleurs, certes, mais où ?

Dans sa monumentale *Monadologie*, Leibniz n'en dit pas un mot ; la lecture de *Parerga et Paralipomena* prouve suffisamment que Schopenhauer n'en avait rien à découdre ; Marx ignore le coq et son chant matutinal dans son *Capital* ; Bergson ne reçoit pas le prix Nobel en 1927 pour sa contribution à l'élucidation du problème ; Heidegger en parle peut-être, mais sa prose est trop obscure pour nous être d'aucune aide ; Husserl et sa phénoménologie nous laisse sur le carreau ; il y aurait peut-être *Le Journal de Mickey*, mais malheureusement notre espiègle petite nièce Caramelle nous en a dérobé la collection complète et se refuse à nous la restituer malgré nos admonestations avunculaires ; consé-quemment, on n'a pas pu vérifier la présence ou non d'une réponse à la question entre les pages du magazine.

Bref, on a été condamné à ne compter que sur nous-même, et après moult et moult tortillages de cervelle, on est arrivé à la conclusion incontestable que si le coq chantait à l'aurore, c'est que le reste du temps, il avait autre chose à faire – en particulier surveiller l'horizon du haut du clocher où il aime à se pavaner.

Fort de cette avancée scientifique indéniable – et tant pis si notre espiègle petite nièce Caramelle, mécontente de notre explication, nous traite de foutriquet et de va-de-la-gueule (on se demande bien si c'est sa mère, notre sœur, qui lui a in-culqué ce genre de vocabulaire) –, on s'est resservi une tournée de porto.



Le coq est à la fois le symbole de la virilité et de la bravoure.

De la virilité, parce l'oiseau a pour lui seul de nombreuses poules – ce qui fait rêver le citoyen lambda qui n'a, lui, qu'une épouse – et encore, pas toujours de la première fraîcheur.

Mais le citoyen lambda se rend-il bien compte des avanies qu'un tel harem lui vaudrait inévitablement ?

Sans compter qu'il lui faudrait pour se faire bien valoir trôner au sommet du fumier ?

Le citoyen lambda est-il prêt à abandonner le confort de son trois pièces cuisine du 16, rue du Coq Hardi pour les inconvénients de la basse-cour ?

Rien n'est moins sûr.

De la bravoure, parce que, comme l'explique très bien Séraphin Kokothé dans son dernier ouvrage (*Le Coq au vin qui rêvait d'abstinence*, aux Éditions Brimborion), *armé de dangereux ergots, l'animal n'hésite pas à se lancer dans des combats à mort afin de chasser l'impudent qui viendrait renifler de trop près son gynécée.*

Faut pas faire chier le coq : telle est la conclusion de notre jeune ami Rigobert, qui, lui aussi, collectionne les poulettes – sur la cour de récréation, on raconte qu'il n'en aurait pas moins d'une petite dizaine, et pas des plus vilaines.

De toute évidence, virilité et bravoure sont aussi l'apanage de l'ami Rigobert, et il nous semble charitable de prévenir César

qu'il n'a pas intérêt à venir vadrouiller dans ses parages : ergots ou pas ergots, notre jeune camarade n'en ferait qu'une bouchée.

Parce qu'il ne faut pas faire chier non plus Rigobert : telle est notre conclusion.

NB : Contrairement à ce qu'on pourrait facilement imaginer, le coq n'habite pas dans un coquetier. Le coquetier est seulement le logis de certains poussins avant qu'ils ne naissent. Au reste, et la nature étant comme souvent surprenante, il est remarquable que le poussin du coquetier n'a jamais l'heur de naître, parce qu'il est mangé avant même d'avoir eu seulement l'idée de venir au monde. Dame Nature est parfois bien cruelle.

LE CORAIL

Il faut toute l'autorité de la zoologie pour parvenir à nous convaincre que c'est un animal que cet animal-là.

Car ça n'y ressemble pas.

Même de profil.

Même sous un bon éclairage.

Et c'est le moins qu'on puisse dire.

Si, si, insiste la zoologie (elle aime avoir toujours le dernier mot : c'est son côté madame-je-sais-tout), le corail est un animal ; c'est même un animal de l'embranchement des Cnidaires.

On s'affûte les oreilles ; on s'exorbite les mirettes ; on se gratte l'occiput ; on est à deux doigts de s'en référer à l'annuaire téléphonique des Côtes d'Armor ; des Cnidaires, dites-vous ?

Mais qu'est-ce que c'est que ça, doux Jésus ?

A-t-on bien entendu ?

Est-ce que ça existe seulement, ces chimères – et si oui, de la manche de quel illusionniste surgissent-elles ?

Bien sûr que ça existe, bande de consternantes andouil-les ! rétorque, un peu vivement, la zoologie (elle n'apprécie que moyennement qu'on mette sa parole en doute).

Le corail en est un, poursuit-elle, au même titre que la méduse et l'anémone de mer.

Allons bon !

L'affaire se complique ; elle s'obscurcit ; c'est à ne pas croire ; c'est à en perdre son latin.

Le corail, cousin germain de la méduse et de l'anémone de mer ?

À qui espère-t-on faire avaler pareille baliverne ?

N'est-ce pas pousser le bouchon zoologique trop loin ?

Parce que, à y regarder d'un peu près, le corail ressemble plus à l'œuvre d'un facteur Cheval de la mer (*Un facteur Hippocampe !* rigole notre petit cousin Melchior, qu'on renvoie à ses affaires d'une tape sur la tête) qu'à un animal, aussi cnidaire soit-il.

Comment admettre, quand on est un observateur lucide, sérieux, passablement diplômé, que cette anarchie de structures bâties sans ordre ni raison (ni permis de construire) est une créature, demi-sœur de la méduse et petite-nièce de l'anémone de mer comme pour nous la jolie Célestine ?

On a beau aimer la plaisanterie, passé certaines bornes, il n'y a plus de limites.

Eh bien si, le corail est un animal ; il faut se faire une raison ; notre concierge le confirme.

Et des plus redoutables, ajoute-t-elle, en frissonnant d'effroi.

Créateur (en bande organisée) de barrières assassines et de récifs meurtriers où les navires viennent s'éventrer.

C'est un spectacle horrible.

À déconseiller aux âmes sensibles et aux alevins.

Nul ne survit.

Le navire sombre ; corps et biens ; comme une enclume ; comme le tonton Firmin le jour où il a bu la tasse au Conquet ; la mer fait des bulles ; les naufragés pataugent ; le requin s'en colle plein la lampe ; il se met à croire à la divine providence ; c'est une catastrophe sans nom.

On fera toujours bien, conclut notre portière, *de ne pas inviter le corail dans son bain.*

NB : Ce serait une erreur stupide de mélanger le corail et les trains Corail qui eurent leurs heures de gloire à la SNCF, il y a de ça quelques décennies. Heureusement, la confusion est difficile : le corail ne circule pas sur le réseau ferro-viaire ; il ne salue pas d'un coup de sifflet la femme du chef de gare.

LE CORBEAU

Le corbeau est un oiseau à plumes noires.

Avec, parfois, quelques reflets bleutés.

Quand la lumière est favorable.

Ou quand un garnement a essuyé sur lui son pinceau, après avoir repeint en indigo son arrière-grand-mère.

C'est très commode pour le distinguer du cygne qui est blanc, du piranga qui est écarlate, du zostérops qui est vert, du canari qui est jaune, de la méduse lune qui est bleue et du fer à repasser qui n'a pas de plumes au derrière (on les nomme *rectrices*, mais il faut se rappeler qu'elles n'ont aucun pouvoir dans les Académies).

Doté d'une voix qui rappelle le freinage en urgence d'une pelle mécanique ou le concassage des galets d'Étretat, le corbeau croasse plutôt qu'il ne coasse.

C'est parce qu'il n'est pas un batracien.

(On le vexerait en prétendant le contraire.)

On ne doit donc pas s'attendre à ce que ses œufs se métamorphosent en têtards : on serait déçu.



Le corbeau ne jouit pas dans nos campagnes d'une réputation enviable.

(Inutile pour lui de se porter candidat à la députation dans les circonscriptions rurales, il ne serait pas élu.)

C'est parce qu'il fréquente assidûment les champs de bataille et les charniers.

On l'y retrouve en train de gober, comme en jouant, les yeux des morts.

(Il faut dire à sa décharge qu'en ces lieux, il y a plus d'yeux à l'abandon que d'escalopes milanaises ou de tournedos Rossini ; même pendant les campagnes d'Italie.)

Mais il faut retenir qu'il ne le fait pas par cruauté délibérée ; il ne le fait pas non plus parce qu'il aurait un goût prononcé pour la salade de rétines (donnez-lui du caviar de la Baltique, et vous verrez !) ; c'est la nature qui en a décidé ain-si ; c'est elle qui a fait de lui un charognard.

Comme l'huissier et l'ordonnateur des pompes funèbres.

Charognard, cela signifie qu'il ne mange pas de viande vivante.

Sauf si sa proie fait exprès de ne pas mourir, rien que pour l'embêter.

Alors, à coups de bec, il l'enjoint à trépasser.

C'est sûr, ce serait pas bien malin de rigoler avec le corbac, conclut sagement Jules-Henri, l'amoureux de Caro-line, notre petite nièce chérie (10 ans au compteur et déjà la brune et singulière séduction d'une Miss Paella au grand concours estival de San Sebastián – ah ! elle n'a pas fini d'en faire galoper, des infortunés petits morveux...).



Dans la préface à leur ouvrage fort bien documenté, *Django, le corvidé somnambule*, les deux auteurs, Sylvaine Freux et Jean-Baptiste Choucas, ne sont pas sans noter que le vulgaire a trop souvent tendance (*une tendance criminelle*, écrivent-ils, peut-être un peu trop sévèrement, mais c'est parce que le sujet leur tient à cœur, on le sent) à confondre le corbeau et la corneille.

Pourtant, remarquent-ils (assez judicieusement), à considérer corbeau et corneille, on s'aperçoit au premier coup d'œil que, hormis la première syllabe, leur graphie n'est pas la même.

Aussi, demandent-ils, pourquoi cette impardonnable confusion, qui porte tort à l'un et l'autre des volatiles ?

En effet, pourquoi ?

Y aurait-il, quelque part, quelqu'un qui serait à même d'éclaircir cette térébrante énigme ?

Si oui, qu'il se fasse connaître sans plus attendre : grâce à lui, Sylvaine Freux et Jean-Baptiste Choucas retrouveraient le sommeil.



La chair de l'animal étant réputée immangeable (c'est aussi le cas de celle de notre grand-oncle Népomucène que le passage des ans a rendue fibreuse et, de ce fait, impropre à la consommation), le corbeau n'a jamais été chassé, sauf en période de disette.

Alors, en cette triste occurrence, afin de le rendre mangeable, on le faisait cuire très, très, très, très longtemps [et souvent même plus que cela], à tel point qu'au final, il n'avait plus figure humaine.

Bref, cela permet sans doute d'expliquer en partie son incroyable longévité (*macrobie* dans le jargon scientifique) : l'ornithologiste a en effet ca-culé, en appliquant à l'oiseau des formules bio-mathématiques hors de la compréhension d'une cervelle ordinaire (il faudrait au minimum un master en cornegidouilleries gaussiennes), que, dans des conditions normales d'utilisation, un volatile de cette espèce peut vivre sans se forcer une trentaine d'années (consécutives, précise le naturaliste).

C'est admirable, et ça explique peut-être (on dit *peut-être* parce qu'en fait, on n'en sait foutrement rien) pourquoi les Amérindiens faisaient du Grand Corbeau le créateur du monde et le protecteur des humains (cette dernière croyance n'étant guère partagée, pense-t-on, par les usagers de Mont-faucon).



Notre immeuble abrite, en son rez-de-chaussée, l'échoppe d'un anonymographe.

L'individu en question répond au nom prédestiné d'Adelphe Corbillat (on ne recule pas à donner ici son patronyme, puisque lui-même, d'une étourderie incroyable pour un homme de sa profession, oublie le plus souvent de ne pas signer ses créations – s'il n'y prend pas mieux garde, cela finira, suppute-t-on, par ruiner son petit commerce).

Encore qu'il ne possède pas de plumes au croupion et que ses ailes soient tellement vestigiales qu'il faudrait être un voyant extralucide pour les distinguer, Adelphe Corbillat est un parfait exemple de ce que, dans le vocabulaire de son métier, on appelle un corbeau.

Globalement, il échappe à l'ornithologie, mais, si là non plus il n'y prend pas suffisamment garde, il se pourrait bien qu'un jour un naturaliste de passage ne le capture pour l'exposer, une fois proprement taxidermisé, au Muséum national d'Histoire naturelle, entre le choucador pourpré et la guifette moustac.



Si, en ce qui concerne l'oiseau et la bonne manière de le pratiquer, il est une chose à garder en mémoire, c'est qu'il faut toujours user de courtoisie envers le corbeau, qu'il est de bonne poli-tique de ne pas se le mettre à dos.

On ne sait jamais, en effet, s'il ne sera pas notre dernier compagnon, le jour où l'on nous mènera à la potence.

NB : Contrairement à une légende tenace, aucun corbeau n'a jamais fait carrière dans la fromagerie. Pas plus qu'il n'a jamais été le phénix des hôtes de ces bois. Il faut vraiment nous croire plus nigaud qu'on ne l'est et ne le sera jamais pour espérer qu'on gobera pareilles sottises.

LE CORMORAN

Parce qu'il a été doté par la nature de deux ailes, il n'est pas rare, pour peu qu'on ne soit pas très pointilleux, qu'on prenne le cormoran pour un diptère.

C'est, d'ailleurs, le cas du jeune Calixte (l'un des fils d'une amie qui, des fils, en a engendré une tripotée d'une multitude de pères, n'ayant jamais été très portée sur la monogamie : *une sale habitude*, dit-elle, *l'idiote marotte des filles sans imagination*).

Allons, jeune homme, gourmande-t-on l'adolescent peu scrupuleux ès classifications animales (car il entre aussi dans notre mission de ne pas laisser se propager les inexactitudes

zoologiques) ; à *proprement parler*, le cormoran n'est pas un insecte.

En tout cas, aux dernières nouvelles.

Et la meilleure preuve en est, ajoute-t-on, pédagogue, patient, que le cormoran ne fait pas bzzz quand il vole.

Notre expertise dans le domaine des bestioles qui font *bzzz* quand elles volent cloue le bec du jeune escogriffe ; il hausse les épaules ; il quitte la pièce en maugréant, certes, mais sans être capable d'apporter une contradiction intelligible à nos propos.

Par notre bouche, la science a remporté sur l'ignorance une nouvelle victoire.

Cela peut paraître une victoire infime, mais c'est avec les petits ruisseaux que l'on fait les grandes rivières, avec les grandes rivières que l'on fait les larges fleuves, avec les larges fleuves que l'on fait les mers immenses, avec les mers immenses que l'on fait les incommensurables océans, avec les incommensurables océans que l'on ne fait plus rien du tout parce qu'on est tous noyés.

C'est la limite de la méthode.



Non content d'avoir deux ailes (plus que le deltiste, donc, mais moins que la libellule), le cormoran est aquatique, piscivore, grégaire et perméable.

Par cette dernière caractéristique, il faut entendre que, contrairement aux autres palmipèdes, le cormoran ne possède pas de glande uropygienne qui lui permettrait d'imperméabiliser son plumage.

(Signalons qu'*uropygienne* signifie que la glande concerne le croupion de l'animal ; l'encyclopédie eût-elle été moins collet monté, elle aurait tout aussi bien pu dire *culière*, mais peut-être cela au-rait-il moins impressionné le badaud).

De ce fait, le plumage de l'oiseau s'imprègne d'eau ; la bête s'alourdit ; elle est ainsi capable de plonger plus profond que le merle (mais moins que le fer à repasser) pour faire sa fête à la sardine qu'elle envisage de gobichonner.

En revanche – revers de la médaille –, l'animal est ensuite

obligé d'étendre ses ailes au soleil afin de les faire sécher.

C'est pourquoi l'on rencontre si souvent l'oiseau dans la position dite *d'étendard* ; d'étendard : ce n'est pas qu'il s'apprête à reprendre l'Alsace-Lorraine ou à bouter l'Anglois hors du royaume de France (le cormoran n'est pas une pucelle lorraine), c'est simplement qu'il se ressuie les ailes comme la baigneuse se ressuie les fesses sur sa serviette après les avoir baptisées dans la vague.



Le cormoran appartient à la famille des *Phalacrocoracidae*, mais il ne faut pas espérer qu'il retienne ce nom compliqué.

Le cormoran n'est pas connu pour son esprit délié ; il n'est pas réputé pour avoir ses entrées au Collège de France ; ses capacités d'abstraction ne dépassent guère celles d'une sorbetière (ou, disons, d'une caisse claire).

De fait, le cormoran est une buse, une bécasse, une tête de linotte, encore qu'il ne partage rien avec ces autres oiseaux.

Sauf peut-être de voler dans les pages du dictionnaire, où on le trouve, lui, à la lettre C.

On conclura de tout ceci que le curieux, s'il s'avise de vouloir rencontrer le cormoran, se fatiguera moins à le chercher dans le *Larousse* ou dans le *Petit Robert* plutôt qu'au bord de l'océan, d'un lac ou d'un cours d'eau.

C'est une chose utile à savoir.

En tout cas, pour le curieux avide de croiser le volatile.



Le cormoran est un redoutable chasseur.

D'autres préfèrent dire *un redoutable pêcheur*.

(Il y en a qui ne sont jamais contents.)

Quoi qu'il en soit, le sardinier voit d'un assez mauvais œil sa concurrence, qu'il juge déloyale ; sans doute le sardinier possède-t-il une glande uropygienne qui l'empêche, lui, de plonger à de grandes profondeurs.

L'homme de la mer s'en est donc ouvert aux autorités, lesquelles ont autorisé l'abattage par personnes qualifiées (il

faut savoir tenir un fusil et distinguer sans coup férir l'animal du plagiste, du paisible pêcheur à la ligne ou de l'aoûtienne en goguette) de 32000 cormorans.

C'est là qu'on se dit qu'il ne fait pas bon d'être un oiseau de cette espèce, sauf à voler à partir de la 32001ème place de la liste.



En surface, le cormoran a pour habitude de nager avec le corps très enfoncé.

(Ainsi s'exprime notre encyclopédie, qui a l'air d'en connaître un sacré bout sur le volatile et ses pratiques natatoires [elle nous épate] – mais peut-être est-ce seulement qu'elle et lui fréquentent au même moment la piscine Molitor.)

Il s'ensuit que, de loin, on ne voit dépasser que son cou (qu'il porte long, à la mode cormoran).

De là à le prendre pour un périscope, il n'y a qu'un pas, ou plutôt qu'une brasse.

Mais ce serait une erreur.

Que, personnellement, on évite de faire.

À ce propos, il est intéressant de lire ce qu'en dit Florestan Piaffe dans son ouvrage *Oiseaux de France et de Navarre (et du Morbihan), une Histoire de la plume à travers les âges*, paru aux Éditions Gros-Bedon en 1927 et qui remporta, l'année suivante, le *Grand prix de la Mouette* de Saint-Guérolé.

Le cormoran, écrit-il d'une plume alerte, est ainsi fait qu'on pourrait aisément le confondre avec un sous-marin à la dérive ou à un bathyscaphe au stade terminal.

Or, poursuit-il, il n'en est rien ; aucun des cormorans que nous avons eu l'opportunité de côtoyer ne possédait de moteur intégré.

Faisons donc fi, conclut-il, des billevesées propagées par des irresponsables, lesquels pousseraient volontiers la Marine nationale à torpiller l'oiseau.

On n'est assurément pas de ceux-là, pensant que la Marine nationale ne suffirait pas, malheureusement, et quels que soient son professionnalisme et sa vaillance, à éradiquer le palmipède.

Sans compter qu'elle a vraisemblablement bien d'autres

choses à faire.

Veiller à ne pas se saborder, par exemple.

Comme elle pratiqua déjà la chose en rade de Toulon.

Trop de sabordages finiraient par faire douter du sérieux de l'Amirauté.

Et l'on espère bien n'arriver jamais à ce genre d'extrémité.



Notre copine Lucine qui, pour avoir essayé d'introduire (mais sans succès) la pêche au cormoran autrefois répandue en Chine et au Japon sur les cours de l'Ille et de la Vilaine, connaît l'oiseau comme si c'était elle-même qui l'avait pondu ; notre copine Lucine nous signale que parmi les nombreuses espèces de cormoran (dans leurs meilleurs jours, on n'en compte pas moins de 36) il en est une qui répond au nom de cormoran de Bounty.

Mais qu'on n'aille pas s'imaginer, met-elle en garde, que l'oiseau a participé à la mutinerie qui frappa le navire commandé par l'infâme capitaine Blythe.

On la rassure : on ne s'imaginait rien de tel.

Et d'autant moins que, jusqu'à elle, ce cormoran, on n'ignorait complètement son existence.

La vérité, poursuit-elle, c'est que ce bestiau patauge exclusivement sur les îles Bounty de la Nouvelle-Zélande – d'où son nom.

On prend bonne note de la chose – en particulier du fait que, si un jour on se perd lors d'une balade néo-zélandaise, il sera inutile de demander notre chemin au volatile : il ne parle pas français.

NB : Le cormoran n'occupe pas une place prépondérante dans la culture populaire. Cependant, il arrive qu'on l'y croise, en particulier dans le proverbe cornique : Cormoran qui s'ébouriffe le gland, promesse de gros temps. On nous dit que l'observation météorologique confirme le phénomène.

LE COUCOU

Le coucou fait *coucou*.

C'est un fait irréfutable ; tous les enfants le savent ; et les escrocs de la Forêt Noire.

(On reviendra plus loin sur les escrocs de la Forêt Noire.)

Mais on ne sait pas à qui le coucou fait coucou.

Pas plus qu'on ne sait si le coucou fait *coucou* parce qu'il est un coucou, ou si le coucou est un coucou parce qu'il fait *coucou*.

La réponse à cette interrogation ne serait pas totalement dépourvue d'intérêt ornithologique.

Malheureusement, nos compétences dans le domaine se limitent à distinguer le loriot du compère-loriot ; elles ne nous sont ici d'aucune aide.

On travaille à s'en faire une raison.



Le coucou est un oiseau.

(Il n'intéresse donc pas la botanique, sauf quand il s'agit de la primevère officinale – dont les feuilles sont anti-ecchimotiques, nous précise l'encyclopédie qui croit qu'on pratique le noble art.)

Ce qui aggrave son cas, c'est qu'il fait partie de la famille des Cuculidés.

Être un cuculidé représente, il faut bien l'avouer, un sévère handicap quand on démarre dans l'existence (ça ne fait pas très sérieux sur un CV ; on sent d'emblée qu'il faudra ramer comme aux galères pour se faire une place au soleil et gagner son bifteck).

Bref, ça n'ouvre pas une voie royale ; en tout cas, pas obligatoirement.

On conseillerait bien au coucou de naître sous X, de tuer père et mère ou de changer de famille.

Mais qui est-on pour proposer de tels remèdes ?

Et puis, la zoologie s'y oppose ; avec fermeté.

La zoologie ne plaisante pas avec la taxonomie.

Même quand elle l'appelle *taxinomie*.

C'est tout dire.



Le coucou est bien connu pour ne pas construire de nid et pour pondre dans celui des autres.

Il laisse ainsi à ces autres le soin d'élever sa progéniture.

Pour un animal, ça n'est pas bête.

On serait même à deux doigts d'admirer son génie pratique.

Toutefois, quand on sait que cette progéniture est généralement plus grosse que les enfants du propriétaire légitime et qu'elle profite de sa carrure pour éjecter ceux-ci du nid *manu militari*, on se dit que le coucou est d'une férocité épouvantable – qui frôle parfois un sans-gêne incroyable.



Notre sympathique et jeune camarade Amélie-Rose (10 ans), fille putative de notre vicaire, est une spécialiste, en dépit

de son jeune âge (ou peut-être à cause de son jeune âge), des interrogations embarrassantes.

Dis donc, nous demande-t-elle, toi qui sais tout (elle exagère), est-ce que tu sais aussi pourquoi le coucou chante au printemps ?

Un court instant, la question nous désarçonne (quoiqu'elle ne concerne pas le cheval).

En effet, pourquoi cet abruti nous escagasse-t-il de sa pénible mélodie à la belle saison ?

Notre premier réflexe serait assez d'apprendre à notre sympathique et jeune camarade que, le reste du temps, le coucou a mieux à faire, mais, toutes réflexions faites, cette explication nous paraît, sinon carrément dilatoire, au moins un tantinet trop courte.

Nous reviennent alors en mémoire les paroles d'une chanson que notre nounou nous fredonnait jadis entre deux tétés ; chanson qui, mine de rien, sous des dehors quelque peu frivoles, dévoile néanmoins les mobiles cachés de l'oi-seau.

Chère Amélie-Rose, lui expose-t-on alors, si, dans la forêt lointaine, on entend le coucou, c'est tout bêtement que, du haut de son grand chêne, il répond au hibou – coucou hibou, coucou hibou.

Un instant, notre sympathique et jeune camarade laisse peser sur nous son regard (comme pour mesurer au trébuchet de sa juvénile sagacité la pertinence de notre réponse), puis elle hausse les épaules, renifle un bon coup et déclare : *Y sont rien cons, tous ces piafs.*

Comment, en l'occurrence, ne pas lui donner raison ?



Entendre le coucou est considéré par d'aucuns comme un heureux présage, ces mêmes *d'aucuns* prétendant d'ailleurs (un peu légèrement, nous semble-t-il) que si, au moment où l'animal ressasse son salut monotone, quiconque caresse quelques piécettes mises à cet effet dans sa poche, il s'assurera d'avoir de l'argent à volonté toute l'an-née.

On veut bien, mais pour ce qui est de nous, on s'étonnerait d'apprendre que c'est par cette méthode que Mr. Rockefeller a acquis la fortune qu'on sait.

Qui entend le coucou aura le farigou, affirme d'autre part un proverbe provençal.

Ce que signifie l'expression *avoir le farigou* nous demeure totalement impénétrable (on a pourtant compulsé, mais en vain, l'index de 147 pages proposé en fin des *Amours du félibre et de la poutargue* de Marius Croquensel, le délicieux poète occitan), pourtant on sent bien que c'est quelque chose de tout à fait considérable.

Et on s'afflige, nous, d'en être privé, faute d'avoir pris le coucou en flagrant délit de ramage.

Et tout incline à croire qu'on défunctera, convoiteux, dans ce pénible état de frustration.



Mais revenons, comme promis plus haut et pour finir, aux escrocs de la Forêt Noire.

Nous avons nommé les horlogers.

Ce sont eux qui ont inventé la pendule à coucou.

En tout cas, l'un d'entre eux : Franz Anton Ketterer, pour ne pas le nommer.

Les autres ont suivi : ils sont complices.

Car pendule à coucou, c'est vite dit ; et c'est en cela que réside la friponnerie.

Pour qui a croisé le coucou au moins une fois dans sa vie (pour les autres, on conseillera le numéro spécial de *Salut les piafs* consacré aux Cuculidés ; ils y trouveront en couverture le portrait de l'animal et dans un livret détachable, diverses recettes pour lui interdire de venir pondre dans le berceau de notre petit dernier), il est scandaleux et absurde, autrement dit scandaleusement absurde, ou absurdement scandaleux (c'est à chacun de choisir) de prétendre que la bestiole qui sort en hennissant du cartel en est un en bonne et due forme.

Elle n'en a ni le profil ni le gabarit.

Ni l'accent.

Qu'on lui réclame ses papiers !

Au mieux c'est un moineau horaire, une linotte plombigène ou une sittelle clepsydrigue.

Dans tous les cas, ce n'est pas un cuculidé.

On a toujours raison de se méfier de l'horloger teuto-nique.

NB : Beethoven a utilisé le chant du coucou dans sa fameuse Pastorale. Peut-être avait-il, à côté de la musique, une longue expérience du métier de cocu.

LE COUILLU DES CLOCHERS

Si l'église est en passe de voir disparaître son dernier paroissien (*Vulgus culum benito*, selon la nomenclature zoologique), elle demeure pourtant l'habitat d'une faune spécifique parfaitement adaptée à son environnement : la grenouille de bénitier, le séminariste atrabilaire, la souris de confessionnal, le bedeau à tonsure (il en survit une poignée), l'araignée de sacristie, le larron à rouflaquettes et le couillu des clochers.

Le couillu des clochers est un oiseau de la famille des Hirundinidés.

Mais contrairement à l'hirondelle (qui est sa cousine germaine), il ne migre pas ; il préfère passer l'hiver sous nos climats ; il marque une inclination pour les frimas.

Glouton comme le marguillier, il choisit d'affronter les rigueurs de la saison plutôt que de se voir privé des marrons glacés de la Noël.

Il en raffole ; à s'en faire péter le croupion.

Prions que sa goinfrerie ne le condamne pas à la géhenne (l'Église ne rigole pas avec le péché de gourmandise) – ou au diabète sucré.



Le couillu des clochers doit son nom à la structure particulière de son gésier.

Celui-ci se présente extérieurement sous la forme de deux poches non recouvertes de plumes.

Ces deux poches imitent à s'y méprendre les génitoires de monsieur le curé.

C'est troublant.

(D'ailleurs, l'enfant de chœur est troublé ; et la première communiant ; ils roulent tous deux des yeux de sainte en extase ; entre deux kyrie, ils se prennent, l'un à envier, l'autre à désirer l'animal ; la luxure embrase leur âme ; ils sont bousculés dans leur foi et dans leur libido ; ils se cachent au fond du confessionnal ; le premier s'astique l'aspersoir et la seconde se titille l'hostie ; telle est la vie de l'enfant de chœur et de la première communiant : c'est un chemin de croix.)



L'oiseau doit aussi sa dénomination au fait qu'il niche plus souvent près des cloches que dans les cryptes enté-nébrées.

C'est parce qu'il aime le grand air, la lumière et les fêtes carillonnées.



Proche du vicaire à soutane (un autre cousin de l'aronde, qui, lui, hante les presbytères, quelquefois les boxons), le couillu des clochers n'a qu'un prédateur identifié : le coq de la girouette.

Une haine immémoriale oppose les deux bêtes.

La science n'en connaît pas la raison ; s'est-elle seulement posé la question ?

(Peut-être s'agit-il d'une séquelle des guerres de religion).

Heureusement pour le couillu des clochers, le coq de la girouette ne perd jamais le nord.

Il lui suffit donc de se tenir au sud pour échapper à l'hostilité de son ennemi invétéré : le voilà en sécurité.

On est soulagés.

NB : Dans la chaîne alimentaire, le couillu des clochers occupe une place toute particulière : celle du pâtissier. C'est à

lui que revient en effet de préparer les pets de nonne et les religieuses (chocolat, caramel ou vanille) dont se réglera la kermesse paroissiale. Il y excelle.

LA COURTILIÈRE

À tout saigneur tout honneur : c'est à Florestan Paleron, notre boucher de la rue Sainte-Bavette (par ailleurs vulgarisateur de la vaccacaudalothérapie pour le traitement de l'ataraxie génitale) qu'on doit de s'être intéressé à la courtilière.

Parce que, la courtilière, avant lui on ne s'en préoccupait pas le moins du monde ; la croisant dans la rue, on ne l'aurait même jamais reconnue ; nous aurait-elle, en cette occasion, serré la main qu'on se serait demandé qui diable elle pouvait être et d'où diantre nous la connaissions ; et ce, malgré notre expertise incontestée dans le domaine des excentricités zoologiques.

C'était un jeudi matin de la mi-juin vers 11 heures (le jour, la date et l'heure n'ont guère d'importance, sinon celle de souligner la véracité de notre récit).

Tout en égayant de bouquets de persil les naseaux d'une tête de veau épilée et livide posée sur un plat en véritable inox de Limoges, notre boucher nous racontait par le menu ses démêlés avec la courtilière, non sur son étal mais dans son potager.

Parce qu'il faut savoir que Florestan Paleron est un potagériste passionné (*Les légumes, ça me change agréablement de la barbaque !*) et qu'à la bonne saison, pendant qu'il chourine l'escalope ou surine l'aiguillette baronne, il aime à entretenir sa pratique de ses aventures jardinières.

Toutefois, ce jour-là, et sans doute le décor de la boutique aidant, on crut d'abord que la courtilière était une pièce de bœuf de nous ignorée (on n'est pas non plus un spécialiste de l'équarrissage), et l'on se demanda, tout de même un peu interloqué, ce que le bovin, fût-il en pièces détachées, venait fabriquer dans les cultures paleronnières.

Florestan Paleron continuant, sans remarquer notre trouble, à nous conter les forfaits de la bête, on comprit au final que la courtilière n'avait strictement rien à voir avec le bovidé et que, conséquemment, elle avait toute légitimité à traverser de notre boucher le potager – raison pour laquelle ledit boucher ne la portait pas plus aux nues que dans son cœur.

Une belle saloperie, oui !

Sans doute (on n'allait pas contrarier quelqu'un armé d'un tranchoir aussi aiguisé), mais avant tout un insecte.



Car la courtilière est un insecte, un insecte de la famille de la sauterelle, du grillon et du criquet.

Et pas des moins balèzes.

Pouvant atteindre jusqu'à 10 cm de long (on ne connaît pas exactement sa hauteur au garrot).

Une belle pièce, donc, pour l'Asiate entomophage qui la déguste comme nous les profiteroles (il l'a dit délicieuse – on le croit sur parole ; on ne tentera pas de l'imiter ; ce n'est pas notre genre de déjeuner d'un orthoptère ; même replet ; même élevé parmi les carottes et les navets ; chacun ses plaisirs, les nôtres nous orientant plutôt vers le carré de porc rôti au miel de bonsaï ; ou vers la choucroute malgache à l'émincé de maki catta ; à la rigueur, vers le potage de langoustines népalaises).

Malgré cette taille inusitée pour un insecte du potager, et même s'il peut lui arriver de mordre si on la chatouille sous la queue (autrement, dans des conditions normales d'utilisation, la bestiole est d'un caractère plutôt pacifique), la courtilière n'est réellement périlleuse que pour les légumes de Florestan Paleron.

Et c'est là où le bât blesse.

Car notre boucher (c'est bien évident) ne cultive pas son potager pour que la courtilière vienne y mettre la chienlit en fonçant tête baissée, sans le moindre égard pour la végétation, dans les galeries qu'elle creuse de ses pattes antérieures puissantes ; l'animal répugne à contourner les obstacles et préfère les découper à l'aide de ses pièces buccales qui, à l'instar de la mâchoire de l'ogre dans les contes de fées, parviendraient à

coller des cauchemars aux enfants, même les plus intrépides, même les plus délurés.

Mais peut-on lui en vouloir ?

Raisonnablement ?

Sait-on si, nous, à sa place, on se conduirait autrement ?

Après tout, la courtilière est un animal fouisseur ; fouir, c'est son métier ; elle ne l'a pas choisi ; c'est la nature qui en a décidé pour elle ; et le cerveau de l'insecte est si rudimentaire qu'il n'a jamais pu concevoir le concept de désobéissance civile.

Et puis, Florestan Paleron ferait peut-être bien de s'aviser d'une chose importante : certes, la courtilière s'ébat dans son potager comme l'éléphant dans un magasin de porcelaine, mais, ce faisant, elle le débarrasse des vers, des larves, des lima-ces et des fourmis dont elle est friande – engeance honnie de tout jardinier un peu responsable, qui a le souci de l'avenir de ses légumes.

Ça n'est pas rien, ça – ou si ?



L'insecte doit son nom au courtil, qui, ne nous le cachons pas, était un petit jardin en ancien français.

Ce qui explique qu'on rencontre plus souvent la bestiole dans nos plates-bandes que sur le boulevard des Capucines, devant l'Olympia, ou dans l'impasse du Général Millefleurs, à Pantin.

Ce qui explique aussi que la courtilière ne date pas d'hier.

Non plus que d'avant-hier.

Mais de bien avant.

Disons d'une époque quasi antédiluvienne dissoute dans le flot du temps (à ce propos, c'est-à-dire à propos de la datation des premiers pas de la courtilière, notre nièce Stéphanie nous signale qu'Aristote lui-même la pourchassait déjà, sous le nom de *prasocourides*, dans ses plantations de choux athéniens – on reparlera plus loin de notre nièce Stéphanie).

On connaît aussi la courtilière sous les sobriquets de *taupette* et de *taupe-grillon*.

Pour la raison assez évidente qu'elle présente une morphologie semblable à celle du mammifère souterrain réputé,

lui, dans le chambardement des pelouses (à chacun sa spécialité).

C'est ce que la science entend par les termes de *convergence évolutive*, expression qui se rapporte à des êtres vivants très dissemblables mais demeurant dans des environnements similaires ou comparables, ce qui les amène à développer des formes et des compétences analogues (Jules Taupin, *Le Darwinisme expliqué au Manneken-Pis*, Le Métronome à Hélice, Bruxelles, 1913, 158^{ème} édition).

Un autre exemple éclairant de la chose nous est donné par notre irascible et belliqueuse tante Brunehaut, laquelle, à force de partir en guerre contre tout son voisinage, a fini par présenter au monde la physionomie du char Sherman – les chenilles en moins.

On voit par là que la convergence évolutive n'est pas une spécialité des seuls saccageurs de jardin ; on la trouve aussi en ville et sur les champs de bataille.



Hors Aristote, Florestan Paleron et l'Asiate entomophage, la courtilière est menacée par nombre d'autres prédateurs, parmi lesquels le merle, la pie et la chouette, le hérisson, la musaraigne, la taupe et notre nièce Stéphanie qui en fait collection au grand dam de sa mère, notre belle-sœur Edmonde, laquelle souffre d'entomophobie compliquée d'urti-caire depuis qu'elle a failli être dévorée vive par un moustique-tigre en maraude, un jour d'excursion touristique dans le delta du Gange – incident malheureux dans lequel elle a trouvé confirmation que dès qu'on quitte Sartrouville, on met son existence en péril (on ne l'y reprendra pas).

Et puisqu'on parle de notre nièce Stéphanie (on ignore de quel nom on désigne les collectionneurs de taupes-grillons), signalons pour finir que c'est à elle qu'on doit tous les détails aussi pittoresques que courtilièresques déroulés ici.

Ceci pour dire que s'il s'est glissé dans nos écrits des inexactitudes, des approximations ou des contrevérités, c'est à notre nièce et à elle seule qu'il conviendra de s'en prendre.

Pour notre part, on a bien d'autres choses à faire que de hanter les potagers, même pour la plus grande gloire de la connaissance.

NB : À en croire les spécialistes de la chose, il existe une manière très efficace de se débarrasser de la courtilière. Il suffit de suivre ses galeries pour découvrir où se situe son nid (il faut tout de même quelques talents de spéléologue et de contorsionniste), suite à quoi on y déverse un mélange d'eau et d'huile. Les œufs sont détruits (pour ainsi dire dans l'œuf) et l'insecte sort de terre pour protester : il suffit alors de le trucider sans pitié – c'est cruel, mais la survie du persil est à ce prix.

LE COUSCOUS

N'en comptant guère parmi nos proches (ni même, on l'avoue, parmi nos connaissances plus lointaines), il ne nous semblait pas capital de consacrer au couscous ne serait-ce qu'un articulet.

Et puis, réflexion faite, et suite à la consultation de notre horoscope et des horaires des trains Paris-Cherbourg, on a compris qu'il était tout de même nécessaire d'apporter quelques lumières sur l'animal, au cas – même si improbable – où on le croiserait à la gare Saint-Lazare (il y passe tous les jours une telle foultitude de quidams, et de tout acabit, que ce ne serait pas d'une totale extravagance que de tomber inci-demment sur lui).

Dont acte.



Le terme couscous (qu'on prononce *\kus.kus*, mais ce n'est pas un scoop – prononcez *\skup*) désigne un mammifère marsupial classé dans la famille des phalangers ; autant dire que c'est une bestiole qui possède une membrane entre les pat-tes avant et arrière – ce qui lui permet de planer comme un avion en papier, et plutôt mieux que le dernier suicidé de la tour Montparnasse.

Les Anglais utilisent la graphie *cuscus* (mais on n'est pas assez anglophone pour concevoir comment ils se débrouillent pour le prononcer) – ce qui prouve bien que les Anglais sont contrariants par nature et qu'ils sont infoutus d'écrire en bon français.

Le couscous vit en Australie et en Nouvelle-Guinée ; cela suffit à expliquer (l'éloignement, la distance) le peu de relations qu'on entretient avec lui.

Une chose qu'en dépit de cela, il est quand même important de savoir : du fait de sa répartition géographique, il est pratiquement impossible (sauf à le faire exprès) de le confondre avec le plat berbère composé de semoule de blé dur, de légumes et de viandes.

En aucun cas, affirme Wilfrid-Mohamed Glaoui (natu-

raliste marocain et fin gourmet, auteur du *Phalanger sonne toujours deux fois* et du *Marsupial de Mogador, une épopée chérifienne*), on ne pourra trouver le couscous sur les tables du Maghreb.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est pourtant l'exacte vérité.

Qui, au fond, ne sidérera que ceux qui confondent science et gastronomie, le *Gault et Millau* et leur manuel de zoologie.

Les autres comprendront que cette information suffisait seule à justifier qu'on consacraît au couscous quelques lignes.

Ils nous remercieront.

NB : Comme tous les enfants de marsupiaux, que leur mère finit de concocter (si l'on peut ainsi dire) dans sa poche ventrale, le petit couscous est un prématuré. C'est aussi le cas de notre petit neveu Grégoire, même si sa mère à lui ne s'est jamais embarrassée d'achever de l'incuber (si l'on peut dire ainsi) ailleurs que dans une couveuse électrique. Et c'est ainsi que nous avons compris que notre sœur Thérèse n'est pas un marsupial.

LE COUSIN

On l'appelle cousin, mais, à proprement parler, il n'est le cousin de personne.

Pas même à la mode de Bretagne.

Pas même de la grande Hermance, la fille de tonton Fred, avec qui il partage pourtant les interminables guibolles qui valent à celle-ci le sobriquet facétieux de mouche-faucheux.

De fait, la zoologie connaît le cousin sous le nom de tipule (en revanche, elle ignore complètement la grande Her-mance).

C'est dire que le cousin est un diptère nématocère.

Dont l'aspect rappelle celui du moustique.

En plus imposant.

Mais, fort heureusement, il n'en est pas un.

Fort heureusement, car, si, comme le maringouin, le cousin nous broutait l'hémoglobine, il nous boirait facilement en seulement quelques rasades.

On ne peut s'empêcher de frémir.



Chez le cousin, le dimorphisme sexuel est de rigueur.

Ainsi les antennes du mâle sont-elles plus développées que celles de la femelle, mais c'est la femelle qui utilise le blush et le mascara.

De plus, c'est encore elle qui est abonnée à *Femme actuelle*.



Le cousin a une vie très brève.

Cela le pousse, à peine né, à copuler comme un détraqué.

Ainsi a-t-on pu croire que le cousin était un obsédé sexuel, mais non.

(En tout cas, pas plus que notre ami Théodose qui campe dans les jupes des filles et qui n'est, lui non plus, le cousin de personne, ses père et mère étant fils et fille uniques.)

C'est seulement que le temps lui est compté.

S'il veut se reproduire (et il le veut ; il nous l'a maintes fois confirmé), il n'a pas intérêt à peindre le plafond de la Sixtine, à découvrir la Relativité (même restreinte), à com-poser la Neuvième de Beethoven, à crépir l'Acropole, à dessiner les jardins de Versailles, à sculpter le Penseur de Rodin ou à mettre

des prothèses à la Vénus de Milo (qui, de toute façon, ne lui a rien demandé).

De fait, il n'est pas excessif de dire que le cousin ne vit que pour baiser.

L'Église trouve que c'est pour la jeunesse un exemple déplorable.

Mais il y a gros à parier que la tipule s'en fout.

Alors la Curie l'excommunie comme un seul homme.

Avant de trousser l'enfant de chœur.



Comme on vient de le voir, le cousin n'est pas le dernier quand il s'agit de s'envoyer en l'air.

Mais ce qu'il convient aussi savoir, une fois les lardons éloignés (*T'es rien nazbrok !* nous interpelle notre neveu Igor, 7 ans aux prunes ; *je suis pas Dumbo ; je suis grave au courant que je dois rien au passage de la cigogne !* – il n'y a plus d'enfants ; en tout cas, il n'y a plus d'enfants tels qu'on en pondait encore il n'y a pas si longtemps, tout bardés d'innocence et tout entrelardés de candeur) ; ce qu'il convient de savoir, disait-on, c'est que des chercheurs ont mis en évidence le premier cas de stridulation copulatoire chez cet insecte.

De quoi donc s'agit-il ? se demande à lui-même Maxim de Winter, président de la Fondation Manderley pour la Défense et l'Illustration des Diptères nématocères, dans son ouvrage *Une tipule prénommée Rebecca* (on comprend bien qu'il se pose la question mais qu'il a déjà la réponse toute prête ; on n'est pas dupe de cette entourloupe rhétorique ; c'est pourquoi l'on attend sans angoisse les explications qui ne manqueront pas de suivre).

Et de fait, il expose tout de suite : *Le cousin possède un pénis vibreur qui fait office de vibromasseur, autrement dit c'est un pénis chantant dont les vibrations envoient sans coup férir la femelle au septième ciel, lui offrant à qui mieux mieux des orgasmes en veux-tu en voilà.*

On ne connaît pas ce Maxim de Winter, on ne sait rien de ses exploits amoureux, on n'a lu que son livre, mais on sent bien que ça le laisse rêveur.

Et envieux, un peu.



Le cousin est pourvu, contre ses prédateurs, d'un moyen de défense original : il abandonne sans regrets ni remords une ou plusieurs de ses pattes à la bestiole qui envisage de se le boulotter.

C'est malin.

C'est malin, mais comme il ne possède que six pattes (de ce point de vue-là, c'est un insecte tout ce qu'il y a d'ordinaire), on préfère le prévenir qu'il ne faudrait pas qu'il se livre trop souvent à cette pitrerie.

Elle amuse, certes, les enfants qui peuvent trouver plaisant de collectionner dans une boîte d'allumettes les pattes de la bête, mais elle finirait par lui nuire.

En tout cas, c'est notre opinion.

NB : Il est à noter qu'on n'appelle pas cousine la femelle du cousin. Qu'elle le veuille ou non, elle reste un cousin. Les féministes la trouvent plutôt saumâtre.

LE CRAPAUD

C'est une erreur commune : le crapaud n'est pas le mari de la grenouille.

Ce n'est pas non plus son sigisbée.

La grenouille n'est pour lui qu'une vague cousine ; une cousine à la mode de Bretagne, si la grenouille arrive de Quimperlé.



Le crapaud est un batracien.

(Précisons que cela ne signifie nullement qu'il batracine ; de fait, le verbe *batraciner* n'est recensé par aucun dictionnaire – *C'est une lacune !* s'insurge l'oncle Pamphile, qui, de sa vie, n'a jamais rien passé au Littré).

Batracien, donc, le crapaud coasse – chose qui le distingue très clairement du freux qui, lui, croasse (comme le chocard à bec jaune et le clown pas mûr) ou de l'aigle qui glatit.

De l'éléphant de Bornéo qui barrit.

De la cigogne qui glottore, de la fauvette qui zinzinule ou babille, de la huppe qui pupule.

Et de notre concierge qui cancanne.

Mais il n'y a *a priori* aucune raison de confondre le crapaud avec l'aigle ; le crapaud ne niche pas, en montagne, sur une aire ; il n'effraie pas la marmotte ; il n'arbore pas des tarsi richement emplumés.

Quant au chocard, au clown, à l'éléphant, à la cigogne, à la fauvette, à la huppe et à notre bignole, il est peut-être utile de se rappeler qu'avec le crapaud, ils ne partagent pas la même volière.



Quand vient la saison des anoues, le crapaud convole.

(*Ce qui ne veut pas dire*, souligne notre ami Marcus, adepte de la blague sophistiquée, *qu'il vole comme un con ; même con (sic)*, le crapaud ne vole pas ; sous aucun prétexte.)

En général, avec la crapaude.

Parfois avec un sabot, mais il faut qu'il soit myope (ou dans une telle misère sexuelle, qu'on pleurerait rien que d'y penser).

Suite à leur rencontre, la crapaude prend un congé maternité afin de pondre ses œufs (le sabot, quant à lui, poursuit son existence paisible, comme si rien ne s'était passé – on

reconnaît là la sage et paisible philosophie paysanne), des œufs qu'elle abandonne à la première mare qui passe (la crapaud n'a pas la fibre maternelle), des œufs qui de-viendront, si Dieu le veut, s'ils ne se font pas brouter entre-temps par le héron ou par le brochet, des têtards, des têtards qui évolueront en de coassants crapaudons, lesquels s'em-presseront d'engrosser à leur tour d'affriolantes crapaudettes pubères – tel est le cycle invariable de la vie batracienne ; on se rend bien compte que les occasions sont rares d'y franchement rigoler.

Et l'on est bien content de ne pas croire à la trans-migration des âmes ; imaginez un peu que la nôtre se réveille post-mortem dans la peau de l'un de ces bestiaux ; on aurait bonne mine ; on aurait de quoi maudire notre destinée ; certes, le crapaud s'envoie en l'air – ce n'est pas l'aspect le plus calamiteux de l'affaire – et c'est toujours mieux que de se réincarner en sashimi –, mais il n'a en tête que la reproduction, et *quid* des fantaisies érotiques enseignées depuis des temps immémoriaux par le *Kamasutra* (lequel, c'est vrai, ne s'inquiète guère de la volupté amphibienne) ?

À cette question l'honnête homme ne peut s'empêcher de frémir, et il se promet *in petto* de redoubler d'ardeur auprès de sa régulière, de prendre des leçons de trampoline pour agrémenter sa gymnastique matrimoniale.



Il fut un temps où le crapaud dissimulait un Prince Charmant.

(C'était amusant.)

Il suffisait du baiser d'une Princesse pour que le Charmant susdit surgisse comme un diable de sa boîte, qu'il se mette à faire des ronds de jambe et à tourner des rondeaux pour épater la royale jouvencelle.

On se croyait alors dans un conte de fées ; on guettait au générique le nom de monsieur Perrault ; c'était Disneyland tous les jours de la semaine.

Tout ça est bien fini : nul Prince Charmant n'emprunte plus ce véhicule de contrebande.

Le crapaud n'est plus qu'un crapaud – c'est-à-dire une espèce d'amphibien (et pas des plus malins), à qui on hésiterait à serrer la main, tant sa peau pustuleuse le fait à la ressemblance du syphilitique ou du lépreux échappé de son lazaret.

Quant à la Princesse, elle s'est inventé d'autres soucis : faire carrière dans la télé-réalité, être une reine du show-biz ou épouser un milliardaire kazakh pour redorer son blason.

C'est affligeant ; c'est consternant de se dire qu'on ne peut même plus compter sur le crapaud pour égayer nos rêves – où va-t-on ?



On dit que le crapaud commun (*Bufo bufo* – il est bègue) est utile pour le jardin.

C'est parce qu'il se fait un délice de la limace, qu'il rend sourde en la dévorant.

Celle-ci ne sait alors plus repérer la salade à son cri.

La salade est sauvée.

C'est la paix du potager.

NB : Faire fumer le crapaud est une occupation frivole. D'aucuns la pratiquent, cependant. Ils lui collent une cigarette dans le bec (ce n'est pourtant pas un oiseau) ; la pauvre bête pétune (on dirait une cheminée) ; elle oublie de recracher la fumée ; elle enfle ; elle s'exagère ; elle ressemble à une baudruche malade ; elle finit par exploser. Sa tripaille qui décore les murs témoigne à merveille des méfaits du tabac.

LA CREVETTE

Ce n'est pas parce que le cousin Pons a accoutumé d'appeler sa fille *ma petite crevette* que la jeune Arlette est un crustacé décapode aquatique.

D'abord, la jeune Arlette ne possède que deux pattes (chacun, d'un simple coup d'œil, peut facilement s'en assurer) et, ensuite, elle ne sait pas nager.

Il fallait que cela fût précisé d'emblée afin d'éviter toute embarrassante méprise.



Baptisée quelquefois *chevrette* (on se demande bien pourquoi, compte tenu qu'elle ne bêle pas plus qu'elle ne donne de lait pour fabriquer du fromage), d'autres fois *salicoque* (mais cela ressemble trop à *saligote* pour n'être pas quelque peu injurieux), la crevette est surtout connue parce qu'on la mange ; autrement, vous pensez bien qu'on ne perdrait pas son temps à pêcher puis décortiquer la bestiole ; on a d'autres occupations plus pressantes, notamment celles de battre femme, enfants, chien, chat et tapis – et belle-maman par la même occasion, puisqu'elle cabote dans les parages.



Parmi les nombreuses espèces de crevettes marines ou dulcicoles (*dulcicole* ne soulignant rien d'autre qu'un amour immodéré de l'eau douce – p. ex. *dulcicole* peut être dit ce grand niquedouille d'oncle Anatole qui noie son pastis), on en distingue surtout trois.

La première est la crevette rose, laquelle est aisément reconnaissable au fait qu'elle n'est pas rose ; au moins au naturel ; elle ne le devient que sous l'effet de la cuisson (et non pas par pudeur, comme la jeune Arlette quand on l'interroge sur son tour de poitrine) ; lorsqu'elle roucoule dans la vague, elle est translucide (ce n'est jamais le cas de la jeune Arlette qui, elle, sans être véritablement opaque, présente quand même un délicieux teint de jeune fille dont on peut penser que la première utilité est d'empêcher qu'on voie à travers elle).

La deuxième est la crevette grise, appelée *crevette grise* parce qu'elle est grise – ce n'est pas plus malin.

Vient enfin la crevette géante (encore qu'il ne faille rien exagérer : elle n'a pas non plus la taille d'une baleine) ; crevette qu'on appelle *gamba* pour la raison qu'il faut bien la nommer d'une manière ou d'une autre, et autant *gamba* que *mât de misaine* ou *bouton de porte* ; au moins c'est exotique ; ça vous a même des airs de danse caribéenne – *Chère mademoiselle, puis-je vous inviter à partager cette gamba ?*

En ce qui concerne cette dernière (cette dernière crevette, pas cette dernière demoiselle), il est intéressant de pointer que sa fréquentation n'est pas des plus enrichissantes (ce n'est pas

avec elle qu'on apprendra, par exemple, à se dépatouiller de la règle de trois) ; la bestiole n'est en fait digne d'un quelconque intérêt qu'à la condition préalable d'avoir été cuite dans une huile aillée et d'être servie avec une sauce pimentée.

Pour les curieux, ajoutons qu'il existe aussi, par-mi une foultitude d'autres, une crevette brune (qu'il serait cependant excessif de soupçonner de sympathies nazies), une crevette bleue (qui n'est pourtant pas de sang noble), une crevette banane (qu'on ne trouve jamais en régimes), une crevette mante (qui, à l'usage, se révèle athée), une crevette pistolet (qui, néanmoins, n'a jamais bataillé à O.K. Corral), une crevette paon (qui ne crie pas plus *Léon* qu'elle ne fait la roue), une crevette impériale des marais charentais (qui, nonobstant, sait rester simple et jamais ne se hausse du col) et une crevette-arlequin (qui se fiche comme d'une guigne de trouver sa crevette-colombine, tout occupée qu'elle est – on l'a vu ailleurs – à casse-croûter d'une astérie).



Sans entrer dans des détails graveleux qui pourraient nuire au sérieux de notre propos, il faut pourtant noter que la crevette est unisexuée.

C'est aussi, *grosso modo*, le cas de notre entourage, mais si l'on prend soin de signaler expressément la chose, c'est que chez la crevette, au rebours de ce qu'il se passe avec nos connaissances (à l'exception, toutefois, du cousin Dominique qui fait carrière dans la transsexualité appliquée à la géométrie riemannienne – il est un pont dans sa spécialité), certains mâles peuvent se transformer en femelles, généralement vers l'âge de deux ans, sans qu'on parvienne bien à comprendre si c'est un choix raisonné ou le résultat d'un masochisme de l'espèce – ou encore si c'est par volonté d'établir la parité crevette mâle/crevette femelle chez les petits crustacés décapodes comestibles.

La science s'interroge et, à ce qu'on sache, elle n'est pas près de trouver.

C'est regrettable, mais ce n'est pas non plus la fin du monde : on continuera à manger des fruits de mer.

NB : Il n'est pas complètement sans intérêt de savoir que le difocol altère le métabolisme lipidique de la crevette et inhibe la succinate déshydrogénase et la cytochrome c oxydase. Même si, aux esprits superficiels, cette information peut paraître quelque peu accessoire, il n'en demeure pas moins que la chose est bonne à connaître, tout particulièrement si l'on veut rester en bons termes avec les crevettes de son voisinage.

LE CRIQUET

Le criquet ressemble à la sauterelle, mais ce n'est pas une sauterelle puisque c'est un criquet.

Pareillement, la sauterelle ressemble au criquet, mais elle n'est pas un criquet puisqu'elle est une sauterelle.

Quelle que soit la proposition qu'on retienne, force est de s'avouer qu'elle ne nous avancera guère, que ce soit dans la connaissance de la sauterelle (ce qui, somme toute, n'est pas si calamiteux) ou dans celle du criquet (la chose est plus embarrassante, car la bestiole étant notre sujet, ce n'est pas avec ce genre de considérations oiseuses qu'on risque d'en réussir le véridique et vivant portrait).

Tâchons donc de prendre les choses autrement.

Le criquet (qui, certes, ressemble à une sauterelle – mais ressemblerait-il à un tramway nommé Désir, au Génie de la Bastille ou au professeur de solfège que ça ne changerait rien à l'affaire) ; le criquet est un insecte de l'ordre des orthoptères ;

la science l'appelle aussi *caelifère* – c'est pour se rendre intéressante – le mieux est de l'ignorer – elle finira par se lasser de la ramener sans qu'on l'ait sifflée.

On aurait tort pourtant de croire que le criquet est un orthoptère comme les autres, disons un orthoptère du tout-venant comme le grillon et la sauterelle (encore elle ! mais quand va-t-elle nous fiche la paix !) ; c'est au contraire un orthoptère tout ce qu'il y a de considérable ; la meilleure preuve en est que c'est un insecte qui a les honneurs de la Bible ; ce n'est pas si fréquent ; ce n'est pas du tout le cas, par exemple, de la petite vrillette ou du bousier, de la chrysomèle maculée du concombre ou du longicorne à trois bosses ; dans le *Livre de l'Exode*, sous l'appellation fautive de sauterelle (mais quand va-t-on finir de nous escagasser avec cette saute-aux-prunes !), il ravage l'Égypte en bande organisée.

C'est dire si le criquet n'est pas une bestiole à prendre à la légère ; surtout quand, adoptant le nom de *locuste*, il forme avec ses congénères ce qu'il faut bien appeler une redoutable association de malfaiteurs (on ne saurait trop conseiller aux esprits curieux la lecture de *The Day of the Locust*, traduit en français par *L'Incendie de Los Angeles*, où l'auteur, Nathaniel West, prend un soin admirable à n'évoquer jamais, sous aucun prétexte, la vie et les mœurs de l'insecte) ; autrement, solitaire, *loin de la foule déchaînée* (selon les mots de l'entomologiste britannique Thomas Hardy), on lui donne du *sauteriau* – ce qui témoigne assez bien, nous semble-t-il, de son côté gamin, badin, et de son innocuité.

(Nous relisant, on s'aperçoit qu'à force de multiplier comme à l'envi les parenthèses, les tirets, les digressions, les parabases et les incisives, notre texte en devient quasiment illisible ; ce n'est pas nécessairement dommageable, en ce sens que notre lecteur se fiche vraisemblablement comme d'une guigne du locuste, du sauteriau et de toute leur maisonnée ; cette incuriosité est sans doute regrettable, mais il en sera ainsi tant que le réchauffement climatique (dont on attend beau-coup) n'aura pas transformé la douceur angevine (si chère au cœur du poète et pour ne parler que d'elle) en *fast-food* où les hordes phytophages pourront venir se régaler gratis, ne laissant derrière elles que ruines, poussière et consternation ; on n'aura

plus alors que les yeux pour pleurer, ou les dents pour rire.)

Quoi qu'il en soit, un coup docteur Jekyll, un coup mister Hyde, le criquet prouve au passage que Stevenson, dans un autre domaine et malgré tout le respect qu'on lui doit, n'est qu'un misérable plagiaire.



Le criquet le plus célèbre est sans conteste Jiminy Cricket.

On le trouve chez Disney ; il y personnifie la conscience de Pinocchio.

Sachant que le héros de l'histoire est une marionnette en bois, il peut sembler judicieux de lui avoir donné pour conscience un criquet plutôt qu'un termite ; néanmoins, l'avoir armé d'un parapluie, coiffé d'un chapeau et vêtu d'un frac est zoologiquement absurde ; dans la nature, le criquet affronte tête nue les intempéries ; de la même manière, comme l'héroïne de Feydeau, il se promène toujours dans le plus simple appareil.

On voit par là que le criquet est un insecte scandaleux qu'il n'est pas utile de laisser entre toutes les mains, particulièrement entre celles des enfants prépubères, des sœurs ursulines de la Sainte Famille et de nos filles chéries.



Pourquoi le criquet chante-t-il ?

L'entomologie, un jour qu'elle n'avait rien de plus urgent à faire, s'est posé la question.

Le criquet chante pour se faire entendre, s'est-elle répondu à elle-même, après avoir moulu sur le sujet nombre d'études d'une haute tenue méthodologique (peut-être est-il intéressant de noter que, sans s'embarrasser de tout cet attirail lourdement scientifique, la jeune Caliga, fille de notre chausseur (*Au cou-de-pied romantique*, rue de Richelieu, Paris, 1er), était déjà parvenue, depuis longtemps, à cette audacieuse, quoique satisfaisante, explication – preuve peut-être chez elle d'une agilité d'esprit à nulle autre pareille et d'une prédisposition pour la recherche savante).

Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'applaudir.

D'ailleurs, on applaudit.
De tout cœur.
Sans la moindre restriction.

NB : Il n'est sans doute pas inutile de signaler que le caelifère connu sous le nom de criquet pèlerin n'a jamais fait le déplacement jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle. On ne l'a jamais vu non plus à Lourdes ou à Notre-Dame de la Salette. Encore moins, peut-être, à Fátima. La Conférence des évêques de France s'en désole, mais le criquet, pèlerin ou pas, est athée. Indubitablement.

LE CROCODILE

Le crocodile est un saurien ; d'autres affirment un vau-rien ; la taxonomie laisse dire ; elle a d'autres gavials à fouetter.

Mort ou vif, le crocodile est un animal périlleux : vif, parce qu'il montre une propension agaçante à dévorer le plombier-zingueur qui rêve au bord du marigot (le plombier-zingueur est en vacances, et ses pas l'ont amené en ses dangereux parages) ; mort, parce que le prix des sacs à main, des portefeuilles et des chaussures en croco harasse le porte-monnaie et le laisse moribond, bouche béante et vidé de ses entrailles.

Dans les deux cas, c'est une boucherie effroyable.

Qui ferait douter de la miséricorde divine.

On ne se méfie jamais assez des Crocodilidés.



Le crocodile est donc un redoutable carnassier.

L'animal a accoutumé, nous explique notre ami Paul-Christophe, qui, en tant que maroquinier globe-trotter safariste, a souventes fois croisé le chemin du crocodile, de saisir sa proie par le travers du corps, afin de l'entraîner au fond du fleuve dans le but assez malsain de la noyer, avant de l'abandonner quelque temps dans un trou de la rive pour

attendre que la viande se faisande ; ce n'est qu'ensuite que la bête s'en régale.

Outre qu'on puisse trouver à redire à cette pratique gastronomique barbare (pour notre part, on a été mieux élevé), c'est une chose qui rend difficile d'inviter le crocodile à sa table pour y partager un rosbif dans le filet.

En effet, nos cuisines modernes sont par trop exigües pour qu'on puisse envisager sérieusement de noyer le bœuf dans notre évier, sans compter qu'il est rare que nos appartements soient traversés par un fleuve exotique, dans le rivage duquel on pourrait choisir un trou pour y faire macérer la viande à bonne convenance.

Tant pis, on n'ouvre pas la porte au crocodile, il reste dans l'escalier.



On parle souvent des larmes du crocodile.

C'est parce qu'il n'en a pas.

L'animal ne pleure pas (la science l'a démontré) ; son œil reste sec ; sauf quand la grue couronnée lui picore la cornée.

La grue couronnée n'est pas un parangon de lucidité (à cet égard, elle ressemble comme une goutte d'eau à notre belle-sœur Viviane).

Elle n'a pas inventé le couteau à beurre ; ni la pince à sucre ; ni le ramasse-miettes électrique ; ni la chistera (notre belle-sœur Viviane non plus).

De plus, elle est myope, astigmatique et presbyte en son automne.

Elle a pris le crocodile pour un tronc d'arbre mort dérivant à la surface du fleuve ; elle s'est mise en tête de lui piquer l'échine pour rechercher sous son écorce larves et insectes ; c'est ainsi que l'accident arrive ; c'est une simple méprise ; le crocodile proteste avec des cris de Hottentot ; la grue plaide le malentendu.

Le buffle est alerté ; il change de buvette.



Agile dans l'eau, le crocodile se montre très maladroit sur la terre ferme.

On dirait, après un chute brutale, un ivrogne allongé sur le ventre, tentant difficultueusement de retrouver le chemin de ses pénates – en tout cas, c'est à peu près en ces termes que la jeune Lisbeth décrit l'animal, pensant sans aucun doute à son oncle Gabriel, connu pour ne partager point la sobriété du chameau.

Et c'est ainsi que l'espèce américaine ne remportera ja-mais le marathon de New York.

Elle s'en console en reprenant une portion d'opossum.



Il arrive qu'on confonde crocodiles, alligators et caïmans.

On a tort.

Encore que lorsqu'on se retrouve coincé entre les deux mâchoires de la bête (comme la crevette entre celles de l'estivant), la distinction puisse paraître légèrement accessoire.

Mais la science exige l'exactitude dans les termes ; la zoologie est au-dessus des considérations basement gastronomiques ; c'est tout à son honneur ; elle est trop consciente de son rôle pour prendre le *Guide Michelin* pour un précis d'herpétologie.



Selon une légende papoue, apprend-on de notre petit-fils Marcellus (que fascinent les mythologies exotiques – et plus elles sont foldingués, plus il les apprécie), c'est Kabakmeli, un crocodile, qui a créé le monde et ses habitants.

Pour un esprit rationnel, la chose peut sembler, au premier abord, quelque peu abracadabrante ; cependant, si l'on y réfléchit, on finit par se dire que, ma foi, au vu des résultats, la Création tout entière ressemble fort, en effet, à ce que pourrait être l'œuvre d'un saurien des antipodes.



De notre enfance nous revient en mémoire une guillerette comptine, laquelle disait ceci :

*Ah ! Les cro, cro, cro (bis)
Les crocodiles
Sur les bords du Nil, ils sont partis,
N'en parlons plus.*

Or, nous signale notre amie Septima, avec l'autorité de celle qui connaît bien les sauriens pour en avoir digéré quelques-uns en terrasse du Missié Cap'tain, une gargotte de Bobo-Dioulasso, cité du Burkina Faso où elle suivait un stage de maraboutage intensif ; or, nous signale notre amie Septima, cette comptine ne profère rien que d'ahurissantes menteries, car le Nil, n'en déplaie à l'égyptologue pusillanime, abrite toujours des crocodiles, et surtout aux endroits où ils vivent.

Et d'attirer notre attention sur une particularité amusante du bestiau : le crocodile du Nil ne s'alimente plus si la température tombe en dessous de 15,6 °C.

C'est pourquoi, nous enseigne-t-elle, le sphinx de Gizeh attend une baisse du thermomètre pour prendre un bain de siège.

*On ferait la même chose, conclut-elle ; par prudence,.
À vrai dire, nous aussi.*

NB : En médecine, larmes de crocodile est synonyme de syndrome gusto-lacrymal. On n'a pas la moindre idée de ce que peut bien être le syndrome gusto-lacrymal, mais venant d'un saurien qui, d'autre part, loin de toute vraisemblance, sous le pseudonyme de Guéna, joue de l'accordéon dans une célèbre chanson russe (Пусть бегут неукл-юже пешеходы по лужам), aucune excentricité n'est plus pour nous surprendre.

LE Dhole

Le dhole est drôle à Dole ! s'esclaffe notre ami Timeo Danaos (natif comme Virgile d'un patelin près de Mantoue, il n'a pourtant collaboré ni de près ni de loin à l'écriture de l'*Énéide* – et c'est tant mieux pour la littérature antique).

Le dhole est drôle à Dole ! réitère le loustic, en se tenant les côtes (il est content de lui).

La chose est amusante, légèrement (à condition de n'être pas trop regardant), mais elle est fautive : non seulement le dhole n'a jamais mis les pattes dans le Jura, mais en plus il n'est pas le comique le plus exhilarant de l'univers ; tant s'en faut ; nombre de ceux et celles qui ont péri, les boyaux à l'air, sous sa dent (on en reparlera) ne se feront pas prier pour corroborer la chose.

Bref, notre ami Timeo Danaos est un crétin zoologique pyramidal ; au reste, à y regarder de près, il n'est pas notre ami du tout ; disons qu'il est plutôt une connaissance incertaine mais qui nous colle aux basques, tout épastrouillé qu'il est par la pénétration de notre esprit et par la virtuosité qui est nôtre dans la fabrication des cocktails Molotov au rhum cubain et au jus d'ananas (*La révolution est pour le prochain mas-troquet, camarades !*)

De fait, on peut raisonnablement considérer que le dhole n'a jamais connu l'embarras de devoir amuser la galerie ; la nature lui a fixé d'autres occupations et l'a lesté de nombre d'autres soucis ; on n'imagine pas toujours très bien combien il est contraignant de mener une existence de Cuon ; surtout lorsqu'il se trouve qu'on est le seul représentant actuel du genre ; ça fait beaucoup de responsabilités ; lesquelles ne prédisposent pas nécessairement à la galéjade ; noblesse oblige en quelque sorte (locution nominale que les Anglais traduisent par *noblesse oblige* ; les Anglais, parfois, vont jusqu'à nous brouter

la locution sur la tête ; il n'est pas tout à fait étonnant qu'ils aient été si longtemps considérés comme des ennemis héréditaires ; il y a des raisons à cela).



Le dhole est plus connu, s'il l'est (l'est-il ?), par son autre nom de *chien sauvage d'Asie*.

Il pourrait être, dit la science (*Mais qu'elle s'occupe de ses oignons, cette chieuse !* s'exclame la petite Eugénie, une luronne, petite-cousine de la première épouse de notre book-maker, lui-même cousin par sa mère du fils putatif d'un histrion de café-concert qui eut son heure de gloire à l'époque où la fine plaisanterie *comment vas-tu yau de poêle ?* faisait encore le succès des scènes de music-hall – ceci pour vous situer) ; il pourrait être, à ce qu'en dit la science, et n'en déplaît à la petite Eugénie, une forme cousine du lycaon qu'on appelle aussi *chien sauvage d'Afrique*.

Remarquons au passage que c'est bien pratique pour les distinguer l'un de l'autre, surtout quand on les croise, bras dessus bras dessous, au cours d'une soirée organisée pour la promotion des canidés exotiques ; l'un est d'Asie, l'autre est d'Afrique ; la différence est considérable ; elle se mesure en milliers de kilomètres ; personne ne pourrait faire l'erreur de prendre, par exemple, un mandarin pour un guerrier zoulou.

Ou pour le Kilimandjaro.

(Pour la petite histoire, et pour le curieux qui s'agite au fond de la salle, signalons qu'on appelle aussi le lycaon *loup peint* ; il faut toutefois s'appliquer à prononcer distinctement son nom afin de ne pas le confondre avec certain gentleman-cambrioleur dont on comprendrait mal ce qu'il vient dérober dans l'histoire – Maurice Leblanc ne nous a jamais laissé entendre que son héros collectionnait les Cuons.)

Passons.

Le dhole, nous enseigne aussi la science (nouvelle intervention, que nous passons sous silence, de la petite Eugénie) ; le dhole se rencontre dans les zones forestières.

Que le Parisien pourtant se rassure : le dhole ne hante pas le Bois de Boulogne, peut-être moins encore celui de

Vincennes ; il est avant tout, avons-nous dit, asiatique ; au moins autant que Fu Manchu, les baguettes chinoises, Madame Butterfly, la fête du Têt, la dynastie Ming, le pont de la rivière Kwai, le nem à la crevette, le sac de Nankin (qui ne sortait pas, comme d'aucuns ont pu le croire, de chez Vuitton), la baie d'Halong, les tribulations d'un Chinois en Chine, Pol Pot, le restaurant thaï de la rue du Tonkin, la piste Hô Chi Minh, le Fujiyama et les haïkus, les tripots de Macao, Tintin et le Lotus Bleu, les tripes à la bhoutanaïse, la belote tibétaine, les temples d'Angkor et diverses autres choses qu'il serait trop long de mentionner ici.

Mais on le trouve aussi bien, poursuit la science indifférente aux protestations micro-eugéniques (mais peut-être est-elle sourde), dans les steppes ou encore en montagne.

Bref, il semble bien qu'on puisse l'apercevoir un peu partout, sauf dans le centre ville où, comme tout un chacun, il ne trouve pas à se garer.



Le dhole est un animal hautement sociable.

Il forme des groupes composés en général d'une dizaine d'individus ; il peut arriver qu'on tombe sur des meutes rassemblant plus de trente paroissiens.

Inutile de préciser qu'alors on a tout intérêt à ne pas traîner dans le diocèse.

Car le dhole est un carnassier.

Un redoutable carnassier.

Et un carnassier des plus gore.

Le bougre est tout à fait capable de s'enfiler jusqu'à 4 kg de viande en l'espace d'une heure.

Ça n'est pas rien.

Ça donne à réfléchir.

On a essayé, nous, pour voir, pour tester, de nous envoyer autant de barbaque dans un temps aussi court ; on a jeté le gant après la cinquième livre de bifteck ; pourtant dans le filet ; on a d'ailleurs bien cru qu'on allait y rester ; on a brouté dans la foulée, comme un seul homme, tout notre stock de Maalox ; on s'est converti au végétarisme tantrique et on s'est senti plein d'un respect craintif pour le dhole à qui une vache entière ferait

à peine l'ordinaire d'une semaine (et à condition qu'il saute un repas sur deux).

Pour dire, même le tigre n'en mène pas large lorsqu'il croise le chemin de la meute en maraude ; c'est sûr qu'alors il ne fait pas le fiérot ; il préfère faire celui qui n'a rien remarqué, celui qui a la tête ailleurs, celui dont l'attention est retenue par des considérations d'une plus haute spiritualité (le tigre est familier de ces ruses quand il s'aperçoit – la chose est rare mais avérée – qu'il a affaire à plus forte partie que lui, à une autochenille ou à un char M1 Abrams par exemple).



Le dhole chasse en groupe.

Attaquée de tous les côtés, lacérée sans relâche à la croupe et aux flancs, la queue bientôt en papillotes, la proie finit par mourir d'hémorragie (on la comprend) ; il est même plus fréquent qu'on ne l'imagine qu'elle meure sans avoir eu le temps de rédiger son testament et de recevoir les derniers sacrements.

Cela navre l'abbé Patagon, notre confesseur en titre, qui trouve conséquemment que le dhole est un bien mauvais chrétien ; mais l'Église a beau être catholique et apostolique, elle est surtout romaine – ce qui entraîne que son influence ne s'étend pas toujours jusqu'aux confins des steppes asiatiques (il faudra que l'abbé Patagon finisse quand même un jour par l'admettre).

Une chose encore, et pas des moins cocasses : contrairement au loup et à Nosferatu, le dhole ne mord jamais ses victimes à la gorge.

Il préfère de loin s'en prendre aux viscères et taillade comme en se riant le ventre de sa proie, laquelle n'a d'autre choix que de répandre ses intestins par terre.

Aux âmes sensibles et aux Petites Sœurs missionnaires de la Charité, cela peut paraître très cruel ; il faut cependant savoir que la proie n'a guère le temps de souffrir ; le plus souvent elle meurt en s'emplafonnant contre le tronc d'un ba-nyan (on dit d'un banyan, mais ça peut être tout aussi bien celui d'un teck ou d'un ylang-ylang ; on n'a pas de préférence), après s'être prise les pieds dans ses propres ventrilles ; elle n'a pas même alors

la chance de succomber, comme on l'a dit peut-être un peu vite, à une hémorragie excessive et mal contrôlée.

Cette manière non conventionnelle pour un canidé d'assassiner le buffle qui ne demandait rien à personne n'est pas l'apanage du chien sauvage d'Asie.

Celui d'Afrique n'agit pas autrement ; il trouve le procédé tout à fait adéquat ; il n'a qu'à se féliciter d'opérer de la sorte ; *d'autant*, nous a-t-il confié, *qu'on en vient ainsi tout de suite au plat de résistance ; n'oublions pas, voulez-vous ? que c'est dans la tripaille qu'on trouve le plus de vitamines* (c'est lui qui le dit, on n'a pas vérifié).

Et puisqu'on parle fantaisies cynégétiques, il ne faudrait pas oublier le cas de l'orque – laquelle, certes, n'appartient pas au genre Cuon, mais il serait bien sot de louper une bonne occasion de rigoler quand elle se présente.

Après tout, elles ne sont pas si fréquentes en ce siècle décliniste.

L'orque, qu'on appelle aussi *épaulard* (on ne sait pas exactement pourquoi ; peut-être parce qu'elle possède une épaule ; *T'es rien con !* s'insurge la petite Eugénie qui, non contente d'invectiver la science, se verrait bien en train de nous remonter fermement les bretelles (quelle chipie!) ; *réflé-chis, l'abruti : s'il suffisait d'avoir deux épaules pour être un cétacé, toi, moi, le boulanger, la boulangère et le petit mitron, on serait déjà tous là à faire des bulles dans la grande bleue !* – bref, la petite Eugénie nous casse les pieds et le mystère reste entier) ; re-bref, l'orque trouve tout à fait désopilant de faire un bond hors de l'eau pour retomber d'un seul tenant sur le râble de sa victime, l'estourbissant aussi sec (si l'on peut dire ainsi, puisque la chose se passe en milieu aquatique) ; avouons que la chose en soi n'est pas banale ; en tout cas, elle n'est jamais passée par la tête de Rodolphe, notre poisson rouge, et c'est tant mieux pour Jean-Christophe, notre chat.

Re-re-bref, le naturaliste le sait bien : on a le goût de la farce dans le règne animal.

C'est pourquoi la profession de zoologue attire autant de déconneurs.

Ces lascars, jour après jour, sont à la fête, et l'on saisit pourquoi ils ne prennent pas leurs RTT.

NB : Le dhole n'aboie pas. C'est aussi le cas du banc de square. Mais contrairement au banc de square, le dhole geint, glapit, siffle et couine. C'est ce qui démontre la supériorité de l'animal sur le mobilier urbain, ce dernier restant coi, quoi qu'il puisse arriver, d'ordinaire.

LE DINDON

N'en déplaise aux amateurs de vaudeville, ce n'est pas M. Feydeau qui a inventé le dindon.

Le dindon existait déjà lorsque M. Feydeau vagissait encore dans ses langes et épuisait les tétons de sa nourrice ; cela faisait déjà quelques millénaires qu'il disputait son pilon et sa plume au Peau-Rouge (lequel convoitait le pilon pour sa pitance et la plume pour l'ornementation de ses coiffes et l'empennage de ses flèches), bien avant donc que le continent ne découvre incidemment Christophe Colomb et que M. Feydeau se prétende le fils putatif de Napoléon III.

C'est dire si l'animal n'est pas tombé de la dernière averse, c'est dire aussi si M. Feydeau serait bien avisé de rendre à l'Amérique ce qui n'appartient pas au poulailler (au paradis, comme eussent préféré dire messieurs Prévert et Carné).



Le dindon glougloute.

Il faut le savoir, mais cela ne signifie pas que l'oiseau boit, comme un trou, à la bouteille.

Au reste, les bonnes bouteilles se font rares dans nos basses-cours.

Cela veut seulement dire que l'oiseau pousse son cri.

Car *glouglou* est le cri du dindon.

C'est ridicule, certes ; on ne peut s'empêcher de se dire qu'il aurait pu facilement trouver mieux ; en tout cas, plus sérieux ; mais c'est ce qui le distingue sans coup férir de la baleine à bosse dont le cri est un chant.

Quant au sanglier, il grommelle ou nasille, tandis que l'alouette tire-lire et que la belette belotte.

C'est hors-sujet, d'accord, mais pourquoi perdre une bonne occasion de s'instruire ?



Le terme *dinde* (épouse ou concubine du dindon) est la forme abrégée de *poule d'Inde*.

On sait que, découvrant l'Amérique, les premiers arrivants croyaient aborder les Indes.

Cela ne plaide guère en faveur de leur sens de l'orientation, mais il est vrai qu'à l'époque le GPS n'était pas même encore en gestation ; on naviguait et on cherchait sa femme (pour la battre dans le noir) à la boussole ; cette dernière était une des nombreuses inventions chinoises, car, en dépit de leurs yeux bridés, de leur teint d'hépatique et de leur chapeau ridicule qui les faisait à la ressemblance des patelles, les Chinois étaient d'inépuisables inventeurs (de nos jours, ils se contentent de racheter le vignoble bordelais) ; on leur doit, d'ailleurs, outre la boussole, la poudre à canon, le papier, l'imprimerie, la brouette, le Yang-Tsé-Kiang et la recette du riz cantonais ; ils ne chômaient jamais, ces zigotos- là.



Une précision.

Utile, croit-on.

Si, un beau matin, se réveillant, on découvre qu'on a partagé sa couche avec une dinde, on a le droit de battre sa coulpe mais non de s'accuser de zoophilie.

Car la dinde en question n'est pas le volatile de la famille des Phasianidés qui nous retient ici (encore que le bavardage ordinaire de notre compagne de lit ait tout du glouglou de l'animal) ; c'est simplement que, la nuit portant conseil, on prend soudain conscience de la stupidité congénitale de celle que l'amour nous fit prendre, un temps, pour un astre sans pareil.

L'amour a ceci de bon, que, quand il cesse, il ouvre les yeux du plus obtus des amants.

NB : Les caroncules qui prolifèrent sur la tête du dindon lui donnent des airs de zombie de basse-cour. C'est ce qui donne tout son poids à la rumeur selon laquelle George A. Romero aurait envisagé, un temps, de le prendre sous contrat pour le tournage de La Basse-cour des morts-vivants.

LE DINGO

Cela va sans dire, mais, comme on le remarque justement du côté de la Muette, ça va mieux en le disant : le dingo ne l'est pas.

Dingo, veut-on dire.

En tout cas, il ne l'est guère plus que le cousin Régis, qui, bien que n'étant pas natif des antipodes (ni même antipodiste),

marche sur la tête – ce qui ébaudit les enfants et pourrait lui ouvrir une carrière chez Pinder, mais non ; loin des pistes circassiennes, le cousin Régis fonctionne plutôt, ou dysfonctionne si l'on préfère, au fin fond de son asile, chez les barjos.

Mais puisqu'on parle des antipodes, notons tout de suite que le dingo prospère en Australie, où son nom n'est pas un dérivé du terme *dingue* mais provient du baragouin employé par les Aborigènes (ces Aborigènes qui, comme n'avaient pas manqué de le constater avec sagacité les premiers explorateurs, ne s'expriment dans aucune langue européenne discernable ; car ce sont des sauvages ; ni plus ni moins ; leur extermination progressive représente donc un progrès si-gnificatif de civilisation).



Le dingo est un chien sauvage de la famille des Canidés.

Et bien qu'habitant l'Australie, il n'est pas né sur le sol australien.

Cela explique que, contrairement à la faune endémique (qu'on se rappelle ses fantasmagories carnavalesques), il présente une physionomie presque humaine.

L'origine du dingo est assez confuse, mais on suppose (comme disaient finement les philosophes péripatéticiens) qu'il est le descendant d'un chien domestique introduit sur le continent il y a plus de 5000 ans (la zoologie ignore si ce chien se nommait Rex, Médor, Mad Max ou Pluto).

Cela signifie que le dingo ne tombe pas de la dernière pluie – chose corroborée par le fait que diverses études ont montré qu'il est imperméable.



Quoique chien à l'origine, le dingo ne sait pas aboyer.

C'est très handicapant pour lui ; il est ainsi privé du plaisir d'invectiver la lune et de chanter pouilles au numbat qui passe ; il ne peut même pas apostropher le phalanger volant qui traverse les airs ; on peut imaginer que ça lui aigrit le caractère.

En revanche, il éternue bruyamment lorsqu'il se sent menacé (*ou quand l'arrière-saison l'accable d'une rhinite*, nous précise le cousin Gondolphe, ci-devant pharmacien homéopathe et transfuge).



Hormis l'Australien (qui en a ras le kangourou que l'animal vienne lui brouter le mouton sur le dos), l'animal n'a pratiquement aucun ennemi naturel ; il n'en a guère plus de surnaturels, les spectres n'étant pas particulièrement une spécialité australe mais plutôt écossaise.

D'autre part, la dingologie a démontré par l'expérience que le dingo ne saurait faire un bon animal domestique (d'aucuns naturalistes, qui l'avaient offert à leurs vieux parents pour égayer leur retraite, n'ont vite retrouvé d'iceux que des ossements) ; il n'est pas affectueux avec les enfants (sauf à considérer que leur ouvrir la gorge est un signe avéré de tendresse) ; il n'est pas même doux avec les autres animaux (le contraire serait épuisant, puisqu'il s'en nourrit sans jamais faire la diète).

En outre, il est clair que le dingo ne fera jamais la vaisselle, qu'il ne daignera jamais passer un coup de balai, battre les tapis, repasser les chemises, répondre au téléphone et descendre la poubelle.

Bref, c'est un animal qui se montre particulièrement impropre aux tâches domestiques ; il n'est pour personne nécessaire de l'introduire dans son appartement ; il pourrait même se montrer dangereux pour le propriétaire ; ceux qui le connaissent bien conseillent de ne pas lui tourner le dos (c'est vrai aussi du TGV Paris-Bordeaux de 18h54, encore que le TGV Paris-Bordeaux de 18h54 ne s'arrête pas en gare de Canberra ou de Sydney – il y a là une différence significative).



Afin de limiter la prolifération du dingo sur tout le territoire et protéger ainsi son cheptel des sanglantes razzias de

l'animal, l'Australien a érigé une barrière à dingos de 5320 km (la *Dingo Fen-ce*) qui partage le pays en deux.

Si l'Australien trouve que le dingo est un nuisible, le dingo, lui, trouve que l'Australien est un mauvais joueur.

NB : À ceux qui n'ont pas l'heur de faire partie des happy few, signalons que le dingo n'est pas le héros de La Char-treuse de Parme. Il s'agit en réalité de Fabrice Del Dongo. L'erreur est excusable, à condition qu'elle ne se reproduise pas tous les quarts d'heure.

Avant de partir, connectez-vous à Internet et...

Notez simplement l'ebook gratuit

Pour noter le livre que vous venez de lire, il vous suffit de passer la souris sur les étoiles, vous arrivez sur la page de l'ebook et vous pouvez cliquer sur le nombre d'étoiles que vous voulez accorder au livre.



Déposez votre avis

Vous pouvez déposer votre avis en cliquant sur le bouton "Donner mon avis". Vous arrivez sur la page des avis et avec quelques lignes, vous participez en écrivant votre ressenti de l'ebook que vous venez de terminer.

Donner votre avis



Les auteurs comptent sur vous

